

2M11-3005.4

Université de Montréal

Vie urbaine et expérience spatiale : regard
phénoménologique sur les jardins communautaires montréalais

par
Julie Paquette
Département d'anthropologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc.)
en anthropologie

Février, 2002



©Julie Paquette, 2002

GN

4

U54

2002

V.012

7

0

0

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Vie urbaine et expérience spatiale : regard
phénoménologique sur les jardins communautaires montréalais

présenté par :
Julie Paquette

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Bernard Bernier	:	président du jury
Deirdre Meintel	:	directrice de recherche
John Leavitt	:	membre du jury

Mémoire accepté le :

SOMMAIRE

Ce mémoire analyse les rapports qu'entretiennent des citoyens avec les jardins communautaires à Montréal. Il se penche sur la signification qu'acquiert ce type d'espace urbain pour les usagers en contexte de modernité avancée. Par l'étude d'un lieu méconnu qui attire actuellement plusieurs Montréalais, l'objectif de cet exercice est d'explorer comment certains sites locaux continuent à se présenter comme des espaces significatifs pour les gens dans un monde de plus en plus globalisé. Il vise à documenter les manières par lesquelles des urbains perçoivent, exploitent et habitent leur environnement ainsi qu'à mettre en relief la dimension spatiale de l'expérience quotidienne de la ville contemporaine.

Cette recherche s'appuie sur une approche conceptuelle novatrice dans le champ de l'étude de l'espace en anthropologie. Ce choix est justifié par l'intérêt de remettre en question les cadres théoriques généralement empruntés au sein de la discipline qui évacuent de leurs analyses le caractère vécu des espaces et le pouvoir d'action des individus ou des groupes. De ce fait, l'approche phénoménologique actuellement en processus de consolidation sert de charpente conceptuelle à ce mémoire. Cette dernière a été préconisée puisqu'elle privilégie l'étude des dimensions sensibles de l'environnement et l'expérience engagée des acteurs sociaux dans l'élaboration et la perception de leur milieu de vie. Perspective alternative, elle offre donc l'opportunité de capter et comprendre d'une manière tout à fait singulière le sens des lieux et l'articulation des rapports pouvant être établis avec eux. Elle permet de mettre la lumière sur l'expérience spatiale des êtres humains et l'interconnexion entre les gens, les lieux et les structurations sociales.

Dans cette optique, ce mémoire repose sur une enquête de type ethnographique menée principalement dans un jardin communautaire montréalais. Les données présentées sont issues d'observations *in situ* et de 16 entrevues individuelles semi-structurées réalisées avec des usagers. Ces derniers ont été principalement interrogés sur leurs pratiques et leurs perceptions concernant leur adhésion et fréquentation d'un potager collectif à Montréal. Les contenus de ces récits ont aussi été croisés avec les données recueillies grâce aux observations sur le terrain. De par ses objectifs, son cadre conceptuel et sa méthodologie, cette enquête se veut essentiellement exploratoire, qualitative et inductive.

Par l'analyse des discours de citoyens-jardiniers, on y découvre que puisqu'elle se veut intime et bienfaitrice pour ceux-ci, la culture d'un potager dans un espace de jardinage collectif paraît répondre – de multiples manières et pour différentes raisons – à une recherche d'évasion individuelle à Montréal. Par ailleurs, ces espaces urbains seraient

aussi considérés comme des lieux de sociabilité agréables pour les membres car ils offrent un territoire collectif où le repli sur soi et l'ouverture vers autrui peut se négocier facilement. Par l'entremise de ces jardins communautaires, des individus en quête de bien-être urbain se composeraient donc des zones de confort dans la ville. À travers l'itinéraire de vie et les parcours quotidiens des citoyens, ces espaces de jardinage seraient des sites privilégiés qui contrebalancent certaines zones grises de l'environnement urbain actuel.

Centrée sur l'expérience spatiale des jardiniers interviewés, cette étude montre comment les multiples façons de pratiquer et concevoir les jardins communautaires à Montréal semblent autant modelées par les dynamiques socioculturelles particularisant cette ville que par la constitution singulière de ces lieux et la trajectoire de vie personnelle des usagers. Elle concourt à illustrer que les espaces urbains ne sont pas des décors figés, mais plutôt une réalité avec laquelle les habitants entrent réellement en interaction. Grâce à sa position théorique originale, cette recherche contribue à concevoir les urbains comme des acteurs sociaux qui, au delà des forces sociologiques (i.e. économiques, politiques, idéologiques, technologiques, etc.), possèdent une marge de manœuvre au sein de leur environnement. En explorant le maintien et la création de nouveaux types de liens spatialisés, elle questionne conséquemment la conception d'un monde actuel complètement déterritorialisé. Elle participe au développement de l'étude de l'anthropologie de l'espace et au renouvellement du regard de cette discipline sur l'urbanité et les mondes contemporains.

Mots clés : Anthropologie; étude de l'espace; phénoménologie; vie urbaine; expérience spatiale; jardins communautaires; Montréal.

SUMMARY

This thesis analyses relationships existing between city dwellers and community gardens in Montreal. It concerns the signification acquired by this type of urban space for users in advanced modernity context. Through the study of a underrated but popular place, the objective is to explore how some local sites continue to be significant spaces for people living in a more and more globalized world. The goal is to detail the ways by through city dwellers perceive, exploit and live their environment and underline the spatial dimension of daily experience into contemporary city.

This research is based on an innovative conceptual approach in the area of anthropological space studies. This choice is justified by the interest of questioning theoretical frames generally adopted by anthropology and who evacuate of their analysis the lived character of spaces and the power of action that possess individuals or groups. In this way, the phenomenological approach who is actually in process of consolidation is used as conceptual skeleton of this thesis. It was selected for it privileges sensible dimensions of environment and engaged experience of social actors in the elaboration and perception of their surroundings. In sum, this alternative perspective offers opportunity to catch and understand in a very singular way the significance of places and the articulation of interactions that may be established with. This approach highlights the spatial experience of humans and the interconnexion between people, places, and social structures.

In this point of view, this thesis is built on an ethnographic-type inquiry managed principally in one Montreal community garden. The data presented come from *in situ* observations and 16 individual semi-structured interviews completed with users. These people have been essentially questioned on their practices and perceptions relating to their adhesion and frequentation of a collective garden in Montreal. The narrative contents have been also joined and compared with data collected through field observations. With its goals, conceptual frame and methodology, this inquiry is above all explorative, qualitative, and inductive.

By means of urban-gardeners discourse analysis, we discover that since the culture of a vegetable garden is viewed like an intimate and kindly activity, its realization in a collective gardening space seems to respond – in multiple ways and for several reasons – to a pursuit of a kind of individual escape in Montreal. Furthermore, because that they offer a collective territory where withdrawal into oneself and opening to others can be easily negotiated, these urban spaces could be regarded by members as pleasant sociability places. Via these community gardens, individuals who pursuit urban well-being could consequently compose for

themselves comfortable zones in the city. Through life itinerary and daily paths of city dwellers, these gardening spaces should be privileged sites for counterbalancing some dismal zones of the actual urban environment.

Focused on the spatial experience of interviewed gardeners, this study demonstrates how the multiple manners of practicing and perceiving community gardens in Montreal seem to be shaped by sociocultural dynamics who characterize this city as well by the special constitution of these urban places and the personal life trajectory of users. It participates to illustrate that urban spaces are not fixed scenes but rather a reality with which inhabitants have a real interaction. Due to its original theoretical position, this research contributes to conceive urban dwellers as social actors who, beyond sociological pressures (i.e. economical, political, ideological, technological, etc.), have a room of manoeuvre within their environment. Then by exploring the preservation and the creation of new located type of links, therefore this inquiry questions the conception of an entirely deterritorialized actual world. This study plays a part in the development of the anthropological space studies and in the renewal of its vision of urbanity and contemporary worlds.

Key words : Anthropology; space studies; phenomenology; urban life; spatial experience; community gardens; Montreal.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	iii
SUMMARY	v
TABLE DES MATIÈRES	vii
LISTE DES PHOTOGRAPHIES	ix
LISTE DES FIGURES ET TABLEAUX	x
REMERCIEMENTS	xi
DÉDICACE	xii
CHAPITRE 1 – INTRODUCTION	1
1.1 Le cas des jardins communautaires montréalais, pourquoi et comment?.....	2
1.2 La problématique de l’espace en anthropologie.....	6
1.3 Les objectifs de recherche	9
1.4 Présentation des chapitres.....	12
CHAPITRE 2 – ÉTUDIER L’ESPACE : CADRE CONCEPTUEL	16
2.1 L’étude de l’espace et des lieux urbains en anthropologie.....	16
2.1.1 De la production à la construction sociale des espaces.....	19
2.1.2 Aborder les lieux autrement : l’approche phénoménologique	23
2.2 Position conceptuelle et spatiale.....	31
CHAPITRE 3 – EXPLORER LES LIEUX : MÉTHODOLOGIE	36
3.1 Une recherche qualitative et exploratoire.....	36
3.2 L’enquête de terrain	37
3.2.1 Les observations <i>in situ</i>	39
3.2.2 Les entrevues.....	43
3.2.3 Les jardiniers interviewés	45
3.3 L’analyse des données.....	47
CHAPITRE 4 – SITUER LE MILIEU	50
4.1 Les potagers collectifs en Occident : histoires et discours.....	50
4.2 Le jardinage communautaire à Montréal.....	56
4.2.1 L’ordre des lieux	58
4.2.2 Sur les traces de la modernité.....	62
CHAPITRE 5 – CULTIVER SON POTAGER, DÉFINIR SON ESPACE	68
5.1 Des temps pour jardiner	69

5.2 À chacun sa parcelle.....	73
5.3 Le jardinet : espace protégé / espace protecteur	78
5.4 À quelle mode planter ses choux?	82
5.4.1 Le potager bien ordonné.....	83
5.4.2 Un espace d'apprentissage et de création.....	85
5.4.3 Cultiver sa différence.....	90
5.5 Une vitrine sur soi et sur les autres.....	92
 CHAPITRE 6 – PARTAGER LE TERRITOIRE.....	96
6.1 Le jardin communautaire comme espace social.....	97
6.1.1 Établir un espace de confiance.....	99
6.1.2 De la négociation spatiale à la reconnaissance mutuelle	103
6.2 Un territoire de « communauté »?.....	110
6.2.1 Jardiner pour échanger et s'isoler pour jardiner.....	110
6.2.2 Consolider et spatialiser des liens	117
 CHAPITRE 7 – PERCEVOIR, SENTIR, COMPOSER LES LIEUX.....	128
7.1 Trouver le confort dans l'espace.....	128
7.1.1 Souvenirs spatiaux	131
7.1.2 L'essence des lieux	135
7.1.3 L'envers de l'urbain et de la modernité	144
7.2 Négocier son expérience de la ville	148
7.2.1 Trajectoire de vie et composition spatiale.....	150
7.2.2 Sonder les lieux.....	152
7.2.3 Une conciliation culturelle : des « jardins d'urbanité »	155
7.3 Bricolage réflexif de l'espace.....	159
 CHAPITRE 8 – CONCLUSION.....	164
8.1 Retour sur les lieux.....	164
8.2 L'expérience spatiale sous les projecteurs	167
8.3 Terrains d'avenir	170
 BIBLIOGRAPHIE.....	173
ANNEXE I.....	xiii
ANNEXE II.....	xiv
ANNEXE III.....	xviii
ANNEXE IV.....	xxi
ANNEXE V.....	xxiii
ANNEXE VI.....	xxiv

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

Planche 1 : Vue d'ensemble du Jardin Préfontaine.....	41
Planche 2 : Extrémité Nord du Jardin Préfontaine.....	41
Planche 3 : Membre à l'extrémité Sud du Jardin Préfontaine.....	42
Planche 4 : Jardinière au centre du Jardin Préfontaine.....	42
Planche 5 : Potager d'un jardinier âgé.....	86
Planche 6 : Parcelle d'une jeune jardinière.....	86
Planche 7 : Jardinnet d'une jeune membre.....	87
Planche 8 : Potager d'un membre d'origine immigrante.....	87
Planche 9 : Deux membres de longue date discutent au Jardin Préfontaine.....	113
Planche 10 : Brunch organisé au Jardin Préfontaine.....	113
Planche 11 : « Souper spaghetti » au Jardin Préfontaine.....	114
Planche 12 : Interaction entre une grand-mère et sa petite fille.....	114
Planche 13 : La verdure du Jardin Préfontaine dans la ville.....	140
Planche 14 : Jardinière heureuse des résultats obtenus dans sa parcelle.....	140
Planche 15 : Quelques jardiniers se reposent et discutent au Jardin Préfontaine.....	141
Planche 16 : Membres récoltant quelques laitues après leur journée travail.....	141

LISTE DES FIGURES ET TABLEAUX

- Figure 1 : Plan de localisation des jardins communautaires
de la Ville de Montréal et du Jardin Préfontainexii**
- Figure 2 : Tableaux synthèses : Portrait socio-démographique
des informateurs.....xxi**
- Figure 3 : Tableau des types de jardins collectifs
retrouvés en Amérique du Nord.....xxiii**

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont à tous les jardiniers et jardinières montréalais qui ont contribué de près ou de loin à mon projet recherche. Je remercie en particulier les membres du Jardin communautaire Préfontaine qui m'ont gentiment accueillie dans leur espace et ont accepté de me raconter leur expérience. Sans leur participation, ce mémoire n'aurait jamais vu le jour. Je dois aussi toute ma gratitude au président du Jardin communautaire Préfontaine, M. Lionel Côté, dont la contribution fut essentielle. Je tiens également à souligner la collaboration des responsables du Programme des jardins communautaires de la Ville de Montréal qui ont autorisé le déroulement de cette enquête.

Pour le support et la grande confiance qu'elle m'a conférés tout au long de ce projet ainsi que pour toutes les expériences de travail enrichissantes auxquelles elle m'a permis de participer, je suis également très reconnaissante envers Deirdre Meintel, ma directrice de recherche. Son ouverture m'a donné l'opportunité de m'aventurer sur un terrain d'enquête plutôt insolite que je ne suis pas prête d'oublier!

Je remercie aussi amis, collègues et membres de ma famille pour leur indispensable soutien. Plus particulièrement, un grand merci à Alexandre pour sa présence, son optimisme et son incroyable patience ainsi qu'à Josiane Le Gall pour ses précieux et judicieux conseils. Finalement, je tiens à remercier d'une manière toute spéciale mes parents, Andrée et Yves, pour leurs inconditionnels amour, appuis et encouragements.

À mes grands-parents,
jardiniers de terre et de cœur.

CHAPITRE 1 – INTRODUCTION

Places, like persons, have biographies inasmuch as they are formed, used and transformed in relation to practice. (Tilley, 1994 : 33)

À l'origine de cette recherche, se trouve un intérêt pour l'urbanité, c'est-à-dire les manières de vivre dans l'environnement citadin et de concevoir ce territoire. Souvent dépeinte comme le lieu de tous les excès, la ville est généralement reconnue pour son cadre densément bâti et peuplé, sa population de plus en plus hétérogène, ses espaces impersonnels, sa cadence de vie effrénée ainsi que, depuis quelques temps, ses liens globalisés. L'idée de vertige lui est d'ailleurs parfois accolée. D'un autre côté, de par ces propriétés, ce même environnement apparaît également comme un site privilégié de liberté individuelle et de multiplicité. L'espace de la ville se traduirait ainsi en terme de possibilités hétéroclites. Cet espace ne peut être uniforme. Il se profile à partir des contingences de la vie sociale; il doit s'adapter aux structurations actuelles, s'ouvrir à des populations diversifiées, répondre à toutes sortes de besoins pour toutes sortes de gens. De cette façon, le territoire urbain contient inévitablement une diversité de lieux. Face à cette pluralité, les habitants sont donc confrontés au choix et à la négociation.

L'espace de la ville, comme objet d'étude en anthropologie, acquiert un intérêt croissant. Milieu de vie de près de la moitié des êtres humains, son investigation s'avère incontournable. C'est dans cet ordre d'idées que quelques chercheurs ont entrepris récemment de documenter le vécu quotidien des citadins; les manières plurielles par lesquelles chacun apprivoise et se situe dans cet environnement en mutation. Ce mémoire s'inscrit dans ce dessein. Il s'intéresse aux relations entretenues entre gens et espaces; à l'expérience spatiale des urbains. Plus spécifiquement, il concerne un type d'espace citadin – les jardins communautaires¹ montréalais² – qui constitue, selon moi, des lieux urbains

¹ Certains chercheurs étudiant ce type d'espace, dont Boulianne (1998b), distinguent les jardins communautaires des jardins collectifs en soutenant que les premiers forment des lotissements de parcelles de terre cultivées individuellement alors que les seconds correspondent plutôt à un espace de jardinage exploité en commun (par plusieurs jardiniers qui se divisent les tâches et la récolte). Dans ce mémoire, j'utilise indéfiniment le terme « jardin (ou potager) collectif » dans le sens généralement accordé au vocable « jardin communautaire ».

² L'adjectif « montréalais » se réfère dans ce mémoire au territoire de la Ville de Montréal tel que connu avant la fusion de toutes les municipalités de l'Île de Montréal en vigueur depuis janvier 2002.

contemporains dont l'étude est opportune à la compréhension des stratégies spatiales et des conceptions de l'urbanité dont les acteurs sociaux sont porteurs.

Afin de préciser ma démarche, ce premier chapitre a pour objectif de poser la problématique de ce mémoire et d'en expliciter les éléments constitutifs. Dans un premier temps, j'explique les éléments qui ont orienté le choix des jardins communautaires montréalais comme objet d'étude de ce dernier et la pertinence de leur auscultation. Dans un second temps, j'appointe quelques interrogations nouvelles qui colorent depuis quelques années l'anthropologie et l'étude de l'espace dans cette discipline. La nécessité d'examiner l'expérience spatiale – les relations concrètes et quotidiennes qu'entretiennent les êtres humains avec leur milieu de vie – est ainsi relevée. Guidée par ces précisions, je formule par la suite les orientations, questionnements et objectifs qui guident cette recherche. Pour terminer, je présente le contenu des chapitres suivants afin de mieux guider le lecteur.

1.1 Le cas des jardins communautaires montréalais, pourquoi et comment?

Pour cette recherche, je souhaitais, de prime abord, examiner comment, à l'aube du XXI^e siècle, des citoyens perçoivent, exploitent et habitent leur environnement. Considérant l'accent mis depuis quelques années sur la multiplication des lieux semblant vides et stériles en signification qui caractérisent les mondes contemporains (Augé, 1992; McDonogh, 1993 ; Relph, 1993), j'ai orienté cette étude sur ce qui semble constituer pour les gens (au delà de l'habitat) des espaces urbains significatifs, c'est-à-dire des lieux qu'ils fréquentent volontairement, apprécient et auxquels ils sont attachés. Dans cet ordre d'idées, l'étude des jardins communautaires montréalais forge le nœud exploratoire de ce mémoire.

Intéressée par les relations qu'entretiennent les citoyens avec les espaces urbains, une multitude de lieux auraient pu constituer l'objet d'étude de cette recherche. Pourtant, le choix des jardins communautaires montréalais s'est fait quasi automatiquement tellement ils m'apparaissaient à la fois particuliers et familiers sans que j'y aie déjà mis les pieds. C'est que ces derniers ont pignon sur rue partout dans cette ville. Ils font partie du paysage urbain et de la vie quotidienne de Montréal et de nombreux habitants semblent fortement les apprécier. Ces jardins communautaires sont des espaces administrés par la municipalité et forment des lieux collectifs où les gens louent de petites parcelles de terre individuelles pour y cultiver, d'une manière autonome, un potager (de légumes et de fleurs). Par la

culture horticole et leur forme collective, ils génèrent des actions quotidiennes et des usages singuliers de l'espace urbain. Qui plus est, ils acquièrent depuis quelques années une popularité inégalée. Regroupant, contrairement à la majorité de leurs semblables nord-américains et européens, des usagers³ de tous âges, origines ou classes sociales, ces derniers sont d'ailleurs régis sous le plus important programme de jardinage communautaire en Amérique du Nord qui regroupe environ 10 000 citoyens à chaque année (Ville de Montréal, 2000a : 11)⁴. Prenant le pouls du discours médiatique produit sur eux, j'ai d'ailleurs constaté que plusieurs journalistes (voir, entre autres, Colpron, 1988; Elkouri, 1998; Émond, 1993; Gingras, 1999; Pfeiff, 2001) se rendent régulièrement dans ces petits espaces verts afin d'interroger quelques Montréalais les deux mains dans la terre. À tous coups c'est le même refrain, les jardiniers rencontrés chérissent leur petit jardinet et espèrent avoir le privilège de cultiver ces espaces encore bien longtemps. Bon nombre de gens semblent donc entretenir des rapports particuliers avec ce type de sites dans cette ville. Une question s'avère donc justifiée : À quoi peut-on rattacher un tel engouement et une telle source d'attachement?

Les jardins communautaires constituent des lieux indéniablement urbains. Introduits en Occident dans plusieurs grandes villes industrielles entre le milieu et la fin du XIX^e siècle, ils étaient d'abord voués à venir en aide à des familles ouvrières aux conditions de vie précaires. Depuis ce temps, puisque la densité des villes ne permet habituellement pas à bien des citoyens de cultiver un potager en solitaire à leur domicile, le jardinage dans un lotissement collectif est, par conséquent, une activité prenant des formes typiquement et étrangement urbaines même si les activités horticoles sont généralement associées à la campagne. Au demeurant, ses configurations actuelles pourraient donc être en mesure de nous éclairer sur l'expérience de la ville contemporaine. À ce propos, je retiens l'invitation lancée par l'ethnologue française Colette Pétonnet de se pencher davantage sur les rapports qu'entretiennent aujourd'hui les citoyens avec le végétal (*in* Choron-Baix, 1995 : 17). Selon elle, l'articulation de ces rapports est susceptible de nous renseigner sur les rouages actuels de la vie urbaine.

Par ailleurs, depuis une vingtaine d'années, une littérature très diversifiée produite sur les jardins collectifs en Occident laisse entrevoir le vif intérêt dont ils sont l'objet. Certains

³ Dans ce mémoire, le masculin n'est utilisé que pour alléger le texte.

⁴ Je discute plus en détail de ces particularités au chapitre 4.

auteurs tracent leur histoire selon différents contextes nationaux ou régionaux (Bassett, 1981; Cabedoce, 1991; Cabedoce et Pierson, 1996; Cosgrove, 1994a, 1994b, 1998; Crouch, 1989; Gröning, 1996; Pluinage, 1992; Warner, 1987 et quelques chapitres dans Dubost, 1997 et Weber, 1998) alors que d'autres exposent quantitativement leurs bénéfices socio-économiques (Patel, 1992; Waliczek, Mattson et Zajicek, 1996). Les milieux de l'architecture et de l'urbanisme soulignent les impacts positifs de ce type d'espace à l'aménagement des secteurs urbains défavorisés (Donadieu, 1998; Fleury et Moustier, 1999; Francis, Cashdan et Paxson, 1984; Hough, 1984; Quayle, 1989a, 1989b). À cet égard, les travaux de Mark Francis (1987a, 1987b, 1989a) comparant les différentes valeurs attachées à ces espaces plus « marginaux » avec celles associées aux parcs publics conventionnels s'avèrent particulièrement intéressants. Des chercheurs étudient aussi les effets bénéfiques des relations hommes/plantes mises en œuvres dans les jardins communautaires sous l'angle de la psychologie environnementale (Kaplan, 1992; Kaplan et Kaplan, 1990; Lewis, 1990, 1992). De leur côté, les dimensions socioculturelles et patrimoniales fortement liées à la masse ouvrière exprimées dans les jardins collectifs européens sont scrutées par certains sociologues et ethnologues (Crouch, 1989; Dubost, 1979a, 1979b, 1996, 1997, 1999; Gojard et Weber 1996; Hissard et Portet, 1979; Weber, 1998). En ce qui concerne les jardins communautaires nord-américains, ces derniers sont quant à eux présentés comme des moyens efficaces pour rassembler et soutenir des citoyens défavorisés (Francis, 1989b; Hassler et Gregor, 1998; Hynes, 1996; Severson, 1990) ainsi que pour créer un « esprit de communauté » (*sense of community*) entre les urbains (Landman, 1993; Warman, 1999). Parallèlement, des chercheurs analysent d'une manière plus critique leur contribution à l'élaboration de rapports sociaux égalitaires et solidaires auprès de différentes populations cibles (Boulianne, 1998a, 1998b, 1999, 2001; Cérézuelle, 1996).

Cette variété de regards portés sur les jardins communautaires soulèvent l'idée que ces lieux ont des impacts considérables pour les individus et les groupes (généralement défavorisés ou marginalisés) qui les fréquentent. Elle met aussi en lumière les caractères pluriel et multidimensionnel des potagers collectifs. Ces derniers semblent impérativement attirer les citoyens et leur offrir une kyrielle de possibilités. Espaces simples et sans artifice, les multiples facettes de ces petits territoires urbains étonnent. Que ce soit sur les plans économique, environnemental, social ou psychologique, les chercheurs semblent s'accorder

pour dire que ces espaces ont généralement des effets positifs dans la vie des usagers. Si ces recherches se distancient selon différentes ambitions et orientations, elles convergent ainsi dans leurs objectifs de démontrer les divers bénéfices que génèrent ces espaces citadins pour différentes populations socialement désavantagées. Conséquemment, les études produites jusqu'à maintenant s'intéressent beaucoup plus à mesurer les résultats des relations établies entre les jardiniers et ces potagers collectifs qu'aux processus constitutifs de ces rapports en tant que tels. Sans contredit, ces diverses modalités d'analyse ont chacune leur utilité. Elles ont toutefois en commun de ne jamais se donner pour véritable objet les manières par lesquelles les citadins-jardiniers utilisent, perçoivent et conçoivent ce type d'espace. En fait, ces études reposent bien souvent sur des enquêtes à caractère soit quantitatif soit anecdotique ou à la méthodologie nébuleuse. Seulement un très faible nombre de chercheurs ont entrepris d'explorer de façon qualitative ou ethnographique, les manières dont les usagers se situent dans ce type d'espace⁵ ou, d'un point de vue plus global, dans la ville. Très peu d'écrits sur le sujet abordent ainsi la conceptualisation des jardins communautaires selon la perspective des usagers et aucun, à ma connaissance, selon l'angle anthropologique (ou des sciences sociales en général) de l'étude de l'expérience spatiale des espaces urbains. À vrai dire, la majorité (pour ne pas dire la totalité) des travaux publiés se sont concentrés à examiner les apports du jardinage communautaire à l'existence des pratiquants de sorte que la constitution des rapports spatiaux entre les usagers et les jardins collectifs urbains n'a, elle aussi, jamais été véritablement le thème d'une enquête.

Pourtant, l'étude de ces lieux ainsi que des pratiques et représentations des gens qui les côtoient peut nous renseigner non seulement sur leurs significations propres, mais sur l'expérience actuelle de la ville en général. Les potagers collectifs constituent d'abord des structures et paysages urbains qui caractérisent la ville et donc le milieu de vie des citadins. Il s'agit, pour certains et de différentes manières, de petits territoires verts que l'on visite sporadiquement ou que l'on fréquente intensément et sur lesquels s'enracine une multitude de manières de vivre, de s'imaginer et d'habiter la ville. De plus, il devient particulièrement intéressant de se questionner sur la forme de ce type d'espace à Montréal et la signification sa popularité actuelle. Les perceptions, les usages et les sens que leur accordent les gens peuvent donc être non seulement multiples, mais nous informer sur l'établissement des

⁵ L'anthropologue Manon Boulianne (1998a, 1998b, 1999, 2001) est l'une de ceux qui ont appliqué une méthode ethnographique à l'étude des jardins communautaires. Cependant, ses recherches concernent surtout des jardins collectifs voués à l'insertion sociale de personnes défavorisées ou isolées socialement.

relations que ces derniers tissent avec l'environnement urbain qu'ils fréquentent et animent. Récemment, deux géographes (Sénécal et Bouvier, 2001) posant une réflexion sur les reconfigurations actuelles des liens unissant acteurs sociaux et territoires prenaient entre autres l'exemple des jardins communautaires montréalais. Ces derniers ont avancé que ces lieux illustrent la confrontation entre des formes territoriales programmées issues de la gestion local et la volonté active des individus à préserver et réaménager personnellement leurs espaces de vie. Selon leur lecture, jardins communautaires et post-modernité seraient intimement reliés à Montréal. À juste titre, une étude plus approfondie s'avère donc légitime.

1.2 La problématique de l'espace en anthropologie

Les quinze dernières années ont vu les anthropologues se questionner sur de vieux et d'importants fondements théoriques s'effritant peu à peu. L'isomorphisme si profondément accepté entre lieu et culture s'avère sans aucun doute celui qui attira le plus d'attention. Face aux processus de mondialisation et de globalisation, l'image des groupes humains en quelque sorte « incrustés » dans un seul et unique environnement ou rassemblés sous de prétendues « aires culturelles » a été inévitablement confrontée à celle d'un nouveau nomadisme planétaire intensif des biens, des personnes et des idées. L'espace qui ne tenait jusqu'à lors qu'un rôle secondaire (voire quasi inexistant) dans la plupart des enquêtes et ouvrages ethnographiques dévoile ainsi peu à peu la pertinence de son étude. Certains chercheurs s'intéressant à cette problématique proposent de nouvelles conceptions. Entre autres, Arjun Appadurai (1991) a argué que le monde serait actuellement constitué de sortes d'« ethnoscapes » complètement délocalisés par lesquels les milieux physiques ne coïncideraient plus avec les espaces d'identification culturelle. De leur côté, Akhil Gupta et James Ferguson (1992) ont avancé que le monde en soi devrait être considéré comme un « espace global » basé sur des constellations de relations hiérarchiques entre certaines grandes métropoles où les espaces locaux n'existeraient qu'en fonction des autres (qui sont bien souvent éloignés). Dans cette nouvelle lorgnette, l'espace n'apparaît plus comme linéaire ou fixe. Éclaté et décloisonné, ses frontières deviennent de moins en moins pertinentes.

Dès lors, le concept d'espace et son interrelation avec le domaine socioculturel acquièrent en anthropologie une attention inédite. Face à un monde de plus en plus

globalisé, depuis près d'une décennie plusieurs anthropologues ont été intéressés à conceptualiser et théoriser les forces sociales (économiques, politiques, technologiques, idéologiques, etc.) qui fixent les contours de l'espace et de sa fragmentation ou l'opposition des lieux et des cultures. Dans l'ouvrage *Siting Culture. The Shifting Anthropological Object*, Kristen Hastrup et Karen Fog Olwig (1997) ont avancé que cette rupture analytique entre lieu et culture s'est traduite en une montée d'intérêt au sein de la discipline pour les contextes (souvent urbains) de mobilité et recomposition; de déterritorialisation et de reterritorialisation. Conséquemment, la majorité des récents travaux portant sur l'espace en anthropologie s'est concentrée à conceptualiser – d'une manière parfois schématique et coupée de la réalité des acteurs – les conditions de migration, d'exil ou de diaspora, d'érosion des frontières et de contestations. Dans un contexte où les repères spatiaux sont en mutation, l'objectif visait à montrer que l'espace est en réalité une production (matérielle) et une construction (mentale, voire symbolique) culturelles et se veut inévitablement variable dans le temps et l'espace.

De ce fait, bien peu de chercheurs ont donc cherché à saisir l'expérience spatiale, c'est-à-dire les multiples processus par lesquels les acteurs sociaux en arrivent à connaître, évaluer, pratiquer et sentir leur milieu de vie (Feld et Basso, 1996 : 5-6; Rodman, 1993 : 137). L'accent est porté sur l'étude de la constitution des déterminants sociologiques et des tiraillements modelant les espaces de sorte que leurs dimensions vécues – les rapports que les gens entretiennent quotidiennement avec l'environnement – seront ainsi marginalisées. Pourtant, la compréhension des manières par lesquelles les êtres humains abordent et expérimentent les lieux concrètement – les perçoivent, les habitent, s'y enracinent et leur donnent sens – n'est-elle pas essentielle à l'étude de tous processus ou modèles spatiaux? Comment saisir la (re)formulation des rapports entre les êtres humains et leurs milieux de vie sans s'attarder à la constitution même de ces relations? Peut-on prétendre étudier le rôle socioculturel de l'espace tout en écartant les relations quotidiennement entretenues entre gens et lieux?

Ces dernières années, quelques anthropologues (Basso, 1996; Feld et Basso, 1996; Gray, 1999; Helliwell, 1996; Ingold, 1996 ; Radice, 2000; Tilley, 1994) ont entrepris d'explorer l'espace d'un point de vue humaniste en réponse au paradigme socio-déterministe. Tout en tenant compte des processus et changements globaux, ces derniers

ont comme ambition de recentrer l'étude des rapports spatiaux sur les pratiques quotidiennes des gens plutôt qu'uniquement sur les structurations sociales de grande échelle. Pour eux, même si l'espace tel que conçu par les chercheurs se désagrège, il n'en reste pas moins que les groupes humains continuent à vivre dans des lieux et que ces derniers sont bien réels; qu'ils *habitent* continuellement le monde. S'efforçant d'éviter certains grands schémas explicatifs souvent limités par un carcan analytique où la surthéorisation fait en sorte que les humains sont systématiquement éloignés des lieux et complètement déterminés par leur environnement matériel et social, ces chercheurs avancent donc que l'espace ne peut exister sans l'activité humaine quotidienne. Puisque l'espace est une production et une construction, il serait toujours incorporé dans le pouvoir d'action des personnes. Sa constitution prendrait forme et se modifierait au sein même des *praxis* journalières des individus et des collectivités (Tilley, 1994 : 10). L'espace ne serait donc pas qu'un simple contenant des actions humaines, mais plutôt une partie intégrante de celles-ci. Dans cet ordre d'idées, l'étude de l'espace ne devrait pas seulement s'attarder sur les impacts des structures sociales sur les lieux et les individus ou les groupes, mais explorer aussi les rapports que les acteurs sociaux entretiennent concrètement avec lui. Adoptant une approche novatrice – celle de la phénoménologie désignée comme *l'approche de l'engagement* –, ces chercheurs proposent donc de non seulement changer de perspective, mais aussi d'objet afin de capter des dimensions relatives à l'espace jusqu'à maintenant quasi inexplorées en anthropologie.

C'est dans cet ordre d'idées que les relations qu'entretiennent les gens avec l'espace acquièrent un intérêt grandissant au sein de la discipline. Dans quelle mesure les individus et les groupes possèdent-ils un pouvoir d'action qui leur donne l'opportunité de se dérober des structures sociales déterminant inévitablement leurs milieux de vie et, parfois, leur fragmentation? Sur quoi peut reposer la propension humaine d'*habiter* l'espace dans un contexte de modernité avancée? Dans un monde où il est de plus en plus difficile de tisser des liens entre ce que nous sommes et où nous vivons, quels éléments attirent les acteurs sociaux vers un lieu urbain et les amènent à le fréquenter, s'y attacher, s'y identifier? Quels sont les lieux urbains publics significatifs pour les gens dans les villes contemporaines et pourquoi? De quelle manière les urbains expérimentent-ils leur environnement et nouent-ils des relations avec lui? Comment un lieu urbain acquiert-il une ou des significations pour les citoyens?

L'ambition soutenant ces multiples interrogations n'est pas de nier ou contester l'éclatement et la dé-clausturation des territoires ainsi que l'accroissement et l'accélération des trajectoires autant physiques qu'imaginaires de l'ordre global, mais plutôt de chercher à saisir ce qui se trame au cœur des milieux de vie, dans les lieux et itinéraires habituels des gens. Comme l'a argué le géographe David Harvey, face à la montée des mouvements mondiaux et à l'élimination des frontières, la consolidation des « identités spatialisées » est loin de s'affaiblir (1993 : 4). Au contraire, elle peut s'avérer plus vigoureuse que jamais et il est possible de croire qu'elle se manifeste par des voies alternatives (1993 : 12). Par ailleurs, l'étude de l'urbanité, mais surtout de celle de la spatialité urbaine (les logiques entourant l'occupation et la conception des espaces de la ville), sont d'autant plus pertinentes pour l'anthropologie qu'elles concernent maintenant presque la majorité des êtres humains.

1.3 Les objectifs de recherche

C'est donc à partir de l'idée que les jardins communautaires montréalais constituent un site d'observation et un objet d'étude privilégiés que cette présente recherche s'est, au préalable, élaborée. D'une part, ces espaces apparaissaient refléter certaines dynamiques de la vie citadine contemporaine puisqu'ils s'avèrent des lieux typiquement urbains qui exhortent actuellement une popularité et des sentiments d'attachement spatiaux. D'autre part, ceux-ci semblaient aussi, pour les mêmes raisons, appropriés à l'étude de l'expérience spatiale des citoyens et de l'interpénétration entre l'expérience des gens, les contingences sociales et les milieux de vie. Au demeurant, leur exploration pouvait donner l'occasion d'approfondir l'étude de l'espace et des lieux urbains en anthropologie par l'application d'une approche plus humaniste qui tient compte des différentes dimensions de l'expérience humaine à partir desquelles les figures spatiales et sociales actuelles peuvent s'entremêler.

Suite à ces prémisses de recherche, l'examen de la littérature produite sur les jardins communautaires m'a conduit à approfondir l'étude des relations qu'entretiennent des citoyens avec ces espaces urbains à Montréal. Constatant que la majorité des travaux réalisés s'affairait à mesurer les répercussions bénéfiques de la fréquentation d'un potager collectif dans la vie des usagers, je souhaitais donc scruter d'une manière plus aiguisée la constitution et l'articulation des rapports entre citoyens-jardiniers et jardins communautaires. C'étaient les processus par lesquels ces lieux urbains acquièrent un sens pour les usagers

qui demeuraient inexplicables et qui piquaient ma curiosité en faisant écho aux questionnements teintant actuellement l'étude de l'espace en anthropologie. Dans cette optique, une enquête davantage centrée sur les pratiques quotidiennes et les représentations des jardiniers tout comme l'adoption d'une approche conceptuelle ouverte aux différentes figures de l'expérience spatiale (corporelle, sensorielle, émotive, relationnelle, cognitive, symbolique, etc.) devenaient incontournables. En conséquence, l'enjeu était alors d'explorer les rapports reliant potagers collectifs et usagers à Montréal ainsi que de découvrir le sens d'espaces urbains qui semblent attirer aujourd'hui plusieurs citoyens. Afin de ne pas présupposer que ces processus relevaient du contexte social fragilisé habituellement associé à celui des citoyens-jardiniers préalablement étudiés ailleurs en Occident, le choix des jardins communautaires montréalais apparaissait d'autant plus justifié puisque ceux-ci sont bien intégrés dans le cadre bâti et organisationnel⁶ de leur environnement et fréquentés par des usagers extrêmement diversifiés tant sur le plan socio-économique que celui des origines.

Sous cet éclairage, une interrogation principale sert ainsi de charpente à ce mémoire : Quels sont les éléments constitutifs des rapports qu'entretiennent aujourd'hui les jardiniers montréalais avec ces lieux urbains que sont les jardins communautaires et comment s'articulent-ils? À travers les pages qui suivent, je m'interroge donc sur les rôles que jouent actuellement ces potagers collectifs pour ceux qui les fréquentent ainsi que sur les éléments contribuant à ce qu'ils deviennent significatifs pour certains citoyens. Afin de trouver des réponses, il faut évidemment ausculter les multiples dimensions qui caractérisent la fréquentation des usagers dans ce type de lieux et la représentation que ces derniers en ont. Pourquoi et comment des Montréalais adhèrent à un jardin communautaire? De quelles manières prennent forme leurs pratiques potagères (végétaux cultivés, techniques employées, type d'agencement, travaux accomplis, etc.) et usages des produits récoltés (type de consommation, moyen de conservation, dons, etc.)? Comment s'exprime leur fréquentation de cet espace urbain (solitaire ou grégaire, assidue ou irrégulière, prolongée ou brève, implication bénévole, etc.)? Qu'en est-il de la sociabilité susceptible d'être engagée entre les membres de ces jardins communautaires? Entre qui et comment se développe-t-elle? Quelles sont les représentations que se forgent les usagers de l'activité de jardinage communautaire et du potager collectif qu'ils fréquentent (caractéristiques,

⁶ Je fais référence ici aux caractères programmés et « institutionnels » des jardins communautaires à Montréal dont je discute plus en détail les contours au chapitre 4.

avantages et inconvénients, impacts dans le quartier ou la ville, etc.)? Selon les citadins-jardiniers, quelles sont les répercussions de la fréquentation de ce type d'espace urbain dans leur vie quotidienne et comment les expliquent-ils? Bref, pourquoi et comment s'engage-t-on dans ce type d'espace à Montréal?

Guidé par ces questionnements, ce mémoire s'appuie sur une enquête de terrain comprenant des observations et des entrevues visant à capter l'expérience spatiale des jardiniers montréalais à travers leurs discours et comportements. Comme il sera exposé au chapitre suivant, il s'inspire de l'approche phénoménologique de l'engagement spatial qui met au centre des analyses l'expérience spatiale en cherchant à apponter les propriétés sensibles des relations qu'entretiennent les gens avec l'espace selon le point de vue des acteurs. De par ses objectifs et ses stratégies de recherche, il relève donc d'une approche essentiellement qualitative et inductive. Outre d'approfondir comment les jardiniers montréalais entrent en relation avec l'espace des jardins communautaires et comment ce même espace tient un rôle important pour ces derniers, cette recherche s'applique à documenter les expériences spatiales de citadins et mieux comprendre l'interconnection entre les êtres humains et leur environnement. Cela dit, celle-ci inclut également l'examen des rapports entre l'espace et l'itinéraire de vie, les parcours quotidiens des individus ainsi que les contours de la vie urbaine tels que vécus par les habitants. Elle vise conséquemment à mettre aussi en relief de la dimension spatiale de l'expérience quotidienne contemporaine de la ville.

L'originalité de cette recherche relève autant de son objet (l'expérience spatiale des jardiniers montréalais) que de son champ d'étude (les logiques humaines surplombant la construction culturelle, l'expérimentation et la conceptualisation des espaces). Elle provient également du fait que de son cadre conceptuel – l'approche phénoménologique – a été relativement peu emprunté jusqu'à maintenant dans l'étude de l'espace en anthropologie. En plus de documenter la réalité des jardiniers montréalais et quelques fondements de l'expérience spatiale urbaine, ce mémoire acquiert une pertinence sociale en fonction des thèmes (les nouvelles définitions et expériences de l'urbanité et de la nature, le pouvoir d'action des sujets, l'essence de la modernité, etc.) très actuels qu'il aborde en parallèle. Il participe à comprendre comment, dans un monde où l'espace est de plus décroissant, les gens continuent à s'attacher à certains lieux urbains de leur environnement quotidien et à

apprivoiser la ville. Finalement, il acquiert également une pertinence scientifique en contribuant à jeter les bases d'une étude sensible des espaces et des lieux urbains en anthropologie. Réunissant phénoménologie et conceptualisation de l'espace, il s'inscrit dans une voie de recherche novatrice de cette discipline.

1.4 Présentation des chapitres

Afin de situer plus spécifiquement ce mémoire d'un point de vue théorique, j'expose au **chapitre 2** l'itinéraire récent de l'étude de l'espace et des lieux urbains en anthropologie. On découvre qu'avec la montée d'intérêt pour le concept d'espace au sein de la discipline, les approches de la production et de la construction sociale de l'espace ont été retenues par une majorité de chercheurs ces dernières années. Toutefois, on reproche depuis quelques temps à ces dernières de se distancier du vécu des acteurs sociaux en s'articulant sur des schémas explicatifs rigides et socio-déterministes. Circonscrivant ces critiques au sein de l'approche phénoménologique de l'engagement spatial, j'explicité les caractéristiques de la perspective novatrice empruntée par cette dernière qui repose sur l'étude de l'expérience concrète, sensible et perpétuelle des individus dans leur environnement. Cette discussion me permet ainsi de prendre personnellement position et d'adopter l'approche phénoménologique comme cadre conceptuel dans ce mémoire tout en précisant mon ambition d'introduire d'autres sources d'analyse pertinentes à l'étude des rapports entre jardiniers montréalais et jardins communautaires.

Les choix méthodologiques adoptés pour ce mémoire ainsi que le processus de recherche sont discutés au **chapitre 3**. D'abord, je précise brièvement les orientations épistémologiques de l'enquête qui, reposant sur une méthode ethnographique et une étude de cas, se veut qualitative et exploratoire. Par la suite, j'aborde la phase de la collecte de données en présentant le déroulement et les modalités de l'enquête de terrain comprenant une période d'observation *in situ* et la réalisation d'entrevues. À ce titre, une discussion renseigne aussi le lecteur sur le corpus de jardiniers interviewés. Je termine en explicitant le type d'analyse qualitative préconisée. Dans ce chapitre, je souligne mon ambition de recueillir et d'interpréter des données qui rendent compte des apanages des jardins communautaires à Montréal tels que vécus et exprimés par les usagers.

L'analyse proprement dite est entamée au **chapitre 4** sous la forme d'une « mise en contexte » des potagers collectifs en Occident et, plus particulièrement, des jardins communautaires à Montréal. Prenant en compte l'idée faisant consensus au sein de la discipline selon laquelle les espaces – incluant les lieux urbains – sont socialement produits et construits, je présente les attributs historiques, organisationnels et socioculturels caractérisant l'émergence, l'évolution et la forme actuelle de ces sites urbains. Je défmie, de cette façon, les propriétés particulières des jardins communautaires montréalais – entre autres leurs statuts institutionnel et récréatif – qui les distinguent de leurs homologues nord-américains et qui les inscrivent singulièrement dans la modernité avancée. Ce procédé me permet de souligner l'implication des déterminants sociologiques (idéologiques, économiques, politiques, culturels, etc.) sur l'articulation des potagers collectifs à Montréal. Cependant, il met aussi en relief la pertinence de s'attarder aux usages, comportements, perceptions et discours des citadins-jardiniers qui animent quotidiennement ces espaces urbains afin de capter d'une manière plus tangible et juste l'essence même de ces lieux. C'est d'ailleurs ce projet que j'entreprends dans les trois chapitres subséquents.

Le **chapitre 5** approfondit la question des relations que les jardiniers entretiennent avec leur potager. Guidée par l'approche phénoménologique de l'engagement spatial, j'y explore différents plans de connexion entre ces deux protagonistes qui profilent l'expérience spatiale des usagers montréalais. Après avoir précisé que la culture potagère ne semble pas être motivée par des ambitions pécuniaires pour mes informateurs, je décris comment l'adhésion à un jardin collectif survient souvent à une étape particulière de la trajectoire de vie des citadins. Par la suite, les caractères intime et bienfaisant attribués par les usagers à la culture d'un jardinet sont discutés. Dans cet ordre d'idées, la perception et l'usage vernaculaire du jardinet en tant que lieu urbain d'évasion personnelle sont mis en lumière. Je traite aussi de l'imprégnation de traits individuels et collectifs dans l'espace de la parcelle que j'exemplifie par certaines pratiques horticoles qui distinguent (ou unissent) des jardiniers d'origine immigrante et ceux d'origine franco-québécoise en fonction de l'âge. Ce parcours permet de comprendre comment la culture et l'aménagement d'une parcelle favorisent certaines expériences affectives, expressives ou symboliques qui semblent mettre en jeu un processus d'appropriation et d'identification entre jardiniers et potager afin d'adopter une signification discursive dans la vie des usagers.

Au **chapitre 6**, c'est de la dimension collective du jardinage communautaire à Montréal et de l'expérience spatiale dont il est question. Plus particulièrement, les types d'interactions et les bases des relations sociales qu'entretiennent les nombreux et divers membres entre eux sont scrutés. Dans un premier temps, en proposant la notion de « sociabilité fluide », le partage de l'espace du potager collectif entre étrangers est abordé afin de décrire les échanges succincts, anonymes et sans lendemain mis en œuvres par les usagers. Ces échanges, qui s'ouvrent généralement sur l'établissement d'une confiance et d'une reconnaissance mutuelles, permettraient d'amoindrir les caractères contentieux et incertain de ces territoires urbains. Dans un second temps, j'aborde les relations sociales unissant certains membres plus intensément grâce à de l'idée de « sociabilité ancrée ». À la lumière de l'étude des filières d'adhésion et de dons, il apparaît que les jardins communautaires montréalais seraient le lieu de réaffirmation de liens sociaux préétablis plutôt que de création de nouvelles relations intimes et durables ou de développement d'une solidarité généralisée. En fait, l'appréciation de ce type de lieu urbain émanerait justement de cette part de jeu que les usagers y trouvent sur le plan des rapports sociaux.

Le **chapitre 7** poursuit l'analyse sous forme de synthèse. Dans ce chapitre, j'examine plus en détail l'articulation des rapports entretenus entre citoyens-jardiniers et potager collectif à Montréal. Je conjugue donc les différentes données exposées précédemment en appliquant plus spécifiquement diverses pistes d'interprétation proposées par l'approche de l'engagement spatial. Afin d'illustrer comment et pourquoi l'espace du jardin communautaire à Montréal se veut un lieu fortement estimé par les citoyens, j'ai recours au concept de confort. Premièrement, celui-ci me permet d'ausculter certaines dimensions sensibles de l'expérience spatiale des jardiniers montréalais. J'aborde alors les souvenirs spatiaux des usagers, les propriétés intrinsèques des jardins et la propension des potagers communautaires montréalais à se présenter comme l'envers de l'urbain et de la modernité. Deuxièmement, ce concept de confort me permet de discuter du caractère négocié de l'expérience spatiale. J'expose comment les rapports des citoyens-jardiniers avec l'espace urbain s'édifient à travers leur trajectoire de vie, leurs déplacements quotidiens et la recherche d'un accommodement entre leur vécu et les structurations urbaines et sociales actuelles. En dernière instance, il en ressort que si l'on concède aux acteurs sociaux un pouvoir d'action, l'expérience spatiale des jardiniers montréalais apparaît dès lors comme une sorte de bricolage discursif par lequel les individus intègrent dans l'espace tant leur

propre vécu que les référents extérieurs émanant de la vie sociale afin de tempérer leur expérience de la ville.

Je complète cette exploration des relations entre citadins-jardiniers et potagers collectifs à Montréal au **chapitre 8**. Après un bref rappel des principaux éléments développés au cours des pages précédentes, je souligne l'intérêt d'étudier l'expérience spatiale tant pour le développement du champ de l'anthropologie de l'espace que celui de la recherche sur les jardins communautaires en Occident. Je conclus en proposant quelques pistes d'analyse futures.

Ce mémoire traite donc du cas des jardins communautaire à Montréal par l'étude de l'expérience des usagers qui les animent et de la matrice relationnelle entre gens et lieux. Il cherche à explorer les contours de ces espaces urbains et des relations qu'entretiennent actuellement avec eux les citadins. Soutenant l'idée que l'étude de ces lieux peuvent nous renseigner sur les multiples dimensions de l'expérience spatiale de la ville contemporaine, il cherche à circonscrire la constitution des rapports spatiaux unissant gens et espaces. Celui-ci s'inscrit dans la montée d'intérêt pour la conceptualisation et l'étude sensible de l'espace caractérisant depuis quelques années l'anthropologie. Il s'applique à ausculter une nouvelle avenue de recherche qui propose une voie alternative aux études conventionnelles prenant assise dans une perspective socio-déterministe et à parfaire l'étude des rapports spatiaux jusqu'à maintenant délaissée au sein de la discipline. Focalisant sur l'étude des usages et discours quotidiens des gens afin de capter et comprendre la signification de ces espaces urbains, j'ai donc comme ambition de souligner la perméabilité unissant différentes réalités; celles des citadins-jardiniers, des lieux et des structures sociales. Avant d'entrer dans le vif du sujet, le prochain chapitre discute de l'étude de l'espace en anthropologie et de l'approche conceptuelle préconisée pour la réalisation de cette recherche.

CHAPITRE 2 – ÉTUDIER L'ESPACE : CADRE CONCEPTUEL

So far as anthropology takes off in the real social experience of people, it cannot continue to accept a radical discontinuity between mind and body, culture and action. (Hastrup, 1995 : 85)

C'est à partir des prémisses et questionnements exposés en introduction que ce mémoire s'est petit à petit positionné à l'intérieur du champ de l'étude de l'espace en anthropologie et, plus particulièrement, circonscrit dans une perspective phénoménologique. À la recherche d'un cadre théorique ouvert au caractère vécu de l'espace, un long cheminement théorique m'a amenée à sillonner diverses approches conceptuelles tout en entreprenant un travail réflexif avec les données que j'étais en train d'amasser. Les pages qui suivent résument mon parcours théorique et celui de la discipline depuis quelques années sur les traces de la conceptualisation de l'espace. Pour en arriver à proposer la position théorique qui traverse ce mémoire, j'expose les principales approches et transformations récentes dans le domaine de l'étude de l'espace en anthropologie. De cette façon, je souhaite montrer qu'en mettant davantage l'accent sur l'expérience sensible et multidimensionnelle des acteurs sociaux ainsi que leur pouvoir d'action, l'approche phénoménologique de l'engagement spatial semble hautement prometteuse pour la discipline et particulièrement appropriée à l'étude des espaces urbains contemporains tels que les jardins communautaires montréalais.

2.1 L'étude de l'espace et des lieux urbains en anthropologie

L'espace en tant qu'objet de recherche central en anthropologie est une avenue relativement récente dans l'histoire de l'anthropologie. Il semble que ce n'est qu'avec la parution en 1984 de l'ouvrage *L'anthropologie de l'espace* de Françoise Paul-Sévy et Marion Ségaud – qui recensait différentes manières d'occuper et de concevoir les espaces à travers le monde – que l'étude anthropologique de l'espace fût identifiée véritablement comme un champ de recherche en soi. Si aujourd'hui, la spécificité et la pertinence de l'anthropologie de l'espace en tant que domaine d'étude distinct au sein de la discipline sont encore remises en question, l'espace ne paraît toutefois absolument pas dépourvu de significations pour une majorité d'anthropologues (Depaule, 1995 : 18-22). Effectivement, depuis une dizaine d'années, de plus en plus de chercheurs (entre autres Gupta et Ferguson, 1992; Rodman, 1992) ont constaté que le concept d'espace a toujours été sous-théorisé en

anthropologie et ont tenté de combler ce vide conceptuel. En fait, pendant longtemps ce concept n'attira souvent qu'un mince intérêt et apparut comme un simple décor (i.e. une scène de fond) à l'intérieur duquel ou devant lequel se déroulaient les « vraies » actions. Généralement, le milieu de vie des groupes humains étudiés sera donc considéré comme un cadre préalablement neutre et inerte où sont inscrites les différentes cultures, mémoires historiques et organisations sociales. Puisque l'espace n'était considéré que comme un support ou un site où vivent et interviennent les gens, il était perçu comme secondaire et, par conséquent, non-problématique (Rodman, 1992 : 640). Comme l'ont souligné Lawrence et Low (1990 : 457), l'espace et l'environnement bâti ont donc joué un rôle essentiellement effacé et passif dans la majorité des ethnographies produites.

Bien que l'anthropologie sera quelque peu influencée par l'important corpus de recherches en géographie culturelle et dans le milieu urbanistique produit à partir des années 1970 et 1980⁷, le champ d'intérêt et d'investigation sur le thème de l'espace fût sensiblement timide au sein de la discipline. En réalité, les anthropologues ont la plupart du temps abordé la problématique de l'espace conjointement avec des chercheurs d'autres disciplines (i.e. des géographes, des urbanistes, des écologistes, etc.) comme si leur savoir sur les différentes populations humaines et traditions culturelles ne pouvait qu'« accompagner » les réflexions de ceux s'intéressant directement à la question (Lawrence et Low, 1990; Shields, 1991). Pourtant, selon Depaule, l'anthropologie de l'espace acquiert de véritables légitimité et spécificité dans sa façon de constituer l'espace en objet – en tant que résultat d'un ensemble d'opérations avec lesquelles les humains entretiennent continuellement des rapports – et donc d'y appliquer les méthodes d'investigation ethnographiques qui lui permettent ainsi de prendre des distances envers certains substantialisme et isomorphisme spatiaux (1995 : 26). Il s'agit essentiellement d'une approche qualitative et complexe qui cherche à cerner les sens que confèrent les différentes populations humaines aux milieux qu'elles aménagent et habitent. Ce champ renferme ainsi un vaste éventail de thèmes de recherche concernant autant l'espace et ses formes en tant que tels (d'un point de vue matériel), les processus spatiaux de production, l'usage, le statut et le rôle de l'espace (dans ses aspects à la fois symboliques et pratiques) que les logiques spatiales qui supportent les manières de l'habiter et de le concevoir. Même s'il est évidemment difficile d'isoler l'espace des autres dynamiques sociales, ce champ a

⁷ À partir de ces années, les concepts d'espace et de paysage sont apparus comme des questions centrales au sein de ces disciplines afin d'établir des modèles descriptifs et explicatifs.

donc comme objectif d'explorer et de conceptualiser les manières (qui sont indubitablement variables et plurielles) par lesquelles les êtres humains créent, transforment et conçoivent l'environnement et leur milieu de vie.

Malgré l'étendue de ses intérêts et visées, l'étude de l'espace en anthropologie concerne jusqu'à maintenant surtout les sphères de l'architecture de l'habitat et du domestique dans les pays non-occidentaux (Depaule, 1995 : 43). S'il y a eu quelques contributions au sujet des caractères privé et public, les lieux urbains (surtout occidentaux) n'ont semble-t-il pas attiré l'attention de bien des anthropologues malgré la reconnaissance de leur intérêt scientifique (Eames et Granich Goode, 1980). Même le champ de l'anthropologie urbaine, qui recouvre pourtant un bassin très hétérogène de domaines d'investigation, n'a pas contribué directement et significativement à l'étude des lieux et du milieu de vie urbain comme en témoignent certaines recensions de littérature (Breitborde, 1994; Clavel, 1992; Hannerz, 1980; Kemper, 1993; Low, 1996a; Morel, 1984; Press et Smith, 1980; Sanjek, 1990)⁸. Comme le rappellent Low (1996a : 383) et Sanjek (1990 : 154), l'anthropologie n'a pas donné lieu à un grand nombre de théories de la ville et de ses espaces laissant cette voie aux autres sciences sociales. Dans cette optique, après les célèbres contributions des participants de l'École de Chicago entre les 1930 et 1950, seulement quelques chercheurs ont exploré récemment les dynamiques spatiales de la ville. Si des anthropologues ont étudié des phénomènes urbains prenant forme *dans* les lieux urbains, peu ont véritablement eu l'ambition d'explorer et conceptualiser l'organisation *de* l'espace urbain (ou de ses différents lieux) ainsi que les rapports que les citoyens tissent avec lui⁹.

De ce fait, si certains grands théoriciens ont préalablement souligné le caractère dynamique de l'espace – comme entre autres Durkheim et Mauss qui ont argué que la territorialisation de l'espace reflète inévitablement les divisions sociales puisqu'il s'agit de la transformation d'un espace indifférencié en un espace codifié et civilisé (Shields, 1991 : 11) – les espaces et les lieux où vivent les être humains ont été pendant longtemps considérés en anthropologie comme immobiles et figés. Les récents chambardements

⁸ Comme le lecteur s'en rendra compte tout au long de ce mémoire, ce contexte m'a poussée à élargir mes sources analytiques à d'autres disciplines s'intéressant à ces questions telles que l'urbanisme et la géographie.

⁹ Cette situation rappelle étrangement l'écart et la distinction fréquemment dressés entre ce que l'on désigne comme l'ethnologie *dans* la ville et *de* la ville (Hannerz, 1980).

socioculturels ont dévoilé que ces derniers ne sont pas des bassins inertes, mais bien inévitablement multiples et malléables, historiquement spécifiques, socioculturellement façonnés, politisés et marqués. Ainsi, ce qui devient en quelque sorte le jalon de cette nouvelle anthropologie de l'espace s'avère surtout la mise en lumière de la diversité et du caractère « contesté » des espaces humains. La montée d'intérêt depuis environ une dizaine d'années pour le concept de l'espace en anthropologie s'impose donc étrangement au fur et à mesure que ce dernier est de plus en plus remis en question (Rodman, 1992 : 640) de sorte que son effritement conceptuel engendre justement une nouvelle effervescence autour de sa définition.

À cet égard, l'impact des récentes transformations socioculturelles mondiales comme l'intensification des migrations constantes, des conditions d'exil, de la porosité des frontières nationales et de l'introduction de nouvelles conditions de mondialisation des marchés économiques et du déploiement du processus culturel et social de globalisation sur l'émergence d'un nouveau regard anthropologique sur l'espace ne peut être nié. Ces transformations et nouvelles structurations viennent chambarder au sein de la discipline non seulement les conceptions habituelles de l'espace, mais surtout le rapport si couramment accepté entre lieu et culture (entre autres, Appadurai, 1991; Gupta et Ferguson, 1992; Tarrus, 1989). L'espace s'infiltré au cœur des débats et réflexions au moment où celui-ci devient de plus en plus insaisissable. Bien entendu, le surgissement de ce type de réflexions autour de la question de l'espace et surtout de son hétérogénéité orientera les recherches et les analyses qui suivront. Depuis quelques années, l'étude de l'espace local et de ses structures cède ainsi la place à l'examen des concepts de délocalisation et de déterritorialisation.

2.1.1 De la production à la construction sociale des espaces

Dans ce contexte, la plupart des récentes contributions anthropologiques ont donc comme ambition de théoriser la pluralité et les contradictions de l'espace (Feld et Basso, 1996 : 4). Comme en témoigne l'émergence des approches de la production sociale et de la construction sociale de l'espace, l'étude de l'éclatement et du réaménagement du lien entre lieu et culture apparaît comme un enjeu central au sein de la discipline afin de profiler les caractères édifié et malléable des lieux. Les perspectives symboliques, sémiotiques et herméneutiques sont alors les voies conceptuelles les plus empruntées pour l'analyse des espaces en anthropologie. Ces dernières ont principalement pour but d'interpréter l'espace

et l'environnement bâti comme des expressions culturelles (grâce à des signes, des symboles, des métaphores par exemple) traduisant les structures sociales, politiques, idéologiques, religieuses, etc. d'un groupe ou d'une population (Lawrence et Low, 1990 : 466). L'intérêt pour les caractères pluriel et conflictuel de l'espace va largement s'appuyer sur une convergence théorique récemment constituée autour du concept de la *spatialisation sociale*¹⁰. Grosso modo, celui-ci renvoie à un ensemble de dynamiques socioculturelles par rapport aux milieux de vie qui se réfère aux processus de la constitution sociale du spatial autant à l'échelle des interventions directes sur le milieu que de l'imaginaire collectif (Shields, 1991 : 31). Plus précisément, ce concept soulève habituellement l'existence de deux types de processus distincts.

D'abord, il y a celui de la *production sociale de l'espace*¹¹ qui inclut tous les facteurs sociaux, économiques, idéologiques et technologiques qui ont pour fonction explicite la création physique du cadre matériel (Low, 1996b : 861). Dans l'optique du théoricien français Henri Lefebvre (1974), l'espace est une condensation des rapports sociaux issus de sa propre production. L'espace s'avère donc d'une part, le produit des charpentes sociales puisqu'il est le résultat des structurations sociales en vigueur et, d'autre part, le guide des actions sociales car ce dernier les structure inévitablement en reproduisant les contingences sociales (Shields, 1991 : 52). Dans cette optique, ce sont surtout les forces fonctionnelles et structurelles actives au sein d'une société qui modèlent les formes que prennent les lieux et influencent les relations que les gens entretiennent avec eux. Le second concept est celui de la *construction sociale de l'espace* qui se réfère plutôt à la dialectique culturelle du spatial qui unit le vécu des acteurs sociaux dans leur milieu de vie en mettant davantage l'accent sur les usages, les valeurs ainsi que sur leurs portées significatives. Pour Setha M. Low (1996b), ce dernier correspond aux caractères vécu et symbolique des lieux véhiculés au sein des rapports sociaux. Il se définit comme « the actual transformation of space – through people's social exchanges, memories, images, and daily use of the material setting – into scenes and action that convey symbolic meaning. » (1996b : 852).

¹⁰ Développé au sein de la réflexion géographique entamée dans les années soixante, le concept de spatialisation sociale semble aujourd'hui accepté et employé par une majorité d'anthropologues s'intéressant, de près ou de loin, à l'espace (Depaule, 1995 : 34-37).

¹¹ Concept connu depuis la parution en 1974 du célèbre ouvrage du théoricien français Henri Lefebvre portant ce titre.

Selon ces deux perspectives, les lieux sont donc socialement produits et construits par les contextes sociologiques et les individus. L'espace prend sens par certains processus cognitifs et transcendants lui conférant sa réalité. Il est considéré comme reflet, projection ou élément des structurations sociales en vigueur (Depaule, 1995 : 18). Si l'on adopte ce point de vue, les jardins communautaires devraient alors être considérés comme des espaces modelés par les déterminants émanant des sociétés dans lesquelles ils sont implantés et diffusés par les rapports sociaux et les idéologies en vigueur. Leur signification se trouverait alors dans une espèce de relation fonctionnelle entre les forces macrosociales et leur matérialité. C'est la compréhension de l'organisation de ces espaces urbains dans la société montréalaise qui serait ainsi visée sans mettre à l'avant plan les rapports quotidiens qu'entretiennent avec eux les usagers.

Jusqu'à maintenant, plusieurs anthropologues ont trouvé dans ces perspectives de bonnes voies d'analyse. Entre autres, notons l'étude de Low (1996b) portant sur deux places publiques au Costa Rica, celle de Seligmann (2000) sur des places marchandes au Pérou ou la plupart des essais regroupés dans les ouvrages *The Cultural Meaning of Urban Space* édité par Rotenberg et McDonogh (1993) et *The Anthropology of Landscape* édité par Eric Hirsch et Michael O'Hanlon (1995). De même, Rotenberg (1993, 1996, 1999) qui étudie depuis quelques années divers types de jardins viennois a recours à celles-ci pour montrer comment certaines idéologies et conjonctures sociologiques délimitent la forme de ces espaces et les conceptions des jardiniers. Dans une revue de littérature sur l'environnement bâti et les formes spatiales qui avait pour but d'identifier les diverses contributions théoriques et méthodologiques en anthropologie, Lawrence et Low (1990) ont d'ailleurs conclu à cette époque que les approches les plus prometteuses s'avéraient probablement celles de la production et de la construction sociale des espaces. Ces cadres conceptuels donnent l'opportunité de mettre en relation les tensions qui interviennent dans la constitution, la reconfiguration ou l'appropriation des espaces – qui sont issus à la fois des rapports sociaux ponctuels et des structures sociales de grandes échelles (voir idéologiques, politiques, économiques, etc.) – et de mieux comprendre ainsi la multiplicité et la transformation des milieux de vie tout comme les pressions et les jeux de pouvoir dont ils sont l'objet. Comme l'ont souligné Feld et Basso, face aux mutations socioculturelles actuelles, il n'est pas surprenant que la plupart des anthropologues aient entrepris justement d'étudier avant tout l'espace et les lieux non pas en des termes humanistes, mais plutôt en

tant que terrains de pouvoir et de conflit ou sous leurs aspects d'annexion, de résistance et de contestation par l'entremise d'analyses externes ou distancées des acteurs (1996 : 5). Observant cette situation, les chercheurs ont davantage exploré les mécanismes macro-structurants de séparation et d'adaptation à de nouveaux espaces plutôt que les processus sensibles d'affiliation et d'attachement spatiaux (Low et Altman, 1992 : 2).

Cependant, de sérieuses critiques sont actuellement portées envers la sur-théorisation et les caractères distant et déterministe de ces approches tout comme leur propension à évacuer ou oublier systématiquement le rôle des acteurs sociaux dans la constitution des espaces. Certains signalent que la trop grande emphase mise sur les structures sociales intervenant dans la production et la construction sociale de l'espace a comme effet d'écartier des analyses les caractères vécu, subjectif et quotidien des espaces et des lieux¹². Margaret Rodman argumente à cet égard que : « The social constructed nature of space is generally accepted in urban studies in anthropology. But the emphasis has been much more on the social, political and economic dimensions of this process than on the experience of place. » (1993 : 137). La question est donc de savoir s'il est possible de saisir la nature d'un lieu, sans tenir compte des relations concrètes, intimes et sensibles que les gens entretiennent avec ce dernier. Sur ce point, il est clair pour Rodman que « both the experience of place and its social construction seem to be key anthropological dimensions of what we [les anthropologues] are trying to understand. » (1992 : 123).

En réponse à ces critiques, de plus en plus d'anthropologues cherchent depuis quelques années des pistes conceptuelles du côté de la phénoménologie qui met davantage l'emphase sur les expériences, les actions et les interactions effectives et continues par lesquelles les individus et les groupes viennent à s'identifier et être attachés à l'espace¹³.

¹² Qui plus est, il est à noter que ces deux processus de production et construction sociale se cristallisent aussi dans la différenciation typiquement occidentale entre espace et lieu. Comme l'ont démontré Casey (1996) et Ingold (1996), une dichotomie entre l'espace – un cadre vide, neutre et abstrait – et le lieu – un site investi de significations cognitives personnelles et culturelles – surplombe indubitablement le regard occidental porté sur les territoires et les milieux de vie depuis la période des Lumières. Avec la mise en relief et la scission des processus de production et de construction sociale de l'espace, les analyses anthropologiques réaffirment donc en un certain sens cette distinction. Les processus de production et construction intervenant dans le concept de la spatialisation sociale semblent ainsi porter en quelque sorte un certain biais occidental issu de cette conception de la constitution des espaces et des lieux (Hastrup, 1997 : 4).

¹³ Il est à noter que certains défenseurs des approches de la production et de la construction sociale de l'espace reconnaissent ces critiques et cherchent à les surmonter à l'intérieur même de cette perspective. Entre autres, l'ouvrage *The Anthropology of Landscape* (Hirsch et O'Hanlon, 1995) regroupe un ensemble d'essais qui contribue à montrer que les conceptions spatiales et paysagères sont le produit de processus proprement culturels. À l'aide de divers exemples ethnographiques, ces derniers tentent de souligner les caractères

Par l'adoption d'une perspective plus philosophique et humaniste, ces derniers tentent de recentrer l'étude de l'espace en anthropologie sur les manières sensibles et plurielles par lesquelles les personnes et les collectivités connaissent, imaginent, expérimentent et habitent leur milieu de vie. Plus précisément, l'approche phénoménologique représente actuellement un des courants les plus prometteurs pour plusieurs anthropologues intéressés à étudier l'espace d'une manière alternative.

Ayant comme ambition d'étudier l'élaboration des rapports entretenus entre des usagers et les jardins communautaires montréalais afin d'explorer l'expérience spatiale urbaine de ces citoyens, cette approche m'apparaît comme une approche des plus fertiles. Comme il en sera discuté dans les pages suivantes, cette dernière permet d'élargir et d'enrichir les analyses en anthropologie de l'espace en considérant que les individus possèdent un pouvoir d'action au sein des structures sociales et en appréhendant l'espace non pas comme une toile de fond inerte, mais comme une véritable dimension de l'expérience humaine avec laquelle les acteurs sociaux entrent réellement en relation.

2.1.2 Aborder les lieux autrement : l'approche phénoménologique

Ce qui est désigné ici comme l'approche phénoménologique de l'espace correspond à un ensemble d'idées proposées récemment par quelques anthropologues s'intéressant aux relations que les groupes humains entretiennent avec les lieux. Celle-ci soutient que les rapports entre les gens et les lieux se déroulent au fur et à mesure qu'il y a interaction avec l'environnement, c'est-à-dire qu'elle privilégie l'expérience engagée des acteurs sociaux dans l'élaboration et la perception de leur milieu de vie. Elle reconnaît que les lieux parlent d'eux-mêmes et que c'est par l'étude des pratiques quotidiennes des gens – de leurs gestes, habitudes, trajectoires, échanges et discours – qu'il serait possible de capter et comprendre la signification d'un espace et les rapports entretenus avec lui.

Cette perspective s'inspire grandement de la phénoménologie à laquelle ont contribué des philosophes comme Husserl (1859-1938), Merleau-Ponty (1908-1961) ou Heidegger (1889-1976) dont entre autres le philosophe américain Edward S. Casey (1987, 1993, 1996)

spécifique, statique et non-universel de la dichotomie occidentale entre espace et lieu afin d'ouvrir les perspectives d'analyse. Si cette avenue permet de se distancier du carcan conceptuel lourd et biaisé habituellement utilisé, elle se limite toutefois encore à l'examen distant de la relation fonctionnelle entre structures sociales et espace sans remettre en question la pertinence ou la suffisance de ce dessein.

poursuit aujourd'hui le développement. En fait, des liens entre l'étude de l'espace et la phénoménologie ont été d'abord élaborés en dehors de l'anthropologie. L'ouvrage *La poétique de l'espace* (1964) du philosophe Gaston Bachelard et plusieurs autres contributions surtout dans les milieux géographique et urbanistique comme celles de Buttimer et Seamon (1980), Morissonneau et Sirois (1985), Relph (1976), Seamon et Mugerauer (1985) Tuan (1971), etc., en sont de bons exemples. D'un autre côté, notons aussi la contribution du micro-sociologue français Michel de Certeau (1980) dont les réflexions sur les « pratiques de l'espace » dans la ville ont contribué à tracer la voie de ce courant. Selon lui, puisque les « manières de faire » des gens constituent des moyens par lesquels ils s'approprient et donnent sens à l'espace produit et organisé par les structurations sociales, l'étude des usages spatiaux des acteurs sociaux nous renseigneraient donc sur la ville et sur ses lieux. Grosso modo, ces travaux précurseurs vont surtout mettre l'emphase sur l'importance des expériences subjectives et sensorielles qui relient les espaces et les personnes tout en produisant un sentiment d'attachement (Lawrence et Low, 1990 : 475). Ils vont soulever l'idée que l'expérience des lieux et de l'environnement est considérablement plus subtile, complexe et multidimensionnelle que ce que suggèrent les approches conventionnelles en sciences sociales et mettre en relief la pertinence d'aborder les dimensions sensibles de l'espace.

En anthropologie, l'intérêt pour l'approche phénoménologique s'inscrit dans la montée du courant post-moderniste dans les années 1980 et 1990 qui remet en question l'impartialité, l'objectivité et l'autorité du savoir scientifique et des grands schémas explicatifs (Erickson et Murphy, 1998 : 179). Plus particulièrement, cette approche est souvent retenue dans l'étude anthropologique de la maladie, de l'expression artistique ou de l'expérience religieuse. En fait, l'approche phénoménologique se veut une virulente critique envers les grands courants structuralistes et objectivistes développés au cours des dernières décennies et desquels sont issues les approches de la production et de la construction sociale de l'espace. La perspective phénoménologique vise surtout à « (ré)introduire » la subjectivité (celle des enquêtés et des enquêteurs) au sein des enquêtes et analyses comme le préconisent de plus en plus d'ethnologues (entre autres Hastrup, 1995; Jackson, 1996) depuis quelques années.

Si les tenants de l'approche phénoménologique semblent remettre en question les approches de la production et de la construction sociale de l'espace, il faut considérer le fait que ces deux courants sont nés de souches conceptuelles différentes et possèdent également des perspectives, usages et pertinences qui leurs sont propres¹⁴. Si la première perspective s'inspire largement de la philosophie humaniste (développée à partir du début du 20^e siècle et reprise en sciences sociales vers la fin de ce même siècle), la seconde repose surtout sur des productions analytiques et théoriques proposées dans les années 1970 et 1980 par des théoriciens en sciences sociales tels que Lefebvre, Foucault, Rabinow, Harvey et Bourdieu (Shields, 1991; Lawrence et Low, 1990; Low 1996b). S'appuyant principalement sur le concept de la spatialisation sociale, cette dernière s'intéresse plus particulièrement aux structures et aux processus sociaux de grande échelle supportant la réalité sociale (i.e. les facteurs sociaux, économiques, idéologiques, technologiques, etc.). Cette particularité lui permet ainsi de porter des regards et des analyses critiques (et par le fait même distants). À cet égard, les approches de la construction et de production sociale de l'espace seront particulièrement utiles afin de saisir par exemple les phénomènes de changement social et les situations de confrontation idéologique ou symbolique s'enracinant dans certains espaces. De son côté, l'approche phénoménologique met plutôt l'emphase sur l'expérience vécue de l'espace par laquelle la perception des lieux s'enracine dans les pratiques et les actions quotidiennes des gens. En revanche, ce sont plutôt les processus concrets d'appropriation, d'appréhension, d'investissement, etc., qu'entretiennent directement les individus et les groupes qu'elle permet de documenter et comprendre.

L'union de l'étude de l'espace en anthropologie et de la phénoménologie prend surtout forme sous ce qui est présenté dans ce mémoire comme *l'approche de l'engagement spatial*¹⁵. Celle-ci fait référence à certaines propositions théoriques qui ne sont toutefois pas encore véritablement consolidées. Ces dernières proviennent principalement du philosophe Edward S. Casey (1993, 1996) et d'anthropologues tels que Christopher Tilley (1994), Tim Ingold (1996), Steven Feld et Keith H. Basso (1996) et du

¹⁴ Pour Harvey cette différenciation entre l'approche de la production et de la construction sociale de l'espace et celle de la phénoménologie de l'espace illustre les oppositions actuelles entre les perspectives modernistes et postmodernistes (1993 : 13).

¹⁵ J'adopte ainsi la traduction française, « approche de l'engagement », proposée par Radice (2000 : 13) qui évoque la façon engagée d'habiter le monde selon Heidegger pour le terme « *dwelling perspective* » avancé par Ingold (*in* Ellen *et al.* 1996 : 115), Tilley (1994 : 23) ainsi que Feld et Basso (1996 : 8). Puisque cette approche émergente n'est à ce jour véritablement consolidée, je me permets d'y ajouter toutefois l'adjectif « spatial » qui a l'avantage, selon moi, de l'associer plus adéquatement au champ d'intérêt de l'étude de l'espace.

débat sur le thème de la construction culturelle du monde présenté dans Roy Ellen *et al.* (1996). Du côté empirique, l'approche de l'engagement spatial repose à la fois sur des études ethnographiques de peuples non-occidentaux (Basso, 1996; Ingold, 1996; Helliwell, 1996) et occidentaux (Gray, 1999; Radice, 2000) ainsi que sur des analyses archéologiques (Tilley, 1994).

Essentiellement, cette approche se rattache directement au concept d'« habiter » qu'a développé le philosophe allemand Martin Heidegger vers la fin de son œuvre. Tout au long de cette dernière, celui-ci tentera de promouvoir une nouvelle façon de voir et de penser échappant au carcan de la tradition philosophique occidentale héritée principalement d'Aristote, Descartes et Kant se fondant sur une distinction claire entre la pensée (les hommes; les sujets) d'un côté et la matérialité (le monde; les objets) de l'autre (Villegier, 1981). Dans la perspective d'Heidegger, le monde est avant tout un contexte de significations en lui-même de sorte que ces dernières ne sont pas uniquement conférées intellectuellement par les hommes, mais émanent plutôt de l'expérience d'en faire partie; *d'être dans le monde*. Dans cette optique, les humains ne sont donc pas conçus comme des sujets distanciés ou extérieurs à leur environnement, mais bien plutôt comme des membres intégrés, immergés, directement connectés à ce dernier (Seamon, 1984 : 44). Ainsi, cette manière *d'être dans le monde* prendrait forme pour Heidegger en premier lieu au niveau de la vie quotidienne et plus spécifiquement dans l'action d'*habiter* concrètement l'espace. Dans sa pensée, le concept d'*habiter* – développé surtout dans son essai *Building Dwelling, Thinking* (1975) – évoque principalement le processus continu et pluriel par lequel les gens élaborent leur milieu de vie en s'y engageant et s'y investissant concrètement. Il fait référence à l'ensemble de toutes les actions par lesquelles l'espace dans lequel les êtres humains existent devient un monde proprement personnel et culturel (Seamon et Mugerauer, 1985 : 8). Pour Heidegger, saisir le monde et ses multiples significations consisterait donc à appréhender l'expérience même des individus et des groupes humains dans leur milieu de vie telle qu'elle est vécue par eux et telle qu'elle se présente devant nous.

Dans cet ordre d'idées, une des ambitions des tenants de cette approche phénoménologique s'avère donc d'éviter d'appréhender l'espace avec une perspective qui éloigne les personnes de leur environnement et qui suppose que l'espace est quelque chose

d'édifié et d'imaginé à distance par les gens. Dans les traces d'Heidegger, ceux-ci posent ainsi une sérieuse critique aux propositions socio-déterministes qui avancent que le monde est socialement et mentalement produit et construit d'une manière éloignée et qui divise, par le fait même selon eux, toutes les façons *d'être dans le monde* selon un schème typiquement occidental distinguant clairement le monde subjectif du monde objectif. Plus particulièrement, ces derniers rejettent donc avant tout l'affirmation selon laquelle les êtres humains seraient d'une certaine façon « suspendus » au dessus du monde réel et agiraient sur lui grâce à certains cadres de significations et des forces sociales culturellement prédéterminés (Ellen, *in Ellen et al.*, 1996 : 102). Ainsi, ce ne sont donc pas seulement les manières d'appréhender l'environnement qui s'avèrent remises en cause, mais bien aussi celles de concevoir les relations entre les gens et les espaces en tant que telles.

Selon Edward S. Casey (1996) un des pièges dans lequel tombent souvent les anthropologues est de concevoir l'espace comme une sorte de table rase. C'est-à-dire comme un décor neutre sur lequel les données culturelles et historiques s'inscriraient afin de transformer l'espace vide en un lieu socialement significatif comme s'il existait *a priori* un environnement complètement vierge que les configurations culturelles viendraient investir de sens. Cette manière d'appréhender l'espace typiquement occidentale ne correspond pas souvent avec celles par certains peuples (souvent non-occidentaux) étudiés (1996 : 15-16). Plus spécifiquement, comme l'a souligné Martha Radice (2000 : 12-13), l'approche de l'engagement spatial met la lumière sur le paradoxe que pose le paradigme de la production et construction sociale de l'espace : Puisque pour les constructivistes le monde entier est quelque chose de constitué par des processus mentaux qu'élaborent culturellement les êtres humains, ceux-ci devraient reconnaître que les divisions et les distances établies entre *sujet* et *objet* de même qu'entre *espace* et *lieu* sont des constructions sociales issues de leur propre schème culturel occidental¹⁶.

Plutôt que de s'attarder uniquement aux constructions mentales de l'environnement, les défenseurs de l'approche de l'engagement spatial privilégient ainsi les pratiques et les expériences par lesquelles ceux qui utilisent les espaces intrinsèquement chargés de sens les habitent et les considèrent comme significatifs. À cet égard, pour Ingold, « environments are constituted in life, not just in thought, and it is only because we live in

¹⁶ À cet égard, Radice avance que « la théorie de l'engagement attaque le constructivisme à un niveau ontologique dont ce dernier ne tient pas compte » (2000 : 14).

an environment that we can think at all. » (1996 : 151). Préconisant l'idée que les significations de nos milieux de vie ne seraient par conséquent pas nichées dans notre esprit mais plutôt dans nos usages, nos relations spatiales, et le monde lui-même, les chercheurs contribuant à ce courant affirment donc comme l'anthropologue-phénoménologue Michael Jackson que « meaning should not be reduced to that which can be thought or said, since meaning may exist simply in the doing and in what is manifestly accomplished by an action. » (1996 : 32). L'interprétation des rapports entre les gens et les espaces impliquerait donc l'acceptation que les appréhensions, les perceptions ou les pratiques des individus s'entremêlent dans l'environnement.

Dans cette perspective, l'étude des rapports entre les individus ou les groupes et l'espace nécessite avant tout de mettre en relief les pratiques et les activités quotidiennes des acteurs sociaux. C'est par elles que les lieux acquièrent leur signification. Christopher Tilley soutient à cet égard que les espaces sont « meaningfully constituted in relation to human agency and activity » (1994 : 10). En ce sens, l'approche de l'engagement spatial amène les anthropologues à explorer comment les gens entrent en contact avec leur environnement et les espaces, c'est-à-dire de quelles manières ceux-ci les perçoivent, les utilisent, les modèlent et les habitent concrètement. Elle met ainsi en relief l'importance d'accorder à l'expérience corporelle une plus grande place dans l'étude de l'espace en anthropologie.

Kristen Hastrup (1995) a souligné qu'il est curieux que les anthropologues se soient si peu intéressés au corps alors qu'il s'agit évidemment d'un point commun fondamental des êtres humains. Conséquence de la division occidentale de la pensée et du corps, même ceux qui se pencheront sur les dimensions corporelles semblent d'ailleurs avoir focalisé davantage sur l'expression de l'expérience corporelle plutôt que sur l'expérience elle-même (Hastrup, 1995 : 83). Observant le même phénomène en anthropologie de l'espace, Margaret Rodman avance que l'étude de l'espace doit de se concentrer non seulement sur les schèmes de pensée et de discours spatiaux, mais bien aussi sur les pratiques concrètement mises en action par les individus et les populations (1992 : 642). Les expériences tactiles et sensorielles des lieux que nous habitons sont primordiales dans l'existence humaine. C'est d'abord par notre corps, nos sens et nos mouvements que nous prenons contact avec l'espace (Casey, 1993, 1996; Tilley, 1994). C'est par cette expérience

corporelle multidimensionnelle que nous découvrons, connaissons et du même coup que nous nous investissons dans notre environnement au cours de nos itinéraires quotidiens. En considérant ainsi les acteurs sociaux comme des personnes pleinement vivantes plutôt que seulement des êtres pensants, le corps n'apparaît alors non plus comme une chose inerte, mais comme une voie d'accès aux lieux. À cet égard, certains partisans (Feld et Basso, 1996; Gray, 1999; Radice, 2000) de l'approche phénoménologique de l'espace ont eu d'ailleurs recours au concept de « confort » qui soulève tant des propriétés cognitives que corporelles et émotives pour capter les manières sensibles par lesquelles les gens entre en relation avec l'espace et s'y sentent bien.

Dans cet ordre d'idées, le rôle des sensations dans la découverte et la représentation de l'environnement est reconnu. Rejetant la distinction cartésienne entre ce qui relèverait du domaine des sens d'un côté et de l'intellect de l'autre, Tim Ingold invite aussi à concevoir la perception comme une manière active d'interagir avec l'espace par laquelle :

« Seeing, hearing and touching, far from being passive reactions of the organism, are ways of actively and intentionally *attending* to the world — they are what people do. Perception, then is a process of action; moreover, it is a process that is continually going on. (...) Perception is a mode of *engagement* with the world, not a mode of construction of it. » (Ingold, *in* Ellen *et al.*, 1996 : 115, c'est l'auteur qui souligne).

L'expérience concrète, plurielle et continue des gens dans l'espace devient donc centrale dans l'approche de l'engagement spatial. Puisque le sens des lieux repose sur les relations entre les gens et leur environnement, ce dernier ne serait jamais achevé, conféré ou imprégné, mais bien toujours exposé dans une perpétuelle et complexe dynamique de redéfinition. À l'intérieur de cette dernière, les personnes et l'environnement ne seraient en aucun cas complètement séparés, mais plutôt impliqués dans une constante interaction. Sur ce sujet, Casey souligne d'ailleurs que « The dialectic of perception and place (and both with meaning) is as intricate as it is profound, and it is never-ending. » (1996 : 19). Entre autres, c'est par ces incessantes relations engagées entre les humains et leur milieu de vie que l'espace deviendrait graduellement investi de sens; qu'il serait habité.

Sous cet angle, les espaces les plus fréquentés, quotidiens, familiers seraient des témoins privilégiés de cet engagement actif par lequel les lieux deviennent pleinement significatifs et les gens développent un sentiment d'attachement et d'identification envers

eux. C'est par ces interactions constantes entre ces deux réalités, qu'ils se constitueraient en quelque sorte mutuellement. Ingold est explicite à cet égard :

« Whether we are talking about houses, shops and streets for the urban dweller or features of the landscape in which hunter-gatherer regularly moves around in the course of normal subsistence activities, it is through their incorporation into patterns of everyday practical activity that they become components of an experienced environment. In a sense, these features become drawn into people themselves, just as the latter, in their activities, inscribe themselves into the objects of their surroundings. » (*in Ellen et al.*, 1996 : 137).

Explorer l'action d'habiter l'espace dans la perspective de l'approche de l'engagement spatial consiste donc à mettre en relief les multiples relations actives que les gens maintiennent avec les lieux et par lesquelles les espaces deviennent pour eux à la fois singuliers et déterminants. C'est par l'expérience commune et répétée d'un lieu que prendraient forme les biographies et qu'émergeraient les identités personnelles et collectives (Tilley, 1994 : 18). Pour John Gray (1999) qui s'est penché sur l'attachement qu'entretiennent les éleveurs de moutons vivant dans le Sud-Est écossais avec les collines où ils accompagnent paître leurs bêtes, cette perspective donne l'opportunité d'identifier les processus générateurs d'identité envers nos milieux de vie. Selon lui, le concept d'*habiter* proposé par Heidegger permet d'ancrer les relations entre gens et lieux dans la vie quotidienne de sorte que l'espace peut acquérir des fonctions référentielles (1999 : 449). Plus précisément, puisque ces rapports peuvent être introduits dans toute une série d'expériences intimes et concrètes (l'histoire de vie), ceux-ci en viendraient donc à former une certaine entité cohérente et significative de pratiques de l'espace pour les individus. Cet atout sera d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Martha Radice (2000), qui s'attardant récemment sur les sentiments de confort et d'appartenance des Anglo-montréalais pour leur ville, optera pour cette approche.

De même, d'après Casey, les lieux possèderaient un certain pouvoir d'« absorption » par lequel des événements, des expériences, des histoires, des pensées, des langages en viendraient à être imprégnés en eux (à former une certaine mémoire et ambiance des lieux), mais tout en étant continuellement en remaniement (1996 : 24-26). En fait, c'est parce que les gens et leur milieu de vie s'inscrivent dans la quotidienneté et dans les interactions effectives des individus que les espaces détiendraient des pouvoirs. En fréquentant un lieu et en l'habitant, les caractéristiques des gens, des structures sociales et des lieux

s'entremêleraient et en viendraient à former des sentiments de devenir, d'enracinement et de familiarité. Ainsi, l'activité humaine serait inscrite dans l'espace et les lieux de la même manière que les gens disposent d'une biographie qui se forme, s'utilise et se transforme par l'action. Qui plus est, proprement culturelle, l'expérience des lieux ne serait pas vécue et partagée de la même manière par tous. Elle ne s'avérerait donc jamais innocente et neutre. Celle-ci serait modelée par de multiples caractéristiques dont l'âge, le genre, l'ethnicité, la position sociale sont les axes les plus évidents. L'histoire des gens et l'histoire des lieux en arriveraient ainsi à se conjuguer et se transformer au cours de leurs rencontres quotidiennes. Pour Christopher Tilley, cette incessante dynamique marque donc à la fois les individus, les groupes et les espaces :

« While places and movement between them are intimately related to the formation of personal biographies, places themselves may be said to acquire a history, sedimented layers of meanings by virtue of actions and events that take place in them. Personal biographies, social identities and biography of place are intimately connected. » (Tilley, 1994 : 27).

L'approche de l'engagement spatial constitue donc une voie alternative afin de rétablir au sein de l'anthropologie un intérêt crucial envers les façons par lesquelles les humains constituent leur milieu de vie et deviennent eux même connectés à ce dernier (Basso, 1996 : 54). Elle s'attaque directement, comme je l'ai mentionné plus haut, aux paradigmes déterministes et constructivistes de l'espace. En fait, selon Tim Ingold, la différence entre les principes de la construction sociale et celui de l'engagement spatial peut être illustrée simplement par la distinction entre l'action de construire et l'action d'habiter un chez-soi. Ce chercheur avance donc que « It is by being dwelt-in, not by being constructed, that some portion of the real world becomes an environment for people. » (*in* Ellen *et al.*, 1996 : 115). Conséquemment, selon cette proposition, les être humains n'habiteraient pas un monde socialement produit et construit, mais construiraient plutôt dans un monde habité et chargé de sens.

2.2 Position conceptuelle et spatiale

Dans ce mémoire, l'enjeu n'est pas de nier l'apport et l'importance des approches de la production et la construction sociale de l'espace. Au contraire, je suis d'avis que celles-ci contribuent largement à l'étude et la compréhension des dynamiques et logiques spatiales. Afin d'appréhender le cas des jardins communautaires à Montréal de manière

multidimensionnelle, j'y fais d'ailleurs référence à quelques reprises. Elles me permettent entre autres d'aborder au chapitre 4 les caractéristiques socioculturelles entourant l'émergence, l'évolution et les formes actuelles de ce type d'espace. Cependant, je crois que les particularités de l'approche phénoménologique peuvent apporter un regard nouveau à l'étude des espaces urbains quotidiens en anthropologie. En focalisant sur les rapports directement entretenus entre les gens et leur milieu de vie, celle-ci permet de mettre en valeur d'une manière particulièrement intéressante le pouvoir d'action que possèdent les acteurs sociaux dans leur environnement et le caractère dynamique de l'espace. L'analyse présentée dans ce mémoire s'en inspire donc largement.

Les fondements de l'approche de l'engagement spatial font en sorte que les êtres humains sont en mouvement et qu'ils prennent part concrètement à la constitution de leur environnement par une constante interaction qui les impliquent personnellement. Par leur corps, leurs sens, leurs perceptions et leurs appréhensions, ils découvrent, connaissent et modèlent les espaces qui, de leur côté, agissent aussi sur eux. Dans cette perspective, leur subjectivité et leur motivation prennent ainsi une pertinence capitale. L'acteur social est considéré comme une personne pleinement vivante et non seulement comme un être pensant. Les habitants sont donc restitués comme sujets actifs et directement connectés aux lieux (Berdoulay et Entrikin, 1998). En plus d'abolir la distance entre les gens et les milieux promulguée dans le schème de pensée occidentale, cette approche offre aussi l'opportunité d'appréhender l'espace non seulement comme étant intrinsèquement chargé des sens, mais aussi continuellement en remaniement. Les lieux apparaissent ainsi comme dynamiques puisque les perpétuelles négociations des gens et des espaces par lesquelles ces derniers se constituent mutuellement soulèvent également la porosité et la malléabilité de leurs frontières et de leurs conceptions. Cette position théorique permet de dépasser les déterministes sociologiques ordinairement invoqués pour rendre compte de la constitution de l'espace. Qui plus est, cette approche phénoménologique semble spécialement appropriée pour l'étude des lieux communs et coutumiers des mondes contemporains. Non seulement celle-ci invite à focaliser sur les pratiques et les perceptions quotidiennes des gens dans les espaces qui leur sont les plus familiers, mais elle suppose en quelque sorte que ce sont ceux avec lesquels nous entretenons des rapports intimes et profonds qui s'avèrent justement susceptibles de mieux dévoiler comment s'établissent les relations entre les personnes et leur milieu.

Au demeurant, l'approche de l'engagement spatial s'avère à même de permettre de considérer les caractéristiques distinctives de l'espace et l'activité de jardinage communautaire qui interpellent actuellement de nombreux citoyens et plusieurs dimensions de l'expérience humaine. À Montréal, les jardins collectifs sont des lieux de jardinage, de loisir et parfois de verdure où les citoyens s'investissent d'une manière singulière. Il s'agit d'un lieu urbain où les gens sont particulièrement actifs. Bien plus que de simples spectateurs ou passants, les jardiniers interviennent en fait directement au sein de ce lieu par l'aménagement et la culture de leur jardinet, la négociation de l'espace avec les autres usagers ou l'implication bénévole. Qui plus est, le jardinage est une activité pleinement corporelle et sensorielle (tant par le toucher et le travail de la terre que par l'odeur, la texture, le goût des légumes et des plantes par exemple) dont la réalisation engage personnellement le jardinier sur lequel repose la responsabilité de l'entretien et de la réussite de son potager. Dans cet ordre d'idées, une approche qui inclut les dimensions sensibles dans l'étude des espaces urbains et des relations qu'établissent avec eux les citoyens semble donc tout particulièrement indiquée. De même, en faisant de l'expérience humaine son centre d'analyse, l'approche phénoménologique permet de relier d'une manière distinctive le vécu des usagers avec les contours de leur fréquentation et l'utilisation des espaces urbains et celle de la ville dans son ensemble. Sous son optique, les citoyens qui les habitent ne seraient pas que des utilisateurs passifs et neutres mais des êtres humains à part entière dont les pratiques et les discours s'enracinent et se modèlent dans un passé qui donne sens au présent. Elle permet ainsi d'explorer les logiques implicites auxquelles les acteurs sociaux font appel quotidiennement pour vivre et comprendre leur vie et leur environnement.

Pour saisir l'engagement spatial des jardiniers montréalais et l'interpénétration entre les gens, les contingences sociales et les jardins communautaires, je prends donc appui sur une approche sensible des espaces qui soutient que l'expérience et la conception des lieux urbains reposent sur plusieurs dimensions de l'expérience humaine (corporelle, sensorielle, émotive, relationnelle, cognitive, symbolique, etc.) à partir desquelles les figures spatiales et sociales sont intimement liées. Dans ce mémoire, les réflexions sur l'apport de la phénoménologie à l'étude de l'espace amorcées par les anthropologues mentionnés ci-haut guident donc vivement ma démarche analytique. Toutefois, comme le lecteur le constatera j'emprunte une perspective large et pluridisciplinaire qui inclut des propositions élaborées

hors du champ de l'approche phénoménologique de l'engagement spatial afin d'enrichir les analyses (entre autres sur les plans de l'étude des jardins et de la nature, des espaces urbains ou de la sociabilité).

Au niveau conceptuel, l'argumentation sur les logiques spatiales entourant l'habitat du sociologue Michel Bonetti (1994) enrichit l'analyse. Entre autres, ses concepts d'« espace potentiel » et de « bricolage spatial » permet d'exposer d'une manière plus précise les propriétés plurielle, malléable et incessante des rapports spatiaux mis en œuvre par les jardiniers montréalais avec leur potager collectif. L'article de Setha M. Low et de Irwin Altman (1992) discutant des fondements théoriques du processus d'attachement spatial d'un point de vue pluridisciplinaire vient également seconder les orientations de l'approche adoptée. Les notions soulevées par ces auteurs prolongent ainsi celles défendues par les anthropologues-phénoménologues exposées dans la section précédente. Dans un tout autre ordre d'idées, les réflexions du théoricien britannique Anthony Giddens (1987, 1993, 1994) sur les contingences sociales de la modernité avancée permet de situer temporellement et socioculturellement les pratiques et représentations de mes informateurs. Certaines de ses propositions théoriques viennent donc parfaire des dimensions sous-développées au sein de l'approche de l'engagement spatiale. Si je m'y réfère à plusieurs reprises tout au long de mon analyse, c'est surtout lorsque je discute au chapitre 6 du caractère collectif des jardins communautaires montréalais et de la sociabilité qui y est déployée – avec l'aide du concept de « confiance » – que la contribution de Giddens est la plus explicite. Cette contribution est d'ailleurs soutenue par plusieurs chercheurs provenant de différentes disciplines. Ce recours étendu à d'autres auteurs démontre en fait le vide conceptuel retrouvé actuellement au sein de l'approche phénoménologique de l'espace en regard aux relations sociales qui s'enracinent pourtant inévitablement dans l'environnement. Il me permet cependant de contribuer d'une manière personnelle à la consolidation de ce nouveau champ de recherche en proposant une piste d'analyse originale que je profile tout au long de mon analyse.

Afin d'explicitier ma position conceptuelle, j'ai parcouru dans ce chapitre l'évolution et les fondements de différents courants théoriques dans l'étude de l'espace en

anthropologie. De par les objectifs de ce mémoire présentés au chapitre 1 et les critiques portées récemment sur les approches de la production et de la construction sociale de l'espace, les propositions novatrices de l'approche phénoménologique sont apparues comme les plus appropriées à l'auscultation des rapports entretenus entre citoyens et jardins communautaires montréalais. De cette façon, ce mémoire s'appuie sur une approche théorique qui opte pour une conception dynamique des logiques spatiales qui met, au delà des déterminants sociologiques habituellement suggérés pour expliciter leur constitution, la dimension vécue des espaces et le pouvoir d'action des êtres humains au cœur des analyses. Je choisis donc d'appliquer à l'étude des jardins communautaires montréalais l'approche phénoménologique de l'engagement spatial qui privilégie l'expérience engagée des acteurs sociaux dans l'élaboration et la perception de leur environnement. Tout au long de ma démarche analytique, j'utilise des pistes d'étude suggérées par cette approche qui me permettent d'introduire ou de relever des dimensions de l'expérience spatiale jusqu'à maintenant peu abordées au sujet des jardins communautaires. Plus spécifiquement, c'est au chapitre 7 que je détaille sous forme de synthèse comment celle-ci offre la possibilité d'étudier et de comprendre les rapports entre gens et lieux d'une manière particulière. De cette façon, le pouvoir d'action des individus dans leur environnement et les caractères concret, multidimensionnel et incessant des relations qu'entretiennent les jardiniers montréalais avec leur potager collectifs se voient ainsi accentués.

Bien entendu, cette position théorique exige une approche méthodologique centrée sur les pratiques et représentations des acteurs sociaux. Dans ce contexte, les données présentées dans ce mémoire sont issues d'une recherche de type ethnographique et d'analyses qualitatives. Le prochain chapitre expose la méthodologie adoptée ainsi que des précisions sur les jardiniers qui ont participé à l'enquête.

CHAPITRE 3 – EXPLORER LES LIEUX : MÉTHODOLOGIE

Les lieux sont des histoires fragmentaires et repliées, des passés volés à la lisibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier mais qui sont là plutôt comme des récits en attente et restent dans la douleur ou le plaisir du corps. (de Certeau, 1980 : 196).

Ce mémoire repose sur une enquête de terrain comprenant une période d'observation et la réalisation de quelques entrevues. S'inspirant de l'approche phénoménologique, il prend appui sur l'expérience et les récits des acteurs. Pour Huberman et Miles (1991), il importe de clarifier le processus de recherche et ce, tout particulièrement dans le cas où le matériel recueilli et analysé est constitué de données qualitatives. Cette démarche permet d'indiquer au lecteur les multiples orientations et conjonctures entourant la cueillette et l'analyse des données. Ainsi, l'objectif de ce chapitre est d'explicitier les choix en matière de méthodologie adoptés pour cette recherche. Dans un premier temps, je précise brièvement les orientations épistémologiques et méthodologiques de l'enquête. Par la suite, les différentes étapes et techniques de collecte de données sont présentées de même qu'un bref portrait des jardiniers interviewés. Je termine par une courte description du processus d'analyse préconisé.

3.1 Une recherche qualitative et exploratoire

La recherche présentée dans ce mémoire se veut exploratoire et qualitative. Exploratoire, d'abord puisque son objet de recherche (l'expérience spatiale des jardiniers montréalais) autant que son champ d'étude (les logiques humaines surplombant l'espace et les lieux urbains) sont sensiblement méconnus. Elle l'est aussi car, comme je l'ai exposé précédemment, elle adopte une approche conceptuelle relativement peu empruntée jusqu'à maintenant en anthropologie de l'espace. Dès lors, celle-ci s'apparente davantage à un travail inductif que déductif.

D'un autre côté, elle est également essentiellement qualitative de par les techniques d'enquête préconisées et la façon d'aborder les données recueillies. S'intéressant au caractère vécu d'un lieu, le choix de la méthode ethnographique (comprenant de l'observation participante et la réalisation d'entrevues) qui donne l'opportunité de comprendre les phénomènes à partir du sens que prennent les choses pour les acteurs (et

non selon des catégories préétablies par le chercheur) s'est avéré particulièrement justifié. En choisissant de mener une enquête ethnographique, l'enjeu était d'établir une situation d'interaction prolongée avec les jardiniers montréalais et leurs jardins communautaires afin d'arriver à capter des faits *in situ*, contextualisés et rendant compte du point de vue et de la subjectivité des acteurs.

Qui plus est, n'ayant aucunement l'ambition de dresser un portrait général des jardins communautaires montréalais et de leurs jardiniers, mais plutôt de comprendre les dynamiques intervenant dans la consolidation des pratiques et des perceptions entre ces deux protagonistes, cette recherche prend, d'une certaine manière, les allures d'une étude de cas¹⁷. En effet, j'ai fait le choix de concentrer plus spécifiquement l'enquête sur un jardin communautaire plutôt que plusieurs tout en menant cependant à maintes reprises des observations dans de nombreux autres potagers collectifs durant la période de collecte de données à des fins comparatives. Évidemment, les avantages de ce type de démarche se révèlent sous un autre éclairage que celui de la représentativité statistique. Approche principalement descriptive permettant de se rapprocher des acteurs sociaux, celle-ci permet en fait l'étude empirique d'un phénomène dans son contexte afin de plonger dans leur réalité et d'avoir accès aux représentations et expériences *émiques* (Hamel, 1998). Dans cette optique, bien que la méthode de l'étude de cas inspire de la prudence quant à la portée des données recueillies, cette dernière tend donc à renforcer leur validité en fonction des objectifs de recherche préalablement fixés. Bien entendu, l'approche phénoménologique qui consiste à prendre appui sur l'expérience originelle des phénomènes humains (Deschamps, 1993 : 53) est venue légitimer toutes ces orientations méthodologiques et, plus précisément, les modalités de l'enquête de terrain proprement dites.

3.2 L'enquête de terrain

La phase de la collecte de données empiriques a débuté en mai 2000 avec l'ouverture annuelle de la plupart des jardins communautaires montréalais. Après avoir préalablement établi des contacts avec quelques responsables du Programme des jardins communautaires de la Ville de Montréal¹⁸ et quelques bénévoles oeuvrant au sein de ces jardins, j'ai entamé

¹⁷ Pour Hamel, ce type d'étude se réfère à une « enquête empirique qui étudie un phénomène contemporain dans son contexte de vie réelle, où les limites entre le phénomène et le contexte ne sont pas nettement évidentes et dans lequel des sources d'informations multiples sont utilisées. » (1998 : 123).

¹⁸ L'établissement de ces contacts m'a aussi permis d'obtenir l'autorisation de la municipalité d'effectuer une enquête de terrain dans des jardins communautaires montréalais.

durant ce mois une série de visites, rencontres et observations dans plus d'une vingtaine de potagers collectifs situés aux quatre coins de la ville. Durant cette période préliminaire de familiarisation, des ajustements entre les objectifs et les modalités de recherche en fonction des caractéristiques et contraintes de l'objet d'étude ont été réalisés. Ainsi, alors que j'avais préalablement prévu de concentrer l'enquête sur quelques jardins communautaires (i.e. deux ou trois), je me suis rendue à l'évidence qu'avec un tel corpus, les données que je pourrais recueillir en une seule saison¹⁹ ne seraient que factuelles et superficielles. Puisque l'itération, c'est-à-dire les nombreux allers et retours entre la problématique et la production de données, fait inévitablement partie de l'enquête qualitative (de Sardan, 1995 : 94-95; Huberman et Miles, 1991 : 62), c'est à ce moment que j'ai décidé d'orienter cette recherche sur un seul jardin afin d'accéder à une plus grande richesse d'information.

Le choix du jardin communautaire où a été réalisée l'étude n'a pas été chose facile. Cependant, quatre facteurs ont principalement guidé la sélection du *Jardin communautaire Préfontaine*²⁰ (ANNEXE I) comme site privilégié pour l'enquête de terrain : 1) Sa grande taille (environ 8100 m²) et le nombre élevé de jardinets (226) qu'il contient, ce qui permettait d'avoir accès à un grand bassin de jardiniers et de multiplier ainsi les observations et rencontres en un seul lieu; 2) La situation géographique de ce potager collectif car étant situé au cœur de la ville de Montréal (quartier Rosemont) et au carrefour de plusieurs quartiers²¹, celui-ci desservait une population assez diversifiée issue de différents voisinages²²; 3) L'histoire relativement longue de ce jardin (établi depuis 1978) et, parallèlement, la grande variabilité quant à la durée d'adhésion de ses membres-jardiniers, lesquelles offraient la possibilité d'introduire une dimension temporelle à l'étude; 4) L'accueil, la réceptivité et l'ouverture des responsables de ce jardin communautaire qui ont favorisé tant mon introduction au milieu que mon accessibilité aux membres²³.

¹⁹ Des contraintes m'obligeaient à concentrer les observations durant une seule saison.

²⁰ Voir les photographies aux pages 41 et 42.

²¹ Établi à l'angle des rues Préfontaine (artère résidentielle) et Rachel (artère commerciale), le Jardin Préfontaine est situé au Sud du quartier Rosemont, aux limites Nord-Ouest du quartier Hochela-Maisonneuve et à l'Est du quartier Plateau Mont-Royal.

²² Principalement, ce critère me permettait d'éviter d'être prisonnière d'un seul quartier ou secteur de la ville et de risquer de concentrer ma recherche sur une population sensiblement homogène et, par conséquent, non représentative de l'ensemble des jardiniers montréalais dont il sera question un peu plus loin dans ce chapitre.

²³ Comme l'ont relaté Jaccoud et Mayer (1998 : 254), ce critère « d'accès aux données » concernant la sélection d'un site d'enquête semble particulièrement important afin de maximiser la collecte d'informations dans le cadre d'observations *in situ*. En ce qui concerne le Jardin Préfontaine, le fait que la porte de ce dernier soit toujours débarrée durant les heures d'ouvertures (contrairement à plusieurs autres jardins communautaires

Plusieurs anthropologues ont souligné les difficultés rencontrées dans l'étude de la ville et de ses espaces (entre autres, de la Pradelle, 1996; Chemburi, 1995). Comment rendre compte de l'ensemble d'un lieu? Comment saisir les subtilités d'un espace qui fait partie de notre propre univers? Défis posés et demeurant bien souvent qu'à moitié résolus, de minutieuses observations et descriptions sont toutefois inévitablement considérées comme des préalables indispensables à l'étude ethnographique et ethnologique des lieux urbains (Augé, 1986 : 103). Ainsi, j'ai réalisé une enquête de terrain au cours de la saison estivale 2000 au Jardin Préfontaine et dans quelques autres potagers collectifs montréalais. S'échelonnant du début du mois de juin à la fin de septembre, deux techniques de recherche ont été prises: d'abord des observations sur le terrain et, ensuite, des entrevues. Ces dernières ont avant tout été retenues parce qu'elles permettent de composer un cadre « d'événements de communication » où le chercheur est directement impliqué et à même de saisir l'intelligibilité et la subtilité de la réalité des gens qu'il étudie (Althabe, 1998). À la recherche de la signification d'un type d'espace urbain à travers les expériences de quelques citoyens, mon enquête de terrain s'est donc présentée comme un espace de dialogue prolongé entre eux, leur espace et moi. Dans la même optique, j'ai non seulement laissé les jardiniers me « raconter » leur expérience (leur potager, leur jardin communautaire, leur quotidien, leur histoire de vie, etc.) mais j'ai également appréhender le récit même de l'espace physique du potager collectif afin de voir comment celui-ci confirmait, complétait ou même contredisait les discours ainsi retenus (et vice-versa).

3.2.1 Les observations *in situ*

L'observation, en tant que processus de recherche en anthropologie, réfère à l'activité prolongée d'un chercheur qui se « frotte en chair et en os » à la réalité sociale qu'il entend étudier en observant et même en participant activement aux situations auxquels il s'intéresse (de Sartan, 1995 : 75). L'avantage principal de cette technique d'investigation est évidemment de capter les phénomènes (activités, comportements, rapports sociaux, rites, etc.) sur le vif et dans leur contexte afin d'atteindre et comprendre le point de vue de l'acteur. C'est dans cet ordre d'idées que des observations au Jardin communautaire Préfontaine ont été entreprises durant l'été 2000²⁴. Mon degré de familiarisation avec les

montréalais dont la porte est verrouillée en permanence) a aussi facilité mon accès au site d'observation et influencé sa sélection pour cette étude.

²⁴ Pour des questions d'éthique, j'ai d'emblée dévoilé mon statut d'étudiante et les objectifs de ma recherche aux personnes responsables (i.e. les membres-bénévoles). Par ce procédé, certains membres ont donc vite été

gens et les lieux s'intensifiant avec le temps, je peux découper grossièrement ces observations en trois phases²⁵.

1) D'abord, les premières semaines ont surtout été consacrées à un type d'observation distante (ou passive) durant lesquelles le relevé systématique des personnes présentes (âge, sexe, origine, etc.) et de leurs activités à différentes heures ou journées de la semaine était réalisé. Durant cette période, j'ai aussi fait la recension topographique, photographique et documentaire des lieux et des quartiers environnants. Ayant souvent carnet ou appareil photo à la main, j'ai parfois piqué la curiosité des gens et du même coup je suis entrée en contact avec eux.

2) Lors de cette seconde phase, j'ai commencé à repérer les habitudes et pratiques des jardiniers et à faire progressivement connaissance avec certains. Par de petites conversations informelles, des « visites » de potagers et quelques échanges avec des membres-bénévoles, j'ai continué à amasser des données. Durant cette période, un membre-bénévole²⁶ est devenu pour moi une personne ressource qui m'a permis, tout au long de l'enquête, d'avoir accès à différents sources de données (matériels écrits, personnes, anecdotes, informations techniques, etc.). À cette étape, il m'a entre autres permis de retracer la fondatrice du jardin afin de l'interroger sur l'histoire de ce dernier.

3) Durant les deux derniers mois d'observation, j'ai finalement joué un rôle plus actif. Étant plus familière avec bon nombre de jardiniers, j'ai passé de nombreuses journées et soirées à bavarder avec ceux que je retrouvais assis aux tables de pique-nique, aux balançoires ou que j'interpellais dans leur jardinet. Qui plus est, durant les mois d'août et septembre, j'ai participé à toutes les fêtes²⁷ qui se sont succédées. Ainsi, j'étais impliquée presque quotidiennement dans l'espace du Jardin Préfontaine.

informés de ma présence et de mes ambitions alors que d'autres (i.e. surtout les membres les moins présents et impliqués au sein de ce jardin communautaire) n'ont pas été véritablement mis au courant.

²⁵ D'une certaine façon, ces trois phases d'observations se rapprochent de celles déployées par Setha M. Low lors de son enquête portant sur deux places publiques au Costa Rica (1996b : 864). Cependant, si Low les a justifiées par la difficulté que pose la technique de l'observation participante dans des espaces publics, ces dernières ont plutôt été pour moi tributaires des processus « d'entrée sur le terrain » et de repérage des événements qui se déroulaient sous mes yeux.

²⁶ Membre du Jardin Préfontaine depuis plus d'une vingtaine d'année, ce dernier était aussi activement impliqué dans le comité administratif de ce jardin communautaire et présent quotidiennement sur les lieux.

²⁷ Fortement encouragées par les administrateurs du programme municipal et organisées par les bénévoles dans la majorité des jardins communautaires de la ville, les thèmes et le déroulement de ces fêtes varient beaucoup d'un potager à l'autre. S'adressant à tous les jardiniers, tous n'y participent généralement pas. Au



Planche 1 : Vue d'ensemble du Jardin Préfontaine au Printemps 2000.



Planche 2 : Extrémité Nord du Jardin Préfontaine à l'automne 2000.

Jardin Préfontaine, la saison 2000 a été ponctuée par quatre activités festives : un « souper hot-dog », un brunch, une épluchette de blé d'Inde et un « souper spaghetti ».



Planche 3 : Membre en plein action à l'extrémité Sud du Jardin Préfontaine à l'été 2000.



Planche 4 : Jardinière dans sa parcelle au centre du Jardin Préfontaine à l'été 2000.

Tel que mentionné plus haut, tout au long de cette enquête de terrain dans cet espace, des observations (passives et actives) ont été aussi réalisées dans un peu moins d'une dizaine d'autres potagers collectifs montréalais dispersés à travers la ville. Ces dernières ont permis de comparer simultanément les données recueillies afin de déceler ce qui était particulier à chacun ou partagé entre tous. Ces observations complémentaires ont donc été souvent la sources de nouvelles interrogations et orientations.

À toutes fins utiles, l'ensemble de ces observations a contribué à cette recherche sur deux plans (qui n'étaient toutefois pas dissociés dans la réalité). D'une part, elles ont servi de processus d'imprégnation par lequel je me suis familiarisée avec les lieux (l'espace, l'organisation interne, le déroulement des journées et de la saison, etc.) et les gens (activités, comportements, paroles, etc.). Dans la perspective phénoménologique, j'ai donc tenté de me rapprocher du milieu et de l'activité de jardinage communautaire et, en définitive, de l'expérience des usagers. La tenue d'un journal de bord a contribué à rendre compte au jour le jour du déroulement de la recherche et de ma relation avec le terrain²⁸. D'autre part, puisque ces observations ont été consignées, certaines ont donc été transformées en données et considérées comme corpus descriptif. Utilisé surtout lors de l'analyse, ce dernier m'a aussi préalablement servi à construire un guide d'entrevue durant l'étape de la collecte des données. Dans les deux cas, ce type d'engagement au sein de l'objet d'étude visait à comprendre d'une manière plus vive les expériences des gens et des lieux qui m'intéressaient.

3.2.2 Les entrevues

Après deux mois d'observation sur le terrain, une série d'entrevues avec des membres du Jardin Préfontaine a été entreprise. Cette technique de collecte de données qui situe l'intervieweur et l'interviewé dans une relation de face à face est d'ailleurs souvent considérée comme complémentaire et même parfois indispensable à celle de l'observation participante (Boutin, 1997 : 39; de Sardan, 1995 : 80-81). Elle est généralement l'outil d'enquête de base dans la plupart des recherches empruntant une approche phénoménologique (Deschamps, 1993 : 59). Plus particulièrement, l'entrevue reste un moyen privilégié de recherche donnant accès aux représentations des acteurs qui ne sont parfois pas spontanément exprimées ou nécessairement captées par le chercheur lors des

²⁸Entre autres, la sociologue Élisabeth Pasquier (1997) a eu recours au même procédé lors de son enquête de terrain dans les jardins de la Fournillière en banlieue de Nantes.

observations. Pour ce mémoire, mener des entrevues avec des jardiniers paraissait donc un moyen approprié d'explorer leur expérience et leur conception personnelles de l'espace du jardin communautaire. Il s'agissait, selon l'optique de Michel de Certeau (1980), d'arriver à capter des « récits d'espaces » émanant des pratiques et représentations des acteurs.

La rencontre des informateurs s'est réalisée essentiellement par trois avenues. D'abord, j'ai sollicité personnellement quelques jardiniers lors de certaines conversations au jardin. Toutefois, c'est surtout par l'intermédiaire de mon « informateur-ressource » que j'ai rencontré la majorité des répondants. Effectivement, grâce à de nombreuses années d'adhésion et de bénévolat, ce dernier en connaissait un très grand nombre. Finalement, ces deux premières tactiques ont engendré la troisième voie, celle dite « de la boule de neige », puisque certains interviewés m'ont aussi permis d'entrer en contact avec d'autres jardiniers qu'ils connaissaient.

Durant les mois d'août et septembre 2000, 16 entrevues individuelles ont ainsi été réalisées avec des membres-jardiniers. Les rencontres ont eu lieu à différents endroits : une au travail d'une informatrice, trois au domicile des répondants et 12 au Jardin Préfontaine (dans une cabane qui sert à la fois de hangar pour les outils de jardinage et de bureau pour les membres-bénévoles). Ce dernier endroit fût en fait privilégié de par son accessibilité pour tous, mais aussi puisqu'il permettait d'interroger les gens sur l'espace du jardin alors qu'ils s'y trouvaient et donc de les rapprocher de leur expérience. Les informateurs pouvaient ainsi faire des références directes et simultanées au lieu (aménagement, ambiance, personnes présentes, etc.). Tous les entretiens ont été enregistrés.

Dans le but d'explorer les rouages des jardins communautaires montréalais tels que vécus et exprimés par les usagers, des entrevues semi-structurées ont été préconisées. Ce type d'entretien descriptif possède l'avantage d'être relativement ouvert aux ambiguïtés et aux changements (Boutin, 1997 : 46). Cette souplesse veille donc à ce que l'expression des interviewés ne soit pas complètement entravée ou restreinte par des cadres stricts préétablis par l'intervieweur. Le guide d'entrevue (ANNEXE II) comportait surtout des questions ouvertes centrées principalement autour de huit thèmes : 1) le processus d'adhésion de l'utilisateur; 2) ses pratiques jardinières (végétaux cultivés, stratégies potagères, mode de fréquentation, utilisation des récoltes, etc.); 3) sa vision du jardinage communautaire; 4) sa

perception du potager collectif dont il est membre; 5) les autres espaces ou les associations qu'il fréquente dans la ville; 6) les liens sociaux entretenus au jardin communautaire; 7) son implication bénévole et; 8) le futur de son adhésion au Jardin Préfontaine.

À la suite de chaque rencontre, deux premières mises en forme des informations étaient déployées. En premier lieu, des faits et impressions étaient systématiquement notés après chaque entretien afin de pouvoir éventuellement me remémorer facilement à la fois le contexte méta-communicationnel et le contenu des entrevues lors de l'étape de l'analyse²⁹. En second lieu, une retranscription intégrale de chaque entretien était entreprise le plus tôt possible après la rencontre tel que le recommande entre autres Boutin (1997 : 131)³⁰. Au demeurant, ces deux opérations visaient à ce que les analyses et interprétations subséquentes s'appuient sur des données les plus exhaustives et précises possibles puisque « c'est la qualité descriptive des données recueillies sur le phénomène exploré qui autorise l'accès à la signification de l'expérience et qui, en définitive, rend possible l'analyse phénoménologique proprement dite. » (Deschamps, 1993 : 53).

3.2.3 Les jardiniers interviewés

Le choix des informateurs dans le cadre d'une recherche qualitative pose souvent un dilemme pour le chercheur puisqu'il est habituellement difficile de procéder à un échantillonnage aléatoire (Boutin, 1997 : 103-104; Huberman et Miles, 1991 : 62). Reposant sur le bon vouloir des participants, la technique de l'entretien qui fait appel de façon approfondie à l'expérience individuelle ne permet généralement pas la sélection d'un grand nombre de répondants. Afin d'assurer une certaine représentativité de la population ou du groupe étudiés, McCracken suggère toutefois de préconiser une hétérogénéité des répondants aux niveaux par exemple de l'âge, du genre, de la scolarité ou de l'occupation (1988 : 37).

Dans cette optique, quelques repères ont été établis afin de faire en sorte que le corpus d'interviewés se rapproche le plus possible de l'ensemble des membres du Jardin

²⁹ Les circonstances entourant le déroulement des rencontres – les éléments objectifs (bruits, environnement, décor, etc.) ainsi que les contenus subjectifs (sentiments, appréhensions, interrogations) – provenant à la fois de l'interviewé ou de l'intervieweuse – ont été ainsi détaillées.

³⁰ Afin de faciliter la lecture, certains extraits présentés dans ce mémoire ont cependant été légèrement modifiés. Ainsi, les mots manquants, les petites hésitations ou ambiguïtés d'expression des répondants ont été corrigés et certaines interventions courtes de l'intervieweuse ont été supprimées.

Préfontaine et des autres potagers collectifs montréalais malgré le fait qu'aucun document descriptif de ces derniers ne soit disponible³¹. Principalement, il était prévu d'interroger autant d'hommes que de femmes tout en tenant compte de la forte représentation des membres âgés de 40 ans et plus au sein de ces espaces. Une variété au niveau du nombre d'années d'adhésion des participants était aussi recherchée³². De plus, même s'il avait été beaucoup plus facile de sélectionner uniquement des jardiniers présents quotidiennement au jardin ou impliqués comme bénévoles dans l'organisation de ce potager collectif, j'ai tenu à rejoindre aussi les jardiniers plus discrets³³. Préoccupée par les concepts de multilocalité et de multivocalité présentés par Rodman (1992)³⁴, j'avais le souci de rencontrer des gens aux pratiques et aux perceptions diversifiées afin de ne pas « figurer » que les jardiniers montréalais forment un groupe monolithique.

En définitive, le profil des 16 répondants³⁵ (ANNEXE III et IV) correspond généralement à ces lignes directrices. Huit hommes et huit femmes très majoritairement d'origine franco-québécoise et âgés de plus de 40 ans ont été interviewés. Étant donné l'âge avancé d'une bonne part des informateurs, la moitié d'entre eux sont retraités alors que les autres occupent soit un emploi rémunéré, soit le rôle de mère à la maison dans le cas des femmes. Les plus jeunes possèdent généralement une formation universitaire comparativement aux plus âgées dont la scolarité correspond surtout au niveau secondaire ou professionnel. Au niveau du statut socio-économique, ces 16 répondants peuvent être rattachés à ce qui est communément désigné comme la classe moyenne. En ce qui

³¹ Selon mes observations, il semble qu'autant d'hommes que de femmes aient fréquenté le Jardin Préfontaine durant l'été 2000. Les membres féminins semblaient cependant plus jeunes que les membres masculins. Ainsi, si les femmes âgées environ entre 35 à 55 ans paraissaient les plus représentées, les hommes âgés de 45 ans et plus semblaient plutôt majoritaires. En ce qui concerne l'origine ethnique des usagers, j'estime qu'environ les trois quarts de ceux-ci étaient d'origine franco-québécoise. L'autre portion semblait surtout représentée par des jardiniers d'origine italienne, grecque, portugaise, tchécoslovaque et antillaise. Le nombre d'années d'adhésion semble quant à lui très variable entre les membres. J'ai rencontré des jardiniers qui fréquentaient depuis plus d'une quinzaine d'années et même d'une vingtaine d'années ce jardin alors que d'autres commençaient tout juste à se familiariser avec lui.

³² À cet égard, j'ai aussi décidé de ne pas sélectionner des jardiniers qui en étaient seulement à leur première année de jardinage au Jardin Préfontaine.

³³ Je ne partage donc pas l'opinion de l'anthropologue Ruth Landman qui a soutenu que le fait que la très grande majorité des jardiniers de Washington interviewés lors de son étude étaient membres des comités d'administration n'a probablement aucunement influencé ses résultats (1993 : 106). Effectivement, lors de mes observations, j'ai noté des différences significatives aux niveaux des pratiques et des discours selon le niveau d'implication des jardiniers dans tous les jardins visités.

³⁴ Ces concepts soulèvent l'idée que les lieux peuvent posséder des sens distincts d'une personne à l'autre et être ainsi exprimés différemment.

³⁵ Dans ce mémoire, les noms des informateurs sont des pseudonymes.

concerne le statut civil des participants, six femmes sont célibataires³⁶ alors que deux sont mariées. Chez les hommes, quatre sont mariés, deux sont célibataires, un est séparé et un autre vit en concubinage (conjoint de fait). La moitié des répondants ont des enfants. Ainsi, sept informateurs demeurent donc avec leur conjoint ou conjointe (et leurs enfants s'il y a lieu), deux sont en colocation et sept vivent seul. Treize (13) de ces derniers habitent Hochelaga-Maisonneuve ou Rosemont alors que trois personnes résident dans les quartiers Plateau Mont-Royal, Villeray et Saint-Henri. Au sujet des régions d'origine, huit d'entre eux sont originaires de Montréal ou de sa banlieue, six autres de régions principalement villageoises du Québec alors que deux répondants sont nés à l'extérieur du Canada. En ce qui a trait à la période d'adhésion des informateurs, le portrait est très diversifié. À la saison 2000, sept avaient totalisé entre deux et cinq saisons de jardinage au Jardin Préfontaine alors que cinq autres interviewés comptaient entre six et dix années de participation (dont une qui les avaient cumulées en deux périodes d'adhésion de trois saisons à 12 ans d'intervalle). Quatre répondants jardinaient à ce potager collectif depuis plus de 10 ans, dont deux depuis environ 20 ans. Enfin, ces 16 informateurs avaient un type de fréquentation de leur jardin communautaire très diversifié allant des visites quotidiennes se prolongeant sur plusieurs heures aux passages ponctuels hebdomadaires de quelques minutes.

3.3 L'analyse des données

L'analyse des données en recherche qualitative est une phase parfois ardue, mais extrêmement importante qui consiste à découvrir des liens entre les faits accumulés. Elle sert à découvrir la signification de la *praxis* des gens ou des phénomènes étudiés, à comprendre leur structure afin de les interpréter (Deslauriers, 1991 : 79). Pour ce mémoire, le matériel issu des observations et des 16 entretiens réalisées a été analysé simultanément. Cependant, il est pertinent de souligner que cette recherche repose avant tout sur les données provenant des contenus des entrevues envers lesquels les notes d'observation ont servi en quelque sorte d'appui afin de remettre dans leur contexte certains éléments se dégageant des discours des informateurs en retournant aux situations observées. Plus précisément, le travail d'analyse s'inspire conjointement des démarches proposées par Deslauriers (1987, 1991) et Maroy (1995). Ainsi, j'ai adopté une approche par laquelle les catégories analytiques et leurs relations sont suggérées ou découvertes « inductivement » à

³⁶ La catégorie « célibataire » inclut aussi les personnes ayant un conjoint ou une conjointe sans toutefois demeurer sous le même toit.

partir des données et non imposées par des classifications pré-construites qui ne « colleraient » pas à la réalité. Processus de longue haleine, l'analyse des entrevues et des notes de terrain a comporté principalement trois étapes.

D'abord, il y a l'étape dite de l'analyse verticale dont l'objectif principal est de s'imprégner totalement du matériel amassé afin de trouver des fils conducteurs et de forger des moyens à travers lesquels les données recueillies pourront être réduites et interprétées. Appelée aussi « travail de découverte » (Maroy, 1995), cette phase a comporté plusieurs lectures approfondies de chaque entretien et des notes d'observation. Simultanément à ces lectures, un premier repérage des aspects saillants et des passages significatifs a été effectué. Des commentaires analytiques (idées, thèmes émergents, concepts, propositions, etc.) ont alors été annotés en marge des textes. Qui plus est, une synthèse résumant les contenus, la logique ou les récits émergeant de chacune des entrevues a aussi été rédigée. De cette façon, l'unicité de chaque rencontre s'est ainsi sensiblement dessinée. Au fur et à mesure qu'avancait ce premier processus d'analyse, des thèmes émanant de la réalité décrite dans les entretiens ont également été cernés. Sans toutefois confronter systématiquement les entrevues, certaines catégories (de pratiques, d'actions, d'événements, d'expériences, de représentations, etc.) – ce que Deschamps (1993) nomme « unité de signification » en recherche phénoménologique – semblaient alors se faire écho. Conséquemment, une liste de thèmes pertinents fut ainsi dressée afin de guider la comparaison et la mise en relation subséquentes des interviews.

Le travail d'isolement et de comparaison transversale des signifiés émanant de chaque entrevue correspond à la phase de l'analyse horizontale. L'objectif de ce processus est évidemment de dresser des liens entre les contenus de tous les entretiens afin d'en dégager le sens qui colore le phénomène exploré. Il s'agit alors de minimiser les particularités des données recueillies pour chaque répondant et de s'attarder aux propriétés partagées. Dans cet ordre d'idées, les entrevues ont été codées et décortiquées en les divisant en segments (en fonction des thèmes préalablement relevés grâce aux multiples lectures) pour mettre en parallèle les discours de chaque informateur. Pour y arriver, des tableaux regroupant les paroles de chacun des interviewés ainsi que certains commentaires analytiques pour tous les thèmes recensés ont été construits. Ce procédé a permis, dans un premier temps, de maximiser les ressemblances entre les données et, par la suite,

d'identifier les différences. Une fois ce travail terminé, une mise en relations des extraits recensés pour différents thèmes (lien d'association ou d'opposition) fût effectuée afin d'établir la concordance et la discordance entre les contenus de certaines entrevues. L'enjeu était alors de trouver, à travers la multiplicité des expériences individuelles, des unités de significations permettant de structurer chacune des histoires recensées par rapport aux autres.

Enfin, la dernière phase est celle de l'interprétation ou de la « reconstruction analytique » (Deslauriers, 1987 : 149). Elle consiste à restituer la réalité sociale ainsi observée et analysée en lui donnant sens, ordre et cohérence. Pour ce mémoire, il s'agissait donc de réaliser une synthèse de l'analyse effectuée afin de reconstituer les significations de l'activité et du lieu de jardinage communautaire telles que vécues et livrées par les informateurs. Dans ce cas, ces derniers processus de mise en forme et d'organisation des données ont nécessité des relectures des entretiens à maintes reprises et de nombreux décryptages des liens établis. Plusieurs va-et-vient entre les concepts proposés par l'approche de l'engagement spatial et les résultats obtenus ont aussi modelé l'interprétation et l'organisation des données présentées dans de ce mémoire.

En somme, tout au cours de cette recherche, j'ai opté pour une approche méthodologique permettant de jeter un regard sensible sur l'espace des jardins communautaires et les gens qui les fréquentent afin de découvrir la nature des liens qui les unissent. En fonction des prémisses théoriques choisies, cette enquête se veut donc essentiellement qualitative et exploratoire. Elle met l'emphase sur le caractère vécu du phénomène étudié. Par conséquent, que ce soit par le choix de concentrer cette recherche sur un seul jardin, les techniques de collectes de données adoptées ou la manière par laquelle le matériel recueilli a été abordé, le souci de capter les points de vue des acteurs a orienté l'ensemble des démarches d'enquête. Avant de plonger directement dans leur présentation, j'expose et situe brièvement dans le prochain chapitre l'histoire et les propriétés des jardins communautaires à Montréal.

CHAPITRE 4 – SITUER LE MILIEU

L'urbanisation moderne incorpore souvent des sites urbains traditionnels, et on a tendance à interpréter cela comme une simple extension, alors qu'il s'agit de formes urbaines modernes tout à fait différentes de celles qui distinguèrent, la cité pré-moderne de la campagne (Giddens, 1994 : 16).

Pour comprendre l'essence d'un lieu – s'interroger sur ses significations culturelles et sur les relations que les gens entretiennent avec ce dernier – il est indispensable de se pencher sur les processus spatiaux d'imprégnation, de formulation et de reformulation de ce dernier (Casey, 1996 : 25). Dans ce chapitre, j'effectue donc une certaine « mise en contexte » des potagers collectifs montréalais. Considérant que les lieux comme les gens ont des biographies et qu'ils peuvent parler d'eux mêmes (Tilley, 1994 : 33), je présente dans les pages qui suivent les caractéristiques des jardins communautaires à Montréal. Dans cette optique, l'histoire des potagers collectifs en Occident est brièvement survolée afin d'aborder leur établissement et leurs particularités dans cette ville, principalement sous forme de repères historiques, organisationnels et socioculturels. J'aborde ainsi les diverses dynamiques concourant ou ayant concouru à la production et à la construction sociale de ces sites urbains et les caractéristiques qui les inscrivent dans la modernité. Plus particulièrement, je tisse les liens qui les unissent avec le passé afin de montrer que leurs apanages actuels à Montréal semblent foncièrement distincts et modernes. L'idée est alors d'observer « de haut » – de situer les lieux – afin de pouvoir mieux y plonger et y repérer les rapports spatiaux par la suite.

4.1 Les potagers collectifs en Occident : histoires et discours

C'est avec l'essor de la société industrielle qu'apparaissent, un peu partout sur le continent européen vers le milieu du XIX^e siècle, des potagers collectifs mis à la disposition des pauvres dans ou près de la majorité des grandes villes manufacturières. Difficilement définissables, il s'agit grosso modo d'espaces cultivables dissociés de l'habitat où l'on retrouve des potagers regroupés en lotissement. Ceux-ci sont généralement loués à bas prix par des oeuvres religieuses ou de bienfaisance et de grandes compagnies qui les remettent à des familles démunies de travailleurs à condition que celles-ci les cultivent elles-mêmes et pour leurs propres nécessités (ce qui excluait ainsi toutes activités commerciales). Principalement entretenues par des philanthropes, diverses vertus

économiques et hygiéniques sont alors attribuées à ces jardins. Il faut dire que des besoins alimentaires et des conditions de vie précaires ou insalubres font partie des réalités quotidiennes des familles ouvrières. À cette époque, l'apparition de ces potagers représente conséquemment des avantages alimentaires non négligeables pour celles-ci. Au fil des années, l'existence et la persistance de ces espaces urbains de jardinage sont légitimées par toute une série d'événements et de situations (guerres mondiales, récessions, pénuries alimentaires, conditions de vie urbaines inadéquates, etc.). Traversant les époques, ils s'enracinent littéralement dans le paysage européen et leur nombre ne cesse de croître jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Plus récemment, ceux qui subsisteront seront d'ailleurs abordés comme des espaces où il est possible d'observer la manifestation d'une véritable tradition par l'expression de paysages vernaculaires et pittoresques profondément ancrés au cœur des patrimoines nationaux (Dubost, 1996; Pluinage, 1992) et au développement des loisirs en Occident (Crouch, 1989). C'est dans cette optique que certains ethnologues et sociologues (Crouch, 1989; Dubost, 1979a, 1979b, 1997; Hissard et Portet, 1979; Weber, 1998, entre autres) soulignent la richesse culturelle des potagers communautaires retrouvés dans les milieux populaires.

Les premières expériences de jardinage collectif urbain en Amérique du Nord sont quant à elles influencées par celles entreprises sur le continent européen. Cependant, cette histoire nord-américaine qui débute vers la fin du XIX^e siècle n'est pas aussi continue que celle retrouvée en Europe. Comme l'ont recensé Bassett (1981), Quayle et Sangha (1986), Quayle (1989a), von Bayer (1984) et Warner (1987), de ce côté de l'Atlantique, les jardins collectifs apparaissent et disparaissent principalement en fonction des fluctuations économiques engendrées par les guerres ou les récessions. Ils prennent ainsi la forme de différents mouvements ou mesures palliatives qui ont principalement pour but d'aider et de contenter temporairement des ménages défavorisés. Ils acquièrent de cette façon de nouveaux visages en fonction des changements économiques, politiques ou idéologiques s'opérant à travers le temps (ANNEXE V). Également soutenus par des oeuvres de bienfaisances et fortement encouragés par les autorités gouvernementales en temps de guerre, les jardins collectifs retrouvés dans la plupart des grandes villes nord-américaines connaissent, comme en Europe, de fortes vagues de popularité auprès des groupes les plus défavorisés.

D'une certaine manière, les jardins communautaires auront, de leur apparition jusqu'à la moitié du XX^e, une double mission. D'une part, celle de pallier explicitement la faim et la pauvreté et, d'autre part, celle d'amoindrir tacitement les risques d'agitation sociale. Plusieurs écrits (Cabedoce, 1991; Crouch, 1989; Dubost, 1997; Pluinage, 1992; Vant, 1998) soulignent d'ailleurs que cette entreprise, encouragée principalement par certains membres du clergé, dirigeants politiques (habituellement de droite) et grands industriels, s'appuyait sur de supposés préceptes moraux et politiques. L'établissement de ces potagers collectifs était fondé sur des propagandes terrianistes qui proclamaient que seule une activité saine telle que le travail de la terre pouvait délivrer la famille du gouffre urbain et de la société industrielle qui la pervertissaient (Cabedoce, 1991). Au cours de ces années, ces lopins de terre auraient implicitement servi en quelque sorte d'espace d'encadrement des familles ouvrières ayant pour objectif le façonnement du « bon pauvre » et le maintien du bon fonctionnement de la démocratie républicaine en encadrant les ouvriers à l'extérieur de l'usine, c'est-à-dire jusque dans leur temps libre (Vant, 1998).

Durant les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale, les jardins communautaires occidentaux subissent une sévère baisse de popularité. Des contextes de plein emploi, d'instauration de programmes sociaux et de consumérisme croissant font en sorte que bon nombre d'espaces urbains cultivés en commun sont abandonnés (Boulianne, 2001 : 66). Sur le continent européen, plusieurs jardins collectifs sont détruits ou sont la cible de sévères modifications urbanistiques suite à certaines vagues de réaménagements urbains (Dubost, 1997 : 55; Gröning, 1996 : 3). Ceux qui subsistent sont généralement réhabilités selon de nouvelles normes esthétiques afin qu'ils soient mieux « intégrés » dans l'aménagement moderne des grandes villes (Korosec-Serfaty, 1990). Dans les années 1970, les jardins collectifs prennent par ailleurs un nouvel essor. Se détachant du cadre philanthropique investi jusqu'à lors par une vocation imbriquant charité sociale et contrôle des populations défavorisées, ils intéressent à ce moment de nouveaux mouvements populaires caractérisés par des principes d'entraide communautaire. À cette époque, les jardins collectifs français (Godjar et Weber, 1996; Pasquier et Petiteau, 1996) et anglais (Crouch, 1996) sont remodelés et leur clientèle devient peu à peu beaucoup plus diversifiée tant au niveau des classes sociales que des origines ethniques. Les administrateurs tentent alors d'effacer le lien intime qui les unit à la masse prolétaire.

En Amérique du Nord (principalement aux États-Unis), des préoccupations de plus en plus intenses envers des conditions sociales, économiques et environnementales précaires ou menacées poussent à ce moment des citoyens à revendiquer des terrains vacants pour cultiver des légumes en ville (Bassett, 1981; Pedneault et Grenier, 1996; Warner, 1987). Plus particulièrement, ces requêtes sont liées à la multiplication de terrains vagues désaffectés dans les centres urbains. Nuisant à la sécurité des habitants et encourageant la prolifération de la criminalité, ces derniers sont engendrés par l'exode des populations vers les banlieues qui s'opère pendant les 25 années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. En plus de produire des espaces inutilisés (et donc disponibles), cette situation contribue ainsi à l'exacerbation des citadins envers la détérioration de leur quartier ou de leur qualité de vie. Pour des groupes d'environnementalistes et de citoyens, l'aménagement de potagers collectifs dans les quartiers défavorisés des plus grandes villes apparaît en fait comme une solution prometteuse autant aux niveaux socio-économique qu'environnemental³⁷.

Suite à cette recrudescence, quelques chercheurs se penchent sur leurs bienfaits en matière d'aménagement urbain. Dans l'esprit des nouveaux mouvements communautaires des années 1970 et 1980, certains s'attaquent à l'académisme urbanistique et architectural afin de valoriser l'action directe des citoyens sur leur milieu de vie. Par l'étude des jardins communautaires, la contribution des collectivités locales à l'aménagement urbain est mise en relief (Francis et *al.*, 1984; Hough, 1984; Quayle et Sangha, 1986; Warner, 1987). On présente ce type d'espace comme une alternative pour l'élaboration d'environnements urbains viables et durables (Quayle, 1989a, 1989b). Leur potentiel de réaménagement des sites vacants et désaffectés produit par les évolutions industrielles est également soulevé (Korosec-Serfaty, 1990; Warner, 1987). Cependant, s'établissant peu à peu au cœur des plus grands centres urbains, les jardins communautaires – construits majoritairement sur des terrains loués ou temporairement prêtés – sont dès lors constamment menacés de destruction par la plupart des autorités municipales pour qui la vente des terrains occupés serait économiquement plus avantageuse (Jamison, 1985). Leur présence attise ainsi des questions concernant l'utilisation de terrains urbains centraux pour des activités de jardinage destinées aux populations les moins nanties (Schmelzkopf, 1995).

³⁷ Le mouvement hippy de « retour à la terre » étrangement très peu abordé dans la littérature traitant des jardins communautaires pourrait aussi avoir eu une influence sur la recrudescence de leur popularité à cette époque.

Alors que de nouveaux réaménagements du système économique mondial et le ralentissement de l'État providence se font sentir, une vague d'intérêt entoure à nouveau les potagers collectifs depuis les années 1990. Cette fois, plusieurs chercheurs et intervenants s'intéressent à leurs multiples potentiels. Inspirés par les projets d'agriculture urbaine mis sur pied depuis quelques années auprès de citoyens défavorisés des pays en voie de développement (Tinker, 1995), la formule des jardins collectifs apparaît comme un moyen afin de lutter contre l'exclusion sociale dans les pays occidentaux. Dans cet ordre d'idées, bon nombre de travaux abordent leurs possibles bienfaits. Cette problématique est surtout abordée à travers l'étude des impacts des jardins collectifs sur les citoyens les plus pauvres (et par ricochet les populations immigrantes). À cet égard, les questions d'autosuffisance et d'*empowerment* sont souvent examinées (Gröning, 1996; Hassler et Gregor, 1998; Hynes, 1996; Severson, 1990). Certains s'affairent aussi à dresser l'inventaire des bénéfices socio-économiques que procure l'activité de jardinage communautaire (Waliczeck et al., 1996; Patel, 1992) alors que d'autres s'interrogent sur ses bienfaits psychologiques autant chez des personnes en santé que malades (Kaplan, 1992; Kaplan et Kaplan, 1990; Lewis, 1990).

Sur le plan social, le jardinage dans un lotissement collectif est présenté comme une activité permettant d'augmenter les opportunités de rencontre et de discussion entre les citoyens (Lewis, 1990). Dès lors, certains conçoivent le jardinage communautaire comme une mesure alternative d'insertion sociale (i.e. activité informelle non marchande de travail et d'échange) pour les exclus des sociétés contemporaines. Les potagers collectifs apparaissent comme des outils sociaux permettant d'amoindrir la marginalisation et l'isolement de certains groupes comme les personnes pauvres, âgées, handicapées, délinquantes ou sans domicile fixe (Lewis, 1992; Francis, 1989b; Hynes, 1996). Puisque le jardinage collectif serait souvent au cœur de circuits d'entraide et de redistribution, il est également considéré comme un moyen de résistance à la précarisation et d'apprentissage d'autonomie (Cérézuelle, 1996). Pour l'anthropologue québécoise Manon Boulianne (1998a, 1998b 1999, 2001), il favoriserait parfois l'élaboration de rapports sociaux plus équitables, solidaires en créant un changement social positif. Mais retrouvons-nous véritablement un « esprit de communauté » au sein de ces jardins communautaires? Ces derniers permettent-ils vraiment de lutter contre l'anomie des villes contemporaines et constituent-ils des espaces efficaces pour rassembler les citoyens? Ce type d'interrogations constitue un volet central de bien des enquêtes récentes portant sur les lotissements

collectifs (Boulianne, 1998b; Landman, 1993; Warman, 1999). En fait, à partir des années 1990, les jardins collectifs sont présentés comme des espaces de sociabilité qui influencent le développement d'une certaine vie communautaire urbaine en favorisant les contacts sociaux et la fraternisation. Ces conclusions sont obtenues à partir d'enquêtes menées au sein de jardins communautaires non-institutionnalisés ou rattachés à des programmes d'aide aux personnes démunies, fragilisées ou socialement isolées et donc, comme il en sera question plus loin, des espaces de jardinage dont l'organisation et la mission sont sensiblement différentes de ceux retrouvés à Montréal.

Au fil des ans, les jardins communautaires en Occident se sont donc métamorphosés considérablement. Leurs parcours et mutations semblent étroitement liés à ceux de l'économie capitaliste (Boulianne, 2001 : 65) et des différents processus sociaux émanant de l'urbanisation depuis la moitié du XIX^e siècle. Ces sites urbains sont en partie produits et construits par les conjonctures sociales économiques, politiques et idéologiques particularisant les réalités sociales d'où ils émergent. Cependant, leur mutation à travers le temps et l'espace soulève l'idée que ces lieux urbains manifestent une grande plasticité polysémique et que, même sur le plan social, leur signification et orientation ne sont pas figées. Parallèlement, il semble que leur développement et étude concernent presque systématiquement leurs potentiels bénéfiques pour les populations défavorisées. Au demeurant, si les recherches entreprises jusqu'à maintenant se distancient parfois selon différentes approches et disciplines, elles convergent bien souvent dans leurs objectifs communs visant la démonstration des avantages (i.e. principalement économiques, sociaux, psychologiques et architecturaux) que génèrent ces espaces pour les citoyens les plus démunis³⁸. Ainsi, si quelques publications (Crouch, 1992; Cabedoce, 1991; Dubost, 1997; Vant, 1998; Weber, 1998) ont abordé les dynamiques socioculturelles ayant contribué à l'émergence de ces lieux urbains particuliers sur le continent européen, l'étude de leurs formes actuelles en rapport avec les contingences de la modernité avancée, mais surtout des relations qu'entretiennent aujourd'hui avec eux les citoyens au quotidien, semble jusqu'à maintenant en suspens. À cet égard, le cas des jardins communautaires montréalais peut apporter un éclairage intéressant.

³⁸ Cette situation peut en partie s'expliquer par le statut précaire et temporaire de la plupart des jardins communautaires qui oriente probablement la recherche vers la promotion et la défense de ces derniers.

4.2 Le jardinage communautaire à Montréal

Comme les plus grandes villes nord-américaines, Montréal fût également l'hôte de différents types de potagers collectifs entre la fin du XIX^e et le milieu du XX^e siècle. Durant la période de l'entre-deux guerres, nombreux avaient été les Montréalais à cultiver en commun des petites parcelles afin d'arrondir leurs fins de mois. Puisque plusieurs de ces citoyens provenaient de région villageoise du Québec, la culture potagère était donc une activité habituellement bien maîtrisée par ces derniers. Qui plus est, depuis les années 1930, bons nombres de jeunes citoyens avait eu la chance de se familiariser avec le jardinage et sa dimension collective par l'entremise des jardins d'écoliers du Jardin Botanique (Deschênes, 1996). Cependant, les origines de la vague actuelle de jardinage communautaire à Montréal sont habituellement associées à deux autres sources d'influence.

D'abord, il y a celle des « jardins d'immigrants ». Le jardinage collectif à Montréal avait officiellement disparu au lendemain de la Seconde Guerre mondiale comme dans l'ensemble de l'Amérique du Nord. Avec la fin du conflit, les oeuvres de bienfaisance avaient mis un terme à ce genre d'activité qui n'était, de toute façon, qu'une mesure palliative temporaire. Cependant, le jardinage communautaire continua à cette époque d'être pratiqué d'une manière informelle par des immigrants européens venus, depuis quelques années, s'établir à Montréal. Majoritairement d'origine italienne, grecque et portugaise, ces derniers s'approprièrent alors des terrains en friches, souvent aux abords des voies ferrées ou sous les lignes hydroélectriques, afin de les transformer en potager (Pedneault et Grenier, 1996 : 11). D'un côté, si le grand savoir-faire horticole de ces jardiniers impressionnait plusieurs, de l'autre, les autorités municipales voyaient souvent ces occupations et utilisations illégales de l'espace urbain d'un mauvais œil. Ainsi, entre les années 1950 et 1970, quelques tentatives de régularisation et de formalisation seront alors mises sur pied sans grand succès (Cosgrove, 1994a).

Ce n'est qu'au milieu des années 1970 que le premier jardin communautaire « officiel » de la ville de Montréal voit le jour. En fait, cette initiative se concrétise suite aux revendications d'un groupe de citoyennes du quartier Centre-Sud qui désire transformer en potager un terrain devenu vacant suite à un incendie (Pedneault et Grenier, 1996 : 11; Ville de Montréal, 2000b : 4). Appuyés par le Jardin Botanique et l'Office d'embellissement de la ville de Montréal, les résidents de ce quartier défavorisé obtiennent

alors en 1975 l'autorisation d'aménager le premier jardin communautaire montréalais. Peu de temps après, plusieurs autres regroupements communautaires réclament aussi l'établissement d'un potager collectif dans leur voisinage. C'est d'ailleurs à cette époque que des démarches sont entreprises pour fonder le Jardin communautaire Préfontaine qui s'installe tranquillement entre 1976 et 1978 (Tremblay, 2000). Simultanément, l'administration municipale décide de récupérer les initiatives et de s'impliquer directement en subventionnant et en encadrant l'aménagement de plusieurs autres jardins³⁹ en les regroupant sous un programme de jardinage collectif urbain. À l'heure actuelle, environ 6000 parcelles de terre sont regroupées à Montréal en 75 potagers collectifs⁴⁰ dispersés à travers la ville dans ce programme municipal⁴¹ (Ville de Montréal, 2000a : 11) (ANNEXE I).

Somme toute, les débuts du jardinage communautaire à Montréal tel qu'on le connaît aujourd'hui résultent en grande partie du mouvement révolutionnaire des années 1970 et de l'action de quelques citoyens et groupes communautaires ayant revendiqué un meilleur aménagement de leur milieu de vie. Ses racines relèvent ainsi d'un certain communautarisme comme la plupart des autres potagers collectifs nord-américains. D'ailleurs, il est à noter que l'émergence entre 1960 et 1980 de l'implication du public dans la gestion des espaces libres— dont font partie les jardins communautaires — à Montréal reposait surtout sur la nécessité de solutionner des problèmes environnementaux et sociaux ainsi que de répondre à de nouveaux postulats idéologiques démocratiques et décentralisateurs en terme d'administration municipale (Cinq-Mars, 1986 : 4-6; Ville de Montréal, 1992 : 5). L'aménagement des premiers jardins communautaires montréalais répondait alors à la revendication citoyenne pour de nouveaux types d'espaces verts servant aux loisirs et à la socialisation. Conséquemment, ces lieux partagent leur origine avec la plupart des autres mouvements de jardinage collectif qui ont émergé un peu partout en Amérique du Nord à cette époque.

³⁹ Ainsi après sept années d'opération seulement, le territoire montréalais comprend déjà 43 jardins communautaires (Ville de Montréal, 2000a : 11). Peu à peu, la municipalité instaure une réglementation qui unit les potagers collectifs montréalais sous un vaste programme.

⁴⁰ Il existe par ailleurs d'autres potagers collectifs à Montréal ne faisant pas partie de ce programme. Établis depuis quelques années, ces derniers sont voués principalement à la réinsertion socio-économique de personnes marginalisées (Davidson et Krause, 1999).

⁴¹ De par son étendu et son bon fonctionnement, ce dernier a été d'ailleurs à maintes reprises vanté (entre autres Fairholm, 1999; Lindayati, 1996) et comparé avec les piètres performances des autres grandes villes canadiennes (Cosgrove, 1994b, 1998).

Toutefois, contrairement à la majorité des villes nord-américaines, l'administration municipale montréalaise sera une des rares – voire la seule – à s'engager activement dans la mise sur pied d'un vaste programme institutionnalisé de jardinage communautaire en partenariat avec ses résidents. Cette implication directe et immédiate aura en fait plusieurs répercussions qui vont conférer aujourd'hui aux jardins communautaires montréalais une spatialité bien distincte.

4.2.1 L'ordre des lieux

À Montréal, les jardins communautaires sont envisagés et présentés dès leur apparition comme des espaces urbains de loisirs. Ils se démarquent ainsi sensiblement de leurs semblables nord-américains très majoritairement édifiés et régis par des groupes communautaires s'identifiant aux « nouveaux mouvements sociaux » préoccupés par des questions d'entraide communautaire et de développement de solidarités (Boulianne, 2001). Contrairement à la majorité de leurs homologues implantés simultanément, ces derniers ne sont pas considérés (autant par les usagers que par les administrateurs) comme des outils de changement social ou d'aide au plus démunis, mais plutôt comme des lieux récréatifs offerts à toute la population.

La formule est simple. La municipalité offre 75 terrains (qui lui appartiennent ou qu'elle loue) à ses citoyens pour la pratique du jardinage. Ces derniers sont enclos et aménagés en petites parcelles de terre de 3 x 6 m. La ville fournit la terre, l'eau, un cabanon pour ranger les outils et quelques pièces d'ameublement de jardin (tables de pique-nique, bancs, etc.). L'administration publique assigne aussi à chaque potager collectif un animateur horticole qui supervise de temps à autre les activités et vient conseiller quelques fois par saison les usagers qui le désirent. Les processus d'inscription et d'attribution des parcelles sont également gérés par cette dernière⁴². La gestion de ces potagers collectifs repose également sur un partenariat avec des groupes de jardiniers qui agissent à titre de bénévoles dans chaque jardin⁴³. Leurs rôles consistent principalement à veiller à l'entretien

⁴² Ceux et celles qui désirent obtenir une parcelle doivent faire une demande d'inscription au Service des sports, des loisirs et du développement social (SSLDS) de leur région qui administre une liste d'attente. Chaque locataire d'un jardinet doit verser annuellement dix dollars à la Ville de Montréal et une autre somme au jardin communautaire dont il est membre (ce dernier tarif est établi par les usagers). Un seul jardinet peut être attribué par ménage et ce dernier peut conserver son potager tant et aussi longtemps qu'il réitère son inscription avant le début de chaque saison.

⁴³ Ceux-ci sont élus démocratiquement par les membres de leur jardin à chaque saison lors de l'une des deux assemblées générales annuelles obligatoires.

des lieux et à l'application des règlements. Ils voient aussi à fournir les outils nécessaires à la pratique du jardinage et à organiser des activités sociales au cours de la période estivale. Notons que le gros du travail est fréquemment effectué par le président-bénévole accompagné parfois de quelques acolytes⁴⁴. Tous ces espaces communs de jardinage sont soumis à des règlements officiels établis par les administrateurs du programme municipal. Ces derniers fournissent d'ailleurs une liste détaillée des règles à suivre pour l'ensemble des potagers collectifs. Certaines concernent plus particulièrement la culture des jardinets et d'autres le partage des aires communes du jardin (ANNEXE VI). En dépit de l'existence de certaines mesures d'expulsion pour les jardiniers récalcitrants, il semble que celles-ci ne soient entreprises que très rarement dans la plupart des jardins de la ville⁴⁵.

La fonction récréative des jardins communautaires montréalais colore aussi la population qui y adhère. Dans cette ville, l'implication municipale fait en sorte que ces espaces ne sont pas uniquement concentrés dans les secteurs les plus défavorisés (comme dans la plupart des grands centres urbains en Amérique du Nord), mais plutôt dispersés dans tous les quartiers (ANNEXE I). De ce fait, leur disposition géographique ne découle non pas du statut socio-économique des résidents, mais surtout de l'espace disponible et de la demande citoyenne⁴⁶. Par ailleurs, puisque le jardinage communautaire est présenté par les autorités municipales comme un service offert à ses citoyens, cette activité s'adresse donc à aucune catégorie sociale en particulier. Dans cette optique, ces espaces favorisent en quelque sorte la mixité des usagers en évitant, contrairement à certains potagers collectifs destinés à la réinsertion économique de citoyens défavorisés, « la ghettoïsation des personnes pauvres qui peut résulter de la mise en oeuvre de programmes sociaux les prenant pour cible » (Boulianne, 2001 : 63). Dispersés sur tout le territoire de la ville, ils sont par conséquent fréquentés par une clientèle extrêmement diversifiée tant aux niveaux économique, sociale ou ethnique que des savoirs et expériences.

⁴⁴ Comme c'est le cas depuis les débuts des jardins collectifs français (Weber, 1998 : 73-83), les présidents de jardin semblent jouer un rôle extrêmement important dans tous les potagers communautaires montréalais. Selon mes observations, leur tempérament, implication et présence au jardin (souvent quotidienne) semblent avoir une certaine influence tant aux niveaux de l'organisation que de l'ambiance des lieux.

⁴⁵ Au Jardin Préfontaine, comme dans la plupart des autres potagers collectifs visités lors de l'enquête de terrain, les avertissements disciplinaires les plus fréquents concernent généralement l'entretien (le désherbage) des jardinets et des allées communes.

⁴⁶ À titre d'exemple, entre les années 1999 et 2001, les plus intenses revendications pour l'aménagement de nouveaux jardins communautaires provenaient des résidents du Plateau Mont-Royal, un quartier densément construit, très en vogue et habité surtout par une population scolarisée et plutôt aisée.

Cette hétérogénéité se retrouve en fait à la fois à l'intérieur même des potagers collectifs que d'un jardin à l'autre en fonction de leur localisation dans la ville et des populations qui y résident. Par exemple, les jardins situés dans l'Est de Montréal, comme le Jardin Préfontaine, desservent surtout des citadins d'origine franco-québécoise alors que d'autres (situés entre autres à Côte-des-Neiges, Saint-Michel ou Notre-Dame-de-Grâce) sont composés majoritairement de membres d'origine immigrante provenant d'un peu partout sur le globe. La même logique s'applique également sur le plan des situations socio-économiques. À Montréal, des gens issus de tous les milieux deviennent membres du jardin communautaire de leur voisinage. Aucune association avec les populations pauvres plane sur eux dans cette ville. Par ailleurs, si l'on trouve des gens de tous âges à l'intérieur de leurs frontières, ces derniers semblent être fréquentés généralement par une clientèle relativement âgée ou retraitée (Cosgrove, 1994b, 1998). Ainsi, s'ils semblent attirer de plus en plus de jeunes couples et familles, ceux-ci ne constituent généralement pas la majorité⁴⁷. Nonobstant une hausse de tarif sévèrement dénoncée par les usagers en 1996, ces espaces sont si populaires à Montréal qu'ils ont parfois de la difficulté à répondre à la demande dans certains quartiers. Ils desservent annuellement environ 10 000 citoyens.

Malgré leur caractère institutionnel, leur nombre et leur popularité, les jardins communautaires montréalais s'avèrent toutefois des espaces urbains relativement paradoxaux. Se présentant comme des lieux de loisirs, ils s'adressent à tous les citoyens. Cependant, ils ne constituent pas de véritables lieux publics accessibles à l'ensemble des individus. Comme l'a mentionné la sociologue Florence Weber au sujet de leurs homologues français (1998 : 23), ce sont des espaces urbains qui se prêtent aux yeux de tous les résidents d'un quartier et que chacun peut aspirer fréquenter, mais réservés périodiquement (le temps d'une saison) à un nombre limité de personnes (les membres). Non véritablement accessible à l'ensemble des citadins, la majorité d'entre eux est d'ailleurs verrouillée à clé afin d'éviter, comme l'expliquent les usagers, le vol et le vandalisme.

Ni complètement ouverts ni complètement fermés, ils offrent aussi l'usage d'un territoire équivoque. À l'intérieur de leurs frontières, comme je l'ai constaté lors de

⁴⁷ Ce portrait correspond d'ailleurs à la situation du Jardin Préfontaine où la popularité grandissante des quartier Plateau Mont-Royal et Rosemont amène à chaque année quelques jeunes résidents à s'ajouter aux anciens membres généralement plus âgés.

l'enquête de terrain, les jardiniers y aménagent un petit espace (le jardinet) qui leur est attribué personnellement (tant qu'ils demeurent membres) et qu'ils peuvent cultiver, dans une certaine mesure (en fonction des règles imposées), selon leurs propres envies, intérêts et savoirs. Par contre, chaque jardinet des jardins communautaires est une œuvre réalisée sur un espace normalisé et concédé temporairement. Ainsi, malgré la permanence des jardins collectifs à Montréal, la possession d'un potager s'avère inévitablement conditionnelle et provisoire. Qui plus est, les usagers doivent aussi tenir compte du cadre collectif dans lequel se trouve leur parcelle. Ces regroupements de potagers individuels impliquent des zones à partager, (des allées desservant les jardins, une cabane à outils, parfois des espaces de jeu pour enfants, des massifs de plantations, etc.) mais aussi une organisation interne collective et associative. Ils apparaissent donc comme des ensembles citadins uniques formant des paysages originaux appropriés individuellement, mais fonctionnant collectivement. Ce sont des endroits à mi-chemin entre le privé et le public.

Les jardins communautaires montréalais s'avèrent donc des lieux ambigus différents des autres types d'espaces urbains qui les entourent. Ils sont en quelque sorte des territoires semi-publics occupés tant d'une manière collective qu'individuelle. De plus, ils sont considérés à la fois comme des espaces verts de jardinage, d'apprentissage et de socialisation. Environnements urbains singuliers et indéfinis, ils s'ouvrent alors à différentes formes d'utilisation, d'appropriation et de perception.

Pourtant, ces espaces sont depuis leur apparition étrangement caractérisés par une certaine invisibilité à Montréal. Ils forment des lieux familiers et sans histoire, des espaces urbains qui vont de soi qui se fondent discrètement dans l'environnement de la ville. Leur « cautionnement institutionnel » assure une certaine sécurité quant à la permanence de leur aménagement contrastant drastiquement avec la situation de précarité pesant sur la plupart des potagers collectifs retrouvés dans les autres villes nord-américaines (Cosgrove, 1998)⁴⁸. À l'inverse de leurs homologues habituellement associés aux populations démunies et donc souvent considérés comme des lieux marginaux et fragiles qu'il faut défendre, les jardins montréalais apparaissent plutôt comme des espaces coutumiers faisant littéralement partie du paysage et du mode de vie même de la ville. Ainsi, une revue de la presse montréalaise a permis de constater que ces derniers n'ont jamais véritablement été, depuis leur

⁴⁸ Ici, la préservation du réseau existant et de ses sites repose surtout sur un zonage protecteur (le même que les parcs publics) des espaces de jardinage.

établissement, des espaces de contestation et de revendication sociale ou l'objet de confrontations idéologiques comme ailleurs en Amérique du Nord. Seuls quelques activistes peu bruyants semblent revendiquer depuis quelques années qu'au delà de la dimension récréative, des questions sociales telles que l'aide alimentaire aient leur place dans le programme municipal (Davidson et Krause, 1999). De plus, malgré leur nombre impressionnant et leur vaste distribution spatiale, ceux-ci passent habituellement inaperçus dans les milieux urbanistiques ou de l'aménagement urbain (Cinq-Mars, 1986; Ville de Montréal, 1992). D'une certaine façon, leur caractère familier se confond aussi avec une certaine indétermination de leur propriété et définition.

4.2.2 Sur les traces de la modernité

Pour les défenseurs des approches de la production et de la construction sociale de l'espace, ce sont l'histoire et les forces idéologiques, politiques et économiques qui concourent à forger l'environnement des être humains. Cette idée, défendue par la plupart des anthropologues, est d'ailleurs partagée par l'ethnologue urbain Robert Rotenberg (1993, 1995, 1999) qui étudie depuis plusieurs années la signification des jardins qu'aménagent les Viennois dans leur ville. Ses argumentations incorporent largement des données sur l'histoire des jardins et de l'administration municipale par lesquelles il cherche à démontrer que les représentations et les pratiques partagées aujourd'hui dans cette localité sont directement affiliées aux idéologies antérieures. De même, plusieurs chercheurs (entre autres Crouch, Dubost, Gröning, Pluvinage, Vant, Weber) ont appliqué ce genre de raisonnement à l'étude des jardins collectifs en Europe. Rappelons que sur ce continent, une histoire longue et continue fortement associée à l'industrialisation et aux conditions de vie de la masse ouvrière caractérise ces espaces.

Et qu'en est-il des potagers collectifs à Montréal? En Amérique du Nord, on ne retrouve aucune grande tradition horticole semblable à celles développées en Europe. Au Québec, l'essor des mouvements d'horticulture et de jardinage remontent à peine à trente ans (Deschênes, 1996). Qui plus est, de ce côté de l'Atlantique, les jardins communautaires ont eu depuis leur naissance une existence intermittente prenant la forme de mesures temporaires pour venir en aide aux populations démunies du moment (Bassett, 1981; Cosgrove, 1998; Quayle, 1989a; von Bayer, 1984). Ainsi, une lignée historique et idéologique avec les premières formes de ce type de lieu semble plutôt difficile à revendiquer. Un étude qui prend une autre tangente peut possiblement apporter un éclairage

intéressant sur la situation des jardins communautaires à Montréal. Il s'agit des jardins éphémères aménagés avec des matériaux recyclés par les sans-abris de New York présentés par les urbanistes Diana Balmori et Margaret Morton (1993). Selon elles, ces jardins expriment sans contredit les contingences sociales actuelles et non celles de siècles passés; ils exposent une réponse créative et novatrice aux conditions de la vie contemporaine (1993 : 5). « These gardens speak the language of our time » avancent-elles (1993 : 5). Est-il possible de croire que les jardins communautaires montréalais concernent plus le présent que le passé?

Les potagers collectifs à Montréal sont des espaces urbains sous la gouverne d'un service municipal implanté depuis un peu plus d'une vingtaine d'années. Leurs gestion et réglementation s'avèrent institutionnalisées de sorte que la pratique du jardinage s'y trouve nettement structurée. Que ce soit aux niveaux de l'attribution des parcelles, des règles à suivre, de l'aménagement ou de la préservation des terrains, l'ensemble de leur organisation se veut normalisé, administré et chapeauté par un vaste programme formel. En outre, contrairement à leurs prédécesseurs, ces espaces ne s'adressent pas uniquement aux populations défavorisées. Bien que le fruit de certains mouvements communautaires revendicatifs, ils sont aujourd'hui, comme il a été discuté précédemment, le produit d'une structure sociale moderne, technocratisée et bureaucratifiée.

Une certaine part d'indétermination et d'individualisme semble également les caractériser. Comparativement à la majorité des jardins collectifs nord-américains voués à la lutte contre la faim ou à la réinsertion sociale des plus démunis – à l'intérieur desquels les participants se trouvent souvent à la charge d'experts⁴⁹ et soumis à des activités obligatoires prédéterminées (Boulianne, 1999, 2001; Hynes, 1996) – les Montréalais sont relativement libres de jardiner comme bon leur semble. Puisqu'ils relèvent de la récréation, les gens agissent, selon mes observations, de manière autonome à l'intérieur de leurs frontières. L'implication des membres-jardiniers au sein de l'organisation du potager collectif qu'ils fréquentent repose sur le volontariat et le désir de participation de chacun. Comme je le démontrerai dans les prochains chapitres, les adeptes y ont actuellement la possibilité de formuler personnellement leurs intérêts, fréquentation, utilisation des lieux, mode de culture, ouverture vers autrui, implication bénévole, etc., afin de se composer un

⁴⁹ Comme par exemple des agronomes, des horticulteurs, mais aussi des intervenants sociaux et des planificateurs.

petit espace de confort urbain dans la mesure où ils respectent certaines règles. Malgré qu'ils aient été mis sur pied dans un esprit de communautarisme, l'implication municipale aurait donc contribué à individualiser la pratique du jardinage communautaire à Montréal.

La structure formalisée des jardins communautaires adopterait donc aujourd'hui à Montréal une tangente typiquement actuelle où l'individu-sujet et son autonomie constituent l'épicentre. Abordant ces derniers comme des lieux reflétant les contours de la post-modernité, les géographes Sénécal et Bouvier concluent d'ailleurs au paradoxe de l'espace du potager collectif dans cette ville :

« Il est régi par la municipalité et les pratiques qui s'y déroulent en font un espace très contrôlé, alors qu'il est aussi le produit, quant à ses formes vécues et concrètes, d'un groupe d'individus dont chacun des membres peut choisir ou non de coopérer ou d'interagir avec l'un ou l'autre des co-jardiniers. » (2001 : 118).

Les objectifs mêmes du programme de jardinage communautaire à Montréal diffusent la forme particulière de cette composition sociale contemporaine. Si ce dernier a comme première mission de « favoriser un loisir qui contribue au mieux-être de la collectivité » (Ville de Montréal, 2000a : 13, 2000b : 8), on constate aisément que sa réalisation s'actualise par le soutien individuel des citoyens. À cet égard, la charge strictement récréative de cette organisation municipale s'inscrit dans la revendication citoyenne pour des espaces échappant à la rationalité endémique de l'ordre social contemporain. Se proposant d'abord et avant tout comme des espaces de loisir offerts à tous les citoyens, ces jardins communautaires engendrent l'adoption d'objectifs multiples et vagues permettant à chacun de trouver satisfaction sans reléguer la pratique du jardinage à une logique purement instrumentale. Selon les données amassées dans le cadre de cette recherche, ils laissent place à l'intentionnalité et à la subjectivité des acteurs. Malgré les contraintes et les règles imposées par la municipalité (ANNEXE VI) ainsi que quelques mesures incitatives de rassemblement (i.e. comme la distribution de feuillets contenant des conseils de jardinage ou de conservation, des rappels de règlements, etc.), les usagers sont implicitement invités à déterminer eux-mêmes la ou les dimensions qui les motivent et à modeler personnellement leurs pratiques et conceptions. D'autre part, l'organisation interne de ces espaces, bien que relevant de l'association communautaire, met surtout l'accent sur l'action autonome et individuelle des participants. Le développement des connaissances et

savoir-faire personnels des jardiniers semble ici préconisé au détriment d'une participation collective concertée. De même, ce n'est point par le recours à la coopération communautaire ou l'évocation d'une certaine identité commune que l'on souhaite aiguiller le lien social à l'intérieur de leurs frontières (comme c'est généralement le cas au sein de leurs homologues), mais par la stimulation d'interactions sociales ponctuelles entre voisins (Ville de Montréal, Ibid.). Par l'entremise des jardins communautaires, l'objectif de la restitution du tissu social urbain relève alors du raffermissement de réseaux sociaux proprement contemporains plutôt que de la consolidation de communautés organisées. Qui plus est, ce programme puise aussi sa légitimité dans l'actuelle montée d'intérêt entourant les questions environnementales. Offrir aux citoyens l'occasion d'être en contact avec la « nature », développer des habitudes à la sauvegarde de l'environnement ou favoriser l'embellissement du cadre urbain (Ville de Montréal, Ibid.) font parties des objectifs municipaux qui émanent directement des conjonctures socioculturelles en vigueur.

Sous cette optique, les jardins communautaires montréalais apparaissent donc comme des espaces issus d'un dynamisme socioculturel propre aux sociétés imprégnées par la modernité avancée (Giddens, 1994) où l'on distingue, d'un côté, l'autorité des structures technocratiques qui déterminent les formes sociales et spatiales urbaines et, de l'autre, des acteurs sociaux dont on ne peut nier la capacité d'action et la subjectivité. Ces espaces exprimeraient donc certaines contingences de la vie sociale contemporaine. Leur étude peut ainsi nous informer sur les manières par lesquelles les citoyens entretiennent actuellement des liens avec l'environnement urbain. L'enjeu est donc de découvrir comment ceci s'imbrique au sein des rapports que les jardiniers montréalais nouent avec ces lieux.

Somme toute, les racines des potagers collectifs montréalais sont liées au mouvement de jardinage communautaire qui a émergé entre le milieu et la fin du XIX^e siècle en Occident. Leur émergence dans les années 1970 s'enracine dans le contexte social caractérisé par un certain communautarisme. Cependant, une logique spatiale imprégnée des conjonctures contemporaines semblent surplomber aujourd'hui ces derniers. De par leur forme et organisation, ce type d'espace urbain se présente comme le résultat des structurations sociales en vigueur. Il démontre une étonnante aptitude d'« acculturation »

spatiale. Regroupés sous un vaste programme institutionnalisé, les jardins communautaires montréalais constituent des espaces urbains programmés dont les attributs semblent reposer toutefois en grande partie sur les usages et conceptions des usagers. Malgré leur caractère formel, ils apparaissent avant tout comme des espaces flous qui confèrent une autonomie aux acteurs qui sont, de leur côté, très diversifiés. À Montréal, ces lieux ne sont pas l'enjeu de certaines confrontations idéologiques, politiques ou sociales, mais plutôt le terrain d'actions concrètes, discrètes et autonomes de la part de leurs membres. Sous cette perspective, découvrir les rouages des potagers collectifs à Montréal implique aussi d'explorer les pratiques mises en œuvre par les jardiniers eux-mêmes tout comme leurs visions et perceptions des lieux et de l'activité de jardinage communautaire. Leurs particularités nous invitent ainsi à tenir compte des dimensions vécue et sensible de ce type d'espace urbain et de ceux qui les fréquentent. Ils mettent en relief l'interpénétration entre les structures sociales, les espaces et les gens.

Dans cet ordre d'idées, se pencher sur la biographie et la construction sociale des jardins collectifs montréalais nous amène inévitablement aux acteurs sociaux qui les habitent. Dans les trois prochains chapitres, je fais alors le trajet inverse; je pars des gens – de leurs pratiques, perceptions, discours et expériences spatiales – afin qu'ils me guident vers les lieux et, par conséquent, leurs significations. Comme je tenterai de le démontrer, cette manière de procéder me permet de porter un regard différent et sensible sur les jardins communautaires à Montréal. Par celui-ci, leurs usagers apparaîtront comme des acteurs sociaux qui négocient de différentes façons leur expérience de ces lieux – et par extension de la ville – et leur donnent, au delà des déterminants sociologiques, des significations bien particulières et personnelles.

J'entame d'abord la route en discutant des relations qui unissent intimement jardiniers et potagers dans le chapitre suivant. Les pratiques horticoles et les représentations de l'espace de jardinage des usagers sont alors explorées. Au chapitre 6, c'est au contraire la dimension collective des jardins communautaires montréalais dont il question. Adoptant ce point de vue, je spécifie les liens que les membres tissent entre eux et le rôle que tiennent ces derniers dans l'expérience spatiale des usagers. Enfin, le chapitre 7 se présente comme une sorte de synthèse où je tente d'explicitier la contribution de l'approche de l'engagement

spatial à l'étude des jardins communautaires montréalais et de la ville en exposant d'une manière différente divers substrats ralliant les gens, les structurations sociales et les lieux.

CHAPITRE 5 – CULTIVER SON POTAGER, DÉFINIR SON ESPACE

Vous savez, quand on entre dans ce petit coin là de nature ça change le monde. C'est vrai, quand vous les voyez rentrer les gens qui viennent dans leur jardin, ils sont contents. Ça leur appartient, c'est une petite chose à eux autres. Ça doit être ça j'imagine. (Laurent)

Pour les phénoménologues, l'expérience prend fondamentalement sens à travers les relations humaines. Ses significations ne seraient pas que canalisées dans les individus ou le monde, mais bien aussi dans les connexions dynamiques et continues entre ces deux réalités (Ingold, 1996). L'étude de l'expérience humaine correspondrait ainsi à celle des champs d'intersubjectivité qui inclut tant les rapports entretenus entre les gens qu'entre les gens et les choses (Jackson, 1996 : 26). C'est dans cette proposition que s'enracine d'ailleurs l'approche de l'engagement spatial. Apposée à l'analyse des jardins communautaires montréalais, cette dernière nous amène à explorer, dans ce chapitre, les rapports entre jardinier et potager. Dans les pages qui suivent, je m'interroge sur différentes dimensions de ces relations. Je mets en lumière la spatialité – les logiques de l'espace mises en œuvre (Depaule, 1995 : 34) – afin d'aborder les rapports qui lient ces deux protagonistes. Comment les usagers cultivent-ils ou aménagent-ils leur potager? De quelles manières ces derniers le perçoivent-ils et le conçoivent-ils?

Tenant d'abord à préciser que le calcul économique ne semble pas faire partie des ambitions premières des jardiniers à Montréal, j'explique comment cette décision d'adhésion s'insère dans la trajectoire de vie des gens de sorte qu'elle survient fréquemment à un point tournant de celle-ci. Par la suite, les caractères intime et unificateur de la culture d'un potager sont explorés tout comme la production de certains discours ethnothérapeutiques sur cette activité. De même, je mets en relief comment certains traits personnels et collectifs des jardiniers peuvent être imprégnés dans l'espace du jardinet. Il en ressortira que l'expérience et l'histoire de vie des usagers se retrouvent ainsi souvent reflétées par les pratiques de jardinage tout comme les pratiques et perceptions des usagers. De cette manière, grâce à l'engagement personnel qu'il nécessite et la latitude qu'il confère à l'usager, le jardinet peut ainsi susciter certains processus d'appropriation, d'attachement et d'identification. En somme, j'explore comment, au delà de la récolte de légumes, ce petit

bout de terre situé dans un territoire partagé et programmé peut devenir un espace très personnel et réconfortant afin de prendre un sens discursif dans la vie des gens.

5.1 Des temps pour jardiner

À une époque et dans une région où les marchés d'alimentation abondent et offrent une multitude de produits, les questionnements sur les motifs justifiant l'autoproduction alimentaire deviennent inévitables. Pourquoi cultiver des légumes soi-même alors qu'il est si facile (et moins coûteux parfois si l'on tient compte du temps et des efforts investis) de s'en procurer en magasin? Depuis quelques années, des chercheurs ont porté leur attention sur les apports économiques et alimentaires des jardins communautaires à la fois pour les plus démunis (Boulianne, 1998b; Cérézuelle, 1996; Fairholm, 1999) que pour les gens dits de la classe moyenne (Dubost, 1997; Patel, 1992; Weber, 1998). Si les opinions de ces derniers semblent diverger quant à la primauté de la logique économique au sein de ces espaces, tous s'entendent cependant pour affirmer que cette dernière n'est généralement pas l'unique ambition motivant l'adhésion des jardiniers.

Selon mes informateurs, les motifs économiques ne semblent guère occuper une place de choix dans les raisonnements des jardiniers montréalais. En ce qui concerne les membres du Jardin Préfontaine⁵⁰, aucun d'entre eux m'a mentionné jardiner pour épargner de l'argent. En fait, plusieurs des répondants m'ont même affirmé n'avoir jamais véritablement réfléchi à cette dimension. Seul un très faible nombre de membres pouvaient ainsi chiffrer d'une manière plus ou moins précise la culture de leur potager. Par conséquent, la très grande majorité ne semble pas faire les comptes de leur potager, c'est-à-dire calculer les coûts et les gains de leur jardinet dans une logique purement économique⁵¹ :

⁵⁰ Ce jardin communautaire est situé au carrefour de quartiers (Rosemont, Hochelaga-Maisonneuve et Plateau Mont-Royal) partageant un passé assez similaire d'anciens secteurs ouvriers qui sont reconnus pour abriter aujourd'hui une population pas très bien nantie (Benoît et Gratton, 1991). Cependant, il est pertinent de considérer que l'espace des quartiers n'est que rarement uniforme. Avant tout, il s'agit de créations administratives dont les découpages sont souvent arbitraires, éloignés des conceptions des habitants et dont les statistiques n'offrent qu'un portrait partiel de la situation (Grafmeyer, 1991). Ainsi, je ne peux avancer que la pauvreté et la marginalité sont des propriétés qui déterminent les dynamiques sociales du territoire entourant le Jardin Préfontaine. En effet, le secteur Nord-Ouest d'Hochelaga-Maisonneuve, le Sud de Rosemont (surtout avec le projet domiciliaire des terrains Angus) et le Plateau Mont-Royal forment plutôt un milieu de vie relativement paisible dont la population n'est certes pas riche, mais pas défavorisée pour autant.

⁵¹ Par exemple, très peu de mes informateurs ont signalé déployer des moyens significatifs de conservation (congélation, conserve, etc.) dans le but de maximiser, à long terme ou dans une intention pécuniaire, leur production potagère. En fait, la plupart des gens préfère plutôt donner leur surplus. Je discute de cette question de redistribution au chapitre suivant.

Je ne sais pas, t'sais je n'ai pas calculé ça. Il me semble que ce n'est pas important pour moi. (Laurent)

Non, honnêtement je n'ai jamais calculé ça à part le vingt dollars que je donne; le dix piastres au jardin et le dix piastres à la ville. Je serais très embêtée de te dire un montant parce que je ne le calcule pas, j'achète ce que j'ai de besoin. (Véronique)

Cette absence de calcul monétaire chez ces jardiniers ne signifie toutefois pas qu'ils n'évaluent aucunement la rentabilité de leur jardin. Effectivement, la plupart d'entre eux considèrent que le jardinage est un bon investissement. Donc, s'ils ne jardinent pas pour économiser, ils ne considèrent cependant pas non plus dépenser de l'argent inutilement. Bien au contraire, tous sans exception avancent que leur jardin leur rapporte plus que ce qu'il en coûte. L'évaluation des jardiniers passerait donc alors par d'autres cadres de référence que celui de la simple rentabilité économique (Weber, 1998 :173). De ce fait, s'ils considèrent épargner dans une certaine mesure sur l'achat de leurs légumes, leurs logiques du bon investissement outrepassent les critères monétaires :

Mais oui ça vaut ça parce que c'est un loisir aussi, ce n'est pas juste pour manger. Et si on calcule trente dollars, bien c'est quatre fois aller au cinéma. Donc, je vais plus que quatre fois au jardin [par saison]. Ce n'est pas tellement comparable mais... oui, ça vaut la peine parce que c'est du plaisir que j'en retire. Ce n'est pas juste pour les aliments comme tels. (Sophie)

Quand même que ça me coûterait cinquante piastres ou cent piastres, ça ne me dérangerait même pas. C'est parce que c'est un bon passe-temps pour moi. Ce que je dépense ici dans un an... [ce n'est pas important]. Je ne vais plus au hockey, je ne fume plus... Quant même que ça me coûterait cinquante piastres par mois, je m'en fous. Tu peux pas demander à quelqu'un comment ça coûte un passe-temps comme ça! (Guy)

Dans cette optique, la rentabilité de l'adhésion à un jardin communautaire à Montréal reposerait non seulement sur les résultats tangibles (la récolte de légumes), mais surtout sur les bénéfices de l'activité et de l'espace de jardinage en tant que tels. Bien plus qu'une simple activité de production de légumes, le jardinage est perçu par les adeptes avant tout comme une expérience, un divertissement, un loisir. L'évaluation des jardiniers engloberait donc aussi tout un ensemble de bienfaits et plaisirs tant immatériels que personnels⁵². Par conséquent, au delà du rendement économique, les discours vernaculaires expliquant le

⁵² Ceci expliquerait d'ailleurs pourquoi les investissements monétaires semblent varier énormément d'un ménage à l'autre, sans que la satisfaction de l'activité de chacun soit affectée. Pour mon corpus de répondants, les coûts de production potagère variaient effectivement, selon les approximations des répondants, entre 20\$ et 200\$ pour des jardins de la même dimension.

choix, la pratique et l'appréciation de l'activité de jardinage communautaire à Montréal font référence à des dimensions beaucoup plus subtiles, sensibles et ludiques.

D'un autre côté, si le calcul économique ne semble pas jouer un rôle de premier plan dans la démarche d'adhésion à un jardin communautaire, il semble que cette dernière survient fréquemment lors d'une étape de vie particulière comme c'est le cas dans la plupart des autres activités associatives ou récréatives (Pronovost, 1998). Bon nombre de personnes que j'ai rencontrées et interviewées sont devenues membres d'un jardin communautaire suite à un changement, un événement ou en fonction d'une condition spécifique ayant eu des répercussions d'une manière ou d'une autre sur leur vie quotidienne ou sur leur manière de l'aborder.

La retraite est sans aucun doute un événement et une phase de la vie qui incite plusieurs montréalais à devenir membre d'un potager collectif. Ce facteur est d'ailleurs illustré par le grand nombre de membres âgés de plus de 40 ans observés à chaque année au sein de ces espaces à Montréal (Cosgrove, 1994b, 1998). À titre d'exemple, sur les 16 jardiniers interviewés dans le cadre de cette recherche, quatre sont devenus membres une fois retraités et l'adhésion de quatre autres a précédé justement de quelques mois ou années leur arrêt de travail définitif. De plus, notons que la plupart des bénévoles impliqués dans ces espaces sont aussi des personnes retraitées. En fait, cette étape du cycle de vie peut ni plus ni moins expliquer le désir d'adhésion et sa concrétisation. À cet égard, les propos de Pauline reflètent adroitement l'expérience de nombreux autres jardiniers montréalais rencontrés :

J'étais à la veille de prendre ma retraite et là, comme ma sœur demeurait ici pas loin, elle a dit : « Pauline, pourquoi tu viens pas t'inscrire pour un jardin? ». J'ai dit; « C'est vrai que c'est une bonne idée. ». Quand tu prends ta retraite, il faut que tu aies quelque chose. En quittant [le travail], il faut que tu t'occupes. Fait que c'est là que j'ai commencé. Je suis venue me prendre un jardin. (Pauline)

La maladie peut aussi encourager certains individus à fréquenter un jardin communautaire. Le jardinage est une activité relativement douce qui demande peu d'effort et que l'on pratique à son rythme. Peu exigeant physiquement, mais procurant également un peu d'exercice aux gens fragilisés, il peut apparaître comme un des seuls loisirs possibles et réalisables. Qui plus est, le jardin communautaire – par sa proximité et parfois

ses installations adaptées aux personnes malades ou handicapées – s'avère quelques fois un des seuls espaces urbains agréables facilement accessibles pour certains individus dans leur quartier. Ainsi, plusieurs jardiniers que j'ai rencontrés au cours de la saison 2000 étaient justement devenus membres du Jardin Préfontaine suite à certains problèmes de santé comme en témoigne Guy :

J'ai eu une opération assez grave au cerveau il y a trois ans et demi et le docteur m'avait dit de me trouver une activité pour passer le temps, pour pouvoir faire quelque chose et ne pas rester à rien faire. « Pas travailler très fort, il m'a dit, t'sais travailler un petit peu, quinze minutes et te reposer quinze minutes, quelque chose de semblable... ». Fait que j'ai fait application et j'ai eu le jardin. Ça l'a été assez dur pour moi de commencer parce que c'était la première fois que je travaillais un jardin. Je n'avais jamais travaillé là-dedans. Je n'avais jamais aimé le jardinage. J'ai commencé à aimer le jardinage quand je suis venu ici. (Guy)

L'adhésion peut également être motivée par un ensemble d'autres circonstances particulières parfois tout aussi décisives. Retenons que pour les plus jeunes usagers, la structure et le cycle de la vie familiale peuvent également jouer un rôle dans la décision de cultiver un potager dans un cadre collectif et modifier les manières d'appréhender l'espace du jardin communautaire dans le temps. Par exemple, le fait d'avoir de jeunes enfants peut à la fois favoriser l'adhésion à un jardin communautaire comme l'entraver. Les expériences bien distinctes d'Anna et de Véronique témoignent de ces deux possibilités :

Avant d'avoir mon jardin ici mes enfants n'avaient pas eu l'expérience de voir de quoi ça a l'air la laitue qui pousse dans la terre. De quoi ça a l'air quand c'est encore dans la terre. Tout ce qu'ils savaient avant c'était de quoi ça a l'air chez Provigo ou chez Métro dans un petit sac en plastique. Alors c'était une de mes pensées prioritaires. À part de combler mes besoins à moi pour le jardinage, l'autre priorité c'était pour donner cette expérience là à mes enfants. (Anna)

Moi, j'en ai déjà eu un [jardin] il y a x années, à peu près dix ans, mais ça n'avait pas fonctionné. Ça ne marchait pas parce que j'étais toute seule et... les enfants étaient beaucoup plus jeunes aussi à l'époque. Donc c'était plus difficile d'accès là t'sais. Quand les enfants sont ici, pour eux, c'est long. Fait que t'sais j'avais moins de temps à accorder au jardin. Finalement, je n'avais même pas complété la saison. (Véronique)

De plus, l'adhésion à un jardin communautaire est parfois associée à l'adoption d'un nouveau mode ou/et milieu de vie. Cette situation concerne souvent les immigrants provenant de milieu plus ou moins paysan ou villageois qui, une fois installés à Montréal, cherchent à recréer quelque peu les habitudes de vie laissées derrière eux. Parallèlement, il

semble que plusieurs Montréalais n'ayant jamais cultivé un jardinet dans un potager collectif auparavant deviennent aussi membres suite ou simultanément à leur établissement dans un nouveau quartier. Pour certains, ce geste ferait plus particulièrement partie d'un ensemble de démarches visant le plus souvent à construire un nouveau style de vie basé sur des pratiques quotidiennes différentes :

Moi, il y a beaucoup d'habitudes qui ont changé dans ma vie effectivement. Je fais attention de plus en plus à ce que je mange. Je m'intéresse aux produits biologiques, je m'intéresse à la santé, à l'alimentation saine. Donc de pouvoir cultiver [mes légumes] par moi-même ça me donne une plus grande certitude que mes produits sont encore plus sains... Et aussi en même temps que j'ai arrêté de fumer, j'ai été intéressé par le jardinage... (François)

En fait, pour François, ce nouveau mode de vie et centre d'intérêt concordent aussi avec son arrivée dans le voisinage du Jardin Préfontaine et le début d'une relation de concubinage avec sa copine qui était déjà membre du Jardin Préfontaine depuis plusieurs années.

En d'autres termes, des circonstances de vie bien précises fixent donc souvent le moment où les gens deviennent membres des potagers collectifs montréalais. La démarche d'adhésion semble ainsi se justifier par des étapes ou des événements particuliers qui ponctuent la trajectoire de vie des individus et les incitent à fréquenter – pour toutes sortes de raisons par ailleurs – ce lieu urbain particulier. Ce portrait rejoint l'argumentation de l'anthropologue Christopher Tilley qui souligne les liens entre espaces et histoires de vie en avançant que ; « Spatial experience is not innocent and neutral, but invested with power relating to age, gender, social position and relationships with other. » (1994 : 11). De ce point de vue, les rapports que les jardiniers entretiennent avec leur jardinet et l'espace du jardin communautaire prendraient forme en partie en fonction de leur l'âge et itinéraire de vie. Comme le lecteur le remarquera, ces éléments importants modelant différemment à la fois les motifs, les pratiques et les conceptions des usagers et laissant transparaître une recherche d'évasion individuelle particulière à l'étape de vie de chacun, seront à maintes reprises évoqués au cours de cette présente analyse.

5.2 À chacun sa parcelle

Quel que soit l'âge ou la motivation, la culture d'un jardinet aiguillonne toutefois bien souvent un processus d'appropriation personnelle chez le jardinier. Le potager, comme tous

types de jardins ou d'aménagements horticoles et paysagers, est un espace et une part de « nature » que chacun se bricole (Dubost, 1999; Rotenberg, 1999). Sa culture demande l'intervention concrète et l'implication intime du jardinier. C'est avant tout sur lui que repose la responsabilité de son succès. Au jour le jour et de saison en saison, le potager est modelé par son propriétaire. Sa réalisation l'engage personnellement. De cette manière, le jardinet interpelle directement le pouvoir d'action de l'utilisateur. Plus qu'une simple observation passive de la « nature », le jardinage se présente davantage selon Charles A. Lewis comme une activité « participatrice », qui implique directement (physiquement et émotionnellement) les individus dans un véritable processus de production. Pour ce psychologue environnemental, après s'être investis (par le temps, les efforts physiques, les aspirations, etc.) dans leur jardinet, les jardiniers récolteraient des sentiments de fierté ou d'accomplissement et y seraient alors intimement connectés (1990 : 56-58). Le choix des végétaux et leur disposition, le style de culture et de plantation, la place accordée aux fleurs ou encore la fréquence et les types de soins dispensés font en sorte que le potager porte la griffe de son créateur. C'est par ses actions et ses réactions que le potager prend forme et évolue.

Pour l'architecte Marc Francis (1987a, 1987b, 1989a), qui a mené une étude de type ethnographique dans un parc et un jardin communautaire adjacents à Sacramento, il est évident que le lieu de jardinage encourage des activités beaucoup plus actives (versus passives) et des perceptions plus positives que les espaces publics conventionnels puisqu'il implique directement les utilisateurs. Inspiré des travaux de l'urbaniste Kevin Lynch, ce chercheur avance que c'est le potentiel d'action et de contrôle qu'offrent les potagers collectifs aux citoyens qui engendrent une telle différenciation :

« The process of gardening is both use and action – occupying a space and changing it. The gardener appropriates the space and directly modifies it through planting, pruning, and harvesting. The gardener is free to transfer the real or the symbolic ownership of his or her plot to other. » (1989a : 160).

Dans les jardins communautaires montréalais, les pratiques mises en œuvre dans les jardins – c'est-à-dire l'investissement personnel et concret des gens dans leur parcelle – concourraient à l'émergence d'un lien intime entre certains jardiniers et leur potager. Cette relation entre ces deux protagonistes s'enracinerait alors dans une appropriation plus ou moins implicite, intense, consciente et volontaire de la parcelle allouée par laquelle en y

incorporant ses empreintes particulières, le jardinier en viendrait à s'y reconnaître et s'y attacher. Qui plus est, puisque les membres montréalais conservent généralement la même parcelle année après année (i.e. tant qu'ils réitèrent leur adhésion auprès de la municipalité), ces traces d'appropriation peuvent aussi prendre la forme de plantes vivaces ou d'aménagements relativement permanents par exemple.

Si, pour quelques-uns, ce processus de personnification se réalise parfois en commun (en couple, en famille ou entre amis), il semble qu'il ne peut cependant pas être partagé avec d'autres pour une bonne partie des usagers. Ainsi, alors que les fruits du travail des jardiniers sont habituellement destinés à tous les membres d'un ménage ou distribués plus largement sous forme de dons⁵³ à travers la parentèle ou les réseaux d'amis, le travail lui-même et le jardinet paraissent bien souvent trop personnels pour subir une telle division. Par exemple, sur neuf informateurs dont le ménage était composé d'une autre personne adulte (conjointes ou colocataires) seuls deux d'entre eux partageaient la culture de leur potager avec cette dernière. Dans bien des cas, puisque le potager est imprégné de celui qui le cultive, le rapport entretenu avec lui ne pourrait qu'être alors profondément intime et solitaire. À cet égard, les propos d'Étienne sont catégoriques :

C'est pour dire, vraiment, c'est très personnel un jardin... Ah c'est très personnel et même si les enfants viennent, même si mon épouse viendrait, elle viendrait voir ce que j'ai fait, mais elle ne participera pas parce qu'elle ne veut pas, ce n'est pas elle. Ce n'est pas son jardin. (Étienne)

Dans une société où la production des biens et services est hyper spécialisée et segmentée, cette appropriation individualisée du jardinet peut être motivée par le désir de « faire soi-même » et de goûter à un sentiment de paternité sur les choses et l'espace. Comme l'explique Laurent; « *Tout le monde a besoin de quelque chose d'individuel, quelque chose qu'on fait nous-même et c'est ça un jardin aussi.* ». Ainsi, les gens partageraient bien souvent l'envie d'être le seul et l'unique créateur de quelque chose et de pouvoir en être fier afin de manifester qu'ils sont, dans les termes d'Heidegger, « véritablement dans le monde » :

Les légumes? Oui, mais je pourrais aller en acheter pas loin t'sais et ça ne coûte pas vraiment plus cher. Mais c'est le plaisir aussi de manger des légumes dont j'ai moi-même pris soin et que j'ai vu grandir. (Marie)

⁵³ J'aborde un peu plus en détail cette question des dons au chapitre 6.

T'sais ça te fait plaisir de dire que c'est TOI; que tu manges TA salade, tu manges TES tomates, que tu manges TES choses. (Denise)

Cultiver une parcelle offrirait donc des opportunités plurielles : d'abord celle d'autoproduire des légumes bons à manger mais aussi à montrer et éventuellement à donner (comme je l'aborde au chapitre suivant), et ensuite, celle de créer son potager personnalisé et de se constituer un petit espace propre. Dans la philosophie de Martin Heidegger (1975), ce profond désir de l'*habitation du monde* qui hante sans cesse l'être humain se veut d'ailleurs une condition fondamentale à son existence. C'est par ce processus qu'il s'inscrit dans la familiarité et la continuité. Selon le théoricien Anthony Giddens (1993), ce besoin serait aussi d'autant plus grand dans un contexte de modernité avancée où l'identité des acteurs s'érige principalement à partir de la conscience de soi et de leurs actions.

Selon l'expérience des informateurs, par ces processus simultanés et interreliés d'appropriation et de personnification, la parcelle de terre serait ainsi un espace chargé de significations pour celui ou celle qui la cultive, l'aménage et l'entretient. Puisque leur potager s'avère le résultat de leurs gestes, perceptions et engagement, la plupart des jardiniers que j'ai rencontrés ou interviewés semblaient à ce propos manifester un sentiment d'attachement envers lui et ce qui y pousse. Comme le rappellent Low et Altman, tout processus d'attachement spatial implique une interaction entre des émotions, des connaissances, des croyances, des comportements ou des actions (1992 : 5). Ainsi, après avoir consacré labour, savoir, créativité ou attention, la majorité des jardiniers que j'ai rencontrés semblaient partager un attachement assez vif (comportant évidemment tout une gamme de nuances) envers leur jardinet que peu d'autres types d'espaces urbains ne semblent engendrer. Ces données rejoignent celles de Francis qui a identifié des significations beaucoup positives attachées à un jardin communautaire qu'à un parc conventionnel adjacent à Sacramento (1987a, 1987b, 1989a).

Conséquemment, le fait d'envisager l'éventualité de sa perte, soulève l'essence même de ce sentiment qui unit le jardinier et sa parcelle :

Peut-être parce que t'sais après un certain temps qu'on a notre jardin, on dirait qu'il nous appartient, qu'on a des droits dessus. S'ils [les administrateurs municipaux par exemple] nous enlèveraient ça, ça serait bien désappointant. (Laurent)

Bon, au début c'est comme une attraction, une envie et tout et tout, mais à la longue, c'est plus. Ça devient plus qu'une envie, ça devient une habitude. Alors il faut imaginer les gens qui en ont un [jardinet] depuis un certain temps, qui viennent ici et qui se feraient enlever ça. Comment est-ce qu'ils vont se sentir après? C'est comme enlever un bébé à sa mère. (Étienne)

Par ailleurs, le discours de ces membres-jardiniers met aussi en lumière l'importance du temps dans la consolidation d'un tel lien unificateur. Le rôle de la dimension temporelle dans les processus d'attachement spatial semble en fait être explicitement reconnu en recherche (Low et Altman, 1992). Selon l'anthropologue John Gray, l'occupation prolongée d'un lieu pourrait concourir à forger chez les gens des sentiments d'attachement et de bien-être; « a feeling of being in their proper place » (1999 : 441). Pour ce qui est du jardinet, l'intensité de ce rapport intime et épicurien serait graduelle et se développerait possiblement en fonction du temps que le jardinier lui accorde. Si d'un côté le jardinage est une activité relativement peu exigeante physiquement, elle demande néanmoins une assiduité (surtout en termes des tâches d'entretien, d'arrosage, etc.) qui fait habituellement en sorte de générer une affection particulière pour le jardinet auquel on concède tant de temps et de soins. Cette idée serait en fait validée par l'attachement spatial habituellement plus intense que j'ai retrouvé chez la majorité des citoyens âgés ou retraités dont la culture de leur jardinet s'avère une occupation quotidienne et parfois depuis plusieurs années. Comme je l'aborderai plus loin dans ce chapitre et les suivants, le jardinage et le jardinet s'avèrent fréquemment une dimension et un espace fondamentaux dans l'itinéraire quotidien de ces personnes.

En l'aménageant (par le choix des légumes, de l'arrangement des plantations, etc.), et en l'entretenant ou le cultivant (par la régularité ou la non-régularité et les différentes techniques d'arrosage, de bêchage, de désherbage, etc.), le jardinier façonne son jardinet et, par conséquent, le personnifie. Dans cette optique, le potager devient en quelque sorte le prolongement de soi et, d'une certaine manière, le miroir de l'utilisateur. Puisqu'il en est le créateur, sa vision du jardinage, ses connaissances horticoles et même ses propres caractéristiques ou expériences personnelles peuvent y être petit à petit reflétées, voir imprégnées. Catherine Eveillard (1991), qui a étudié le travail d'appropriation spatiale que les citoyens expriment à Montréal par le truchement de la création de jardins privés, avait d'ailleurs soupçonné des processus d'appropriation au sein de potagers communautaires montréalais malgré leurs caractères concédés, temporaire et collectif. Ce processus fait aussi

écho aux propos de John Gray lorsqu'il souligne dans une optique phénoménologique que c'est en entrant en contact avec l'espace et en le façonnant que les gens abolissent la distance avec lui et en viennent à s'y identifier (1999 : 449).

L'élaboration de cette union particulière entre jardinier et potager rappelle ainsi celle reliant l'habitant et sa demeure (Bonetti, 1994; Serfaty-Garzon, 1999). Sur ce sujet, l'anthropologue Tim Ingold a d'ailleurs recours à la métaphore de la maison pour exposer les contours de l'approche de l'engagement spatial :

« So how does a house become a home? Not, I argue, by assimilating its physical features to a symbolic representational blueprint for the organization of domestic space, but rather by incorporating those features – walls, doors, windows, fixed furnishings and so on – into a characteristic pattern of day-to-day activities. Thus it is the very engagement of persons with the objects of their domestic surroundings, in the course of their life activities, that turns the house into a home. » (*in Ellen et al.*, 1996 : 116).

En ce sens, dans les jardins communautaires montréalais, il semble que l'on assiste à une appropriation individualisée et progressive par l'action d'un petit territoire concédé, c'est-à-dire à un ensemble de pratiques qui confèrent à un espace circonscrit les qualités d'un lieu personnel portant un certain symbolisme; une communication du « Je » (Raymond, 1976 : 76). Évidemment, ce processus est d'autant plus étonnant dans les jardins communautaires puisqu'il s'opère dans un espace urbain collectif. Ce dernier soulève alors la nature simpliste d'une représentation de l'espace opposant sphère privée et sphère publique tout comme les idées d'intérieur intime et d'extérieur collectif.

5.3 Le jardinet : espace protégé / espace protecteur

La constitution de cette relation intime entre usager et jardinet paraît aussi prendre sa source dans le partage de certaines idées et expériences mettant en relief les bienfaits que génèrent la culture d'un potager. L'approche phénoménologique nous amène d'ailleurs à s'intéresser aux logiques auxquelles ont recours les individus pour vivre et comprendre leur vie au quotidien. Interrogés sur ce que le jardinage apporte au delà des produits récoltés, la majorité des jardiniers a eu recours à certains types de discours ethnothérapeutiques relatant chacun à leur manière les bénéfiques physiques et psychiques de ce petit espace tout en le distanciant des autres lieux publics plus conventionnels. Dans leur perspective, il est clair que la culture d'un potager constitue une occupation saine qui les rapproche d'un

sentiment de bien-être personnel. Lors d'une enquête ethnographique auprès de jardiniers viennois, l'anthropologue Robert Rotenberg (1993) a d'ailleurs capté le même genre de langage se trouvant appuyé constamment par des exemples concrets de l'influence bienfaisante d'un tel contact. En fait, ces conceptions semblent indubitablement reposer sur un travail réflexif inspiré par un ensemble de clichés populaires (Rotenberg, 1993 : 19-20) ou de savoirs scientifiques (Giddens, 1994) qui viennent en quelque sorte les configurer et les légitimer. Cependant, il n'en reste pas moins que comme le rappelle la philosophe Catherine Laroze, « le savoir du jardin s'ouvre sur une *praxis* » (1999 : 216). En ce qui concerne les jardiniers montréalais, ces représentations et conceptions s'enracinent et se valident alors généralement dans une expérimentation corporelle, émotive ou intellectuelle bien réelle pour eux.

Sansot (1993) et Casey (1993) ont soulevé l'idée que les jardins sont des espaces typiquement affiliés à diverses émotions. Dans cet ordre d'idées, nous fréquentons les jardins (peu importe leur forme) puisque nous souhaitons y retrouver justement certaines sensations. Il en serait de même pour l'ensemble des espaces verts urbains (Hull et Vigo, 1992). Pour la plupart des jardiniers montréalais rencontrés – peu importe l'âge ou l'étape de vie –, la pratique du jardinage est perçue d'abord et avant tout comme un processus d'évasion individuelle. Lors de mes analyses, j'étais même étonnée de constater à quel point les jardiniers semblaient être concertés à cet égard. Perçue comme pleinement relaxante et distrayante, cette activité est vécue comme une sorte d'échappatoire, une manière de fuir temporairement le quotidien en fonction de la trajectoire de vie de chacun. La parcelle représente alors pour son propriétaire un espace intime qui tranche parfois drastiquement avec celui de la maison ou du travail, et donc par extension de la routine et des tourments. Entre autres, comme me l'ont partagé Laurent et Étienne, elle permet d'oublier pour quelques instants la réalité :

C'est un petit à-côté qui m'aide beaucoup. Quand je m'en viens dans mon jardin, je ne pense pas à d'autres choses. Moi, je suis dans le mouvement AA et ça [le jardinage] c'est important pour moi parce que je passe mes journées dans des assemblées... Quand j'ai fini l'assemblée, j'ai hâte de m'en aller dans mon jardin.
(Laurent)

Je travaille à la maison, je suis informaticien. Je m'amuse à la maison à travailler, je me prends la tête là-dessus aussi parfois, ça l'arrive. Mais par contre quand j'arrive ici [au jardin], je ne pense plus à ça... Alors donc, ça nous [les membres-jardiniers] permet de nous libérer du carcan du travail. (Étienne)

Dans les discours des usagers, posséder un petit espace à soi dissocié de l'habitat contribuerait ainsi à établir une telle coupure. Jardiner dans un potager collectif permettrait de prendre régulièrement et facilement une pose face aux soucis journaliers (maladie, solitude, travail, stress, etc.). Cette activité donnerait l'opportunité de récupérer afin de mieux poursuivre et remplir les obligations et les engagements. Les moments de jardinage s'actualisent donc comme des temps dégagés de certaines contraintes sociales (Weber, 1998 : 188-189) bien que ces dernières soient divergentes pour chacun des répondants. Si petite soit-elle, la parcelle louée dans un potager collectif à Montréal semble donc créer une scission notable avec le monde extérieur.

Selon leur propos, une fois sur place, les jardiniers seraient absorbés complètement par d'autres préoccupations plus terre-à-terre qui les empêchent momentanément de ruminer certains soucis. D'après mes informateurs, lorsque le jardinier y travaille, son potager l'occupe complètement, corps et âme. Claire exprime nettement cette idée :

Quand la vie quotidienne est difficile à vivre, alors tu viens au jardin et c'est une autre façon de voir... T'sais tu oublies tes problèmes et tu penses à ton jardin, tu nettoies ton jardin. Fait que tu t'évades un petit peu plus. (...) Quand je suis dans un jardin, je m'évade et je m'occupe juste de mon petit territoire. C'est l'évasion, t'sais tu penses juste au jardin fait que tes problèmes... [tu les oublies]. La minute que tu entres, que tu ouvres la porte de la clôture pour entrer au jardin, tes problèmes de maison restent à la maison. Là c'est autres choses : « Bon, est-ce que mes légumes ont poussé? Quelle sorte de bibittes je vais avoir dans mon jardin qui va avoir manger mes feuilles? C'est quoi le problème? » T'sais fait que tout de suite, il y a autres choses qui t'occupent l'esprit. (Claire)

Conformément à cette perception, la parcelle de terre apparaît par conséquent comme une petite brèche réconfortante dans la ville et dans leurs trajectoires journalières parsemées d'écueils et d'ennuis. Favorisant la suspension du temps et de l'espace quotidiens, le jardinet et l'activité de jardinage seraient alors associés, dans l'expérience de mes informateurs, à des sentiments apaisants, valorisants et même régénérateurs :

C'est comme si je fais le vide quand j'enlève mes mauvaises herbes. Je ne pense à rien et l'ambiance est calme fait que j'embarque là dedans t'sais. Je trouve que ça me donne un ressourcement. Moi, j'ai besoin de ça. T'sais j'aime la tranquillité, pour moi, ça m'oxygène. (Véronique)

Parce que les plantes ça m'équilibre mentalement. Faut toujours que tu t'occupes d'elles, elles sont capricieuses et il ne faut pas que tu fasses d'erreurs avec les

plantes... Fait que ça te tient l'esprit occupé à ça tout le temps... T'sais ça me fait comme un équilibre. (Rémy)

Parce que quand je viens ici c'est un peu comme une évasion de la routine quotidienne, de la vie qui existe en dehors du jardin. (...) C'est tellement paisible, c'est tellement gratifiant pour moi que j'oublie le reste de mes problèmes pendant que je suis ici. J'oublie le quartier où j'habite, j'oublie le désordre que j'ai laissé dans la cuisine ou j'oublie, je ne sais pas moi, les conflits qui pourraient exister entre voisins. Oui, absolument, quand je viens ici je me retire du reste du quotidien. (Anna)

Le jardinage et le rapport entretenu avec leur parcelle auraient ainsi, selon les usagers, un effet positif dans leur vie quotidienne. Ils avancent ressentir ses bienfaits sur leur corps et leur esprit. De la même manière, ces perceptions sont encore plus vives dans les discours des personnes malades qui soulignent les bénéfices de la culture d'un petit potager sur leur état. Selon Guy et Maurice, il est clair que cette activité a joué un rôle considérable dans leur processus de rétablissement tant physique que psychique :

[Le jardinage] ça vous remet sur la terre. Moi, j'ai été bien malade, « magané » là et quand je suis revenu de l'hôpital, j'étais sur le balcon et j'étais de même [mime un être inanimé] et je regardais, je ne faisais plus rien. Quand mon copain m'a amené ici, j'ai commencé à louer ça [un jardinet]... tout a changé. Ça fait trois ans que je m'amuse là-dedans et j'aime ça comme un fou maintenant! (Guy)

Je venais ici et ça me changeait les idées. Parce que quand tu es assis dans le coin et que la tête trotte, ce n'est pas bon. Ça grossit, les problèmes deviennent gros, gros, gros. Il n'y en a plus de solution. (...) [Le jardinage] c'est bon pour ma santé, c'est bon pour mon moral, c'est bon pour ma tête. Pour moi, c'est excellent! (Maurice)

Par ailleurs, le jardinet semble être également arrimé, dans l'expérience des membres-jardiniers, à l'image d'un petit territoire de quiétude et de sérénité. Selon Rémy, il apaise ceux qui franchissent ses frontières. De cette manière, dans les propos de bien des usagers, il est synonyme de tranquillité. L'espace jardiné est ainsi perçu comme une trouée sereine au sein d'un environnement urbain menaçant ou, du moins, très agité. Pour eux, les moments et le lieu de jardinage créeraient en quelque sorte un minuscule espace-temps s'opposant au rythme effréné de la vie actuelle et au cadre stressant de la ville qui les entourent comme le révèlent entre autres les propos de Laurent :

C'est un petit coin où tu es capable d'avoir quelques minutes pour être tranquille même si c'est en plein centre de la ville. Tu pars d'un bloc appartement de la rue Sainte-Catherine et tu arrives ici et ce n'est pas croyable. Ton jardin, rien que ton

petit dix par vingt, il y a de la tranquillité et c'est la paix. C'est vrai, tu trouves ça quand tu travailles dans ton jardin. (Laurent)

Selon ces perceptions et expérimentations du jardinage, la parcelle louée dans un jardin communautaire apparaît conséquemment à la fois comme un abri et un repaire bienfaisants qui permet de rendre la vie et le monde plus supportables. Elle semble conférer un peu de plénitude dans un environnement parfois déroutant et angoissant en donnant l'opportunité aux acteurs sociaux de se composer un petit espace intime, bénéfique et significatif.

5.4 À quelle mode planter ses choux?

En revanche, s'il semble que chacun cultive son jardinet d'une manière qui lui est propre, le partage d'intérêts, de conceptions, d'expériences ou de procédés horticoles viendraient aussi caractériser et unifier ou différencier certains types particuliers d'usagers. Sous cet angle, les façons d'appréhender le jardinage et l'espace consacré à cette activité ne seraient pas neutres, mais s'enracineraient dans l'expérience de vie des participants. Comme l'a souligné Christopher Tilley, l'expérience humaine de s'immiscer dans un nouvel espace et d'élaborer des rapports avec lui est toujours teintée des expériences antérieures (1994 : 27). Au jardin Préfontaine, les potagers porteraient alors en eux un peu de l'histoire de vie de leurs créateurs comme je l'ai constaté lors d'observations *in situ*.

Plus particulièrement, plusieurs membres des jardins communautaires à Montréal semblent s'être préalablement frottés au jardinage et à la nature (à des degrés variables par ailleurs) avant leur adhésion⁵⁴. Si cette expérimentation paraît même parfois avoir joué un rôle prépondérant sur la décision de cultiver une parcelle de terre dans un potager collectif, celle-ci semble aussi contribuer à modeler les manières de cultiver un jardinet. De la même façon, d'autres caractéristiques (âge, origine ethnique, type de milieu d'origine [urbain versus paysan], mode de vie, etc.) feraient en sorte que certains jardiniers possèdent des manières plus ou moins semblables de jardiner et d'aménager leur potager. Comme dans le cas des jardins privés des Pyrénées (Luxereau, 1986), le partage de ces procédés crée ainsi certaines catégorisations (plus ou moins étanches) d'usagers qui se retrouveraient d'ailleurs à la fois marquées dans l'espace des potagers (s'appréhende par l'observation) et véhiculées dans les discours quotidiens des jardiniers. Tel que l'a déjà défendu Bonetti

⁵⁴ Je discute aussi de cet aspect au chapitre 7.

(1994) et Ingold (1996), pour Tilley, il ne fait pas de doute que puisque les acteurs « habitent » réellement l'espace, ces derniers « draw on their settings; and the manner in which they do so depends upon the specificity of their relationship to place » (1994 : 19). Dans le cas des jardins communautaires montréalais, cette dynamique serait opérante d'autant plus que ces derniers reposent sur une organisation offrant aux utilisateurs une grande liberté individuelle en dépit de leur caractère institutionnel comme il en a été question au chapitre précédent. Ainsi, bien qu'ils ne soient pas exhaustifs et exclusifs, principalement trois types de procédés horticoles et de jardinets peuvent être ainsi identifiés au Jardin Préfontaine comme dans bien des jardins collectifs montréalais visités au cours de l'enquête de terrain. Deux distinguant principalement les membres selon l'âge de vie (plus âgés versus plus jeunes) et un identifiant les jardiniers d'origine immigrante.

5.4.1 Le potager bien ordonné

Ayant souvent grandi en milieu agricole et participé à la culture de grands jardins familiaux, plusieurs jardiniers franco-québécois relativement âgés (i.e. d'environ 50 ans et plus) puisent généralement leur savoir-faire des techniques jardinières dites traditionnelles. Leurs procédés de plantation et de culture sont le plus souvent dictés par des règles précises reçues de leurs parents ou forgées par leurs nombreuses années d'expérimentation. Cultivant habituellement peu de fleurs (elles ne servent souvent qu'à favoriser ou accompagner discrètement la culture des légumes⁵⁵) et de cultivars « exotiques », ordre, propreté et constance des soins semblent constituer pour eux la clé du succès d'un potager. Leur jardinet prend d'ailleurs souvent la forme de multiples rangs de plants de légumes bien alignés et exempts de mauvaise herbe⁵⁶. Interrogés sur les caractéristiques d'un « bon jardinier », le souci de ces règles de présentation et d'entretien ressort franchement du discours des membres plus âgés du Jardin Préfontaine :

Il faut toujours que tu regardes la façon dont les choses sont disposées. Si c'est droit et d'aplomb... ou si c'est tout croche, plein de mauvaises herbes. Ou encore, il y en a qui vont venir ici et pour eux autres jardiner, c'est faire pousser des fleurs. Moi, il n'y en a pas chez nous [dans son jardinet].(...) Un bon jardinier c'est quelqu'un qui s'occupe de son affaire [de son jardinet] et qui essaie de faire son affaire le plus droit possible. (Maurice)

⁵⁵ Pour ces jardiniers, le choix des fleurs est d'ailleurs souvent fait en fonction de leur propriété utilitaire pour la culture des légumes (par exemple, certaines éloignent les insectes nuisibles grâce à leur odeur) plutôt que pour leur qualité esthétique.

⁵⁶ Voir la planche 5 à la page 86.

Ceux qui travaillent toujours dedans [leur jardinet], régulièrement, ce monde là, on voit qu'ils n'ont pas de misère à récolter des légumes. Il y en a d'autres qui le laissent à l'abandon. Moi, je ne les comprends pas, ils prennent des jardins et ils viennent à peu près une fois par semaine, une fois par quinze jours. Un jardin, bien c'est toujours à surveiller, et si le leur ne produit pas c'est parce que les mauvaises herbes remportent sur les légumes... On s'en aperçoit, les meilleurs jardiniers c'est ceux qui viennent régulièrement et qui l'entretiennent. (Roland)

Selon cette vision véhiculée par les jardiniers âgés que j'ai rencontrés, il y a un lien clair entre potager propre et « bon jardinier ». Cette même association a d'ailleurs été recensée par Weber chez les jardiniers plutôt âgés dans des jardins ouvriers français (1998 : 225). Sous cette perspective, le jardinage demande temps, soins et persévérance. Le jardinet est un espace nécessitant une attention assidue où l'herbe folle n'a pas sa place. Le conformisme des pratiques et de l'espace prend donc ici tout son sens. À travers le discours de ce groupe d'usagers, les références constantes à la tradition et aux « bonnes vieilles méthodes » justifient d'ailleurs l'importance du travail bien fait et d'un potager bien ordonné. La valeur esthétique d'une parcelle se mesure par conséquent bien souvent à son organisation et à la qualité de son entretien. Dans cette logique, c'est ce qui donne un beau jardin et une bonne récolte. Pour la plupart des jardiniers âgés, la demande de conseils horticoles serait d'ailleurs avant tout dirigée vers une personne dont le potager reflète ces critères.

Généralement issus de familles où la culture de la terre était un gagne-pain, ces membres-jardiniers associent d'ailleurs souvent le jardinage à l'idée d'un passe-temps exigeant qui ne se situe pas très loin de celle du travail. Pour eux, la culture d'un potager implique une bonne part de responsabilités et d'obligations. C'est une activité qui doit être réalisée avec sérieux, persévérance et dévotion :

Je m'en aperçois aujourd'hui après quinze ans [d'adhésion], à mon âge, qu'il faut aimer le jardin, faut aimer la terre. Parce qu'il y en a qui sont surexcités au printemps. Ah sacrifice! Là, ils commencent leur jardinet et tu ne les revois plus de l'année. Ils ne viennent même pas le nettoyer leur jardin. Ça, ce n'est pas l'amour du jardin du tout, c'est... Quand tu prends un jardin ça l'amène toutes les conséquences qui vont avec; le travail, le nettoyage... Pour avoir un beau jardin, il faut que tu t'en occupes, il faut que tu l'aimes. (Laurent)

Bien entendu, pour la plupart de ceux-ci, la culture de leur parcelle dans un jardin communautaire n'est pas perçue comme une corvée ou un fardeau, mais il s'agit néanmoins

d'une activité que l'on doit exécuter avec application et dont le plaisir et le contentement proviennent principalement du sentiment de l'avoir accompli convenablement tel que me l'a précisé Laurent :

C'est un bon passe-temps, mais pas à s'amuser. Comme tout à l'heure tu m'as demandé si c'était un loisir. Non, c'est du travail et de la contemplation quand le travail est bien fait, bien réussi. (Laurent)

À ce niveau, ces images du jardinage et du « beau potager » sont non seulement héritées d'un passé paysan, mais semblent également s'accorder avec les pratiques aujourd'hui mises en œuvre par ces jardiniers plus âgés. Généralement retraités et disposant de plus de temps à consacrer à leur parcelle, la plupart de ces membres âgés fréquentent régulièrement, voire même quotidiennement leur jardin communautaire. Leurs rapports avec l'espace potager se traduisent ainsi souvent par une surveillance assidue des cultures, le développement d'un certain savoir-faire et le maintien de soins minutieux dispensés tout au long de la saison estivale. Le plaisir de jardiner s'obtiendrait ainsi par le travail, l'assiduité et l'attention. Dans ce cas, expériences, visions et pratiques potagères se consolideraient mutuellement et alimenteraient donc possiblement du même coup leur perceptions et l'usage actuels de leur potager dans l'espace du jardin communautaire.

5.4.2 Un espace d'apprentissage et de création

En ce qui concerne les jardiniers plus jeunes (i.e. âgés surtout entre 25 et 45 ans), principalement d'origine franco-québécoise et habituellement assez scolarisés, leur relation avec leur potager semble considérablement différente de celle de leurs aînés. Possédant habituellement peu de connaissances horticoles, mais ayant toutefois développé une attirance pour la « nature », ces derniers appréhendent d'abord le jardinage comme une activité de découverte et d'apprentissage. Pour eux, le plaisir d'expérimenter et de faire soi-même se veut au centre de la culture de leur potager et de leur relation au jardinage. Procédant fréquemment par essais-erreurs, ces jardiniers s'aventurent plus souvent dans la plantation de cultivars inédits ou de méthodes inusitées comparativement à leurs compatriotes plus âgés.

À ce sujet, les propos de Marie sur les caractéristiques d'un « bon jardinier » reflètent bien la manière dont les plus jeunes appréhendent leur jardinet :



Planche 5 : Potager cultivé par un jardinier âgé au Jardin Préfontaine.



Planche 6 : Un agencement de fleurs, fines-herbes et légumes donnent un aspect sauvage à la parcelle d'une jeune jardinière du Jardin Préfontaine.



Planche 7 : Aménagement inusité du jardinet d'une jeune membre du Jardin Préfontaine pour souligner l'année 2000.



Planche 8 : Potager d'un membre d'origine immigrante identifiable par les variétés de légumes qui y sont cultivées.

C'est une personne qui va expérimenter des choses. T'sais qui n'a pas la vérité acquise là. Elle va essayer des choses, donner ses idées aux autres. C'est ça un bon jardinier, quelqu'un qui reconnaît, qui peut voir qu'il y a différentes façons de faire... qu'il n'y pas juste une façon de planter un plant de tomate. (Marie)

Plus particulièrement, cette volonté de découvrir et d'expérimenter semble aussi engendrer l'aménagement de potagers bien particuliers. En effet, inspirés généralement par diverses sources d'influence et de savoir-faire horticoles (culture biologique, nouvelles tendances artistiques ou jardinières véhiculées dans les médias, échanges de conseils entre amis, etc.), ces derniers créent fréquemment des jardins-amalgames ne correspondant que très peu aux critères issus des procédés traditionnels de jardinage québécois. L'originalité y acquiert en fait une place de choix. Parfois organisés en fonction d'un thème ou disposés selon un joyeux méli-mélo savamment calculé, fleurs et légumes se partagent ainsi l'espace des parcelles⁵⁷. Cependant, contrairement à la création artistique retrouvée dans certains jardins ouvriers français reposant essentiellement sur la récupération de matériaux hétéroclites (Dubost, 1979b; Hissard et Portet, 1979; Korosec-Serfaty, 1990), celle de ces jeunes jardiniers montréalais semble plutôt prendre forme par l'achat de cultivars, d'équipements et de produits d'entretien relativement onéreux. Ainsi, selon mes entrevues et observations, ce sont les jeunes jardiniers qui consacrent habituellement le plus d'argent pour leur potager au Jardin Préfontaine.

Plutôt qu'un simple espace de jardinage, les parcelles de terre de ce groupe de jardiniers deviennent ainsi le terrain d'élection d'une activité de découverte, d'expérimentation et de création. Si celles-ci portent nettement la marque personnelle de leur propriétaire, les tâches d'entretien y sont habituellement plus discrètes⁵⁸. De ce point de vue, le jardinage apparaît avant tout comme un loisir qui semble pleinement expressif et que l'on pratique lorsque notre horaire le permet. Si ces jeunes jardiniers fréquentent généralement leur jardin communautaire et entretiennent leur potager beaucoup moins assidûment que les membres les plus âgés, le temps consacré et passé dans leur jardinet est habituellement considéré comme foncièrement agréable :

⁵⁷ Voir les planches 6 et 7 aux pages 86 et 87.

⁵⁸ Selon mes observations, ce sont d'ailleurs généralement des jeunes jardiniers qui doivent être « remis à l'ordre » par l'émission d'un avertissement (verbal ou écrit) des présidents de jardin afin que l'entretien de leur parcelle et/ou des allées adjacentes soit fait plus régulièrement.

Quand j'y vais une fois aux deux semaines passer mon deux heures, là j'ai du fun parce que je sais que j'ai le temps pour le faire, pour rester là. Je prends mon temps, j'aime ça. C'est un deux heures que j'aime. (Sophie)

Pour ces jardiniers, la satisfaction serait d'ailleurs trouvée dans l'activité même de jardiner et non pas seulement dans sa finitude ou ses résultats comme les usagers plus âgés. En fait, le plaisir de cultiver ses légumes et d'aménager sa parcelle semble très souvent lié au contact direct avec la « nature ». Voir grandir, toucher, sentir la terre et des végétaux sont pour eux des dimensions prépondérantes au jardinage qui leur apportent un certain bien-être personnel que leurs aînés considèrent moins fréquemment. En ce sens, la relation avec le jardinage prend parfois pour eux un sens discursif quasi ontologique comme c'est le cas pour Étienne :

Mais pour moi, ce n'est vraiment pas seulement un loisir. C'est plus qu'un loisir, c'est un contact. Le fait que ça soit un contact, c'est parce que moi je crois beaucoup aux bienfaits du contact avec la mère. Lorsque je parle de la mère, je parle de la terre. Alors donc, si j'y crois, je le maintiens. (Étienne)

Dans cet ordre d'idées, leur image de ce qu'est un bon jardinier repose évidemment sur d'autres critères que ceux émis par les jardiniers plus âgés basés sur le travail, la rectitude et la propreté. Quoique conscients des idéaux véhiculés par ces derniers, ce sont l'expérience de jardinage et la nature du contact recherché qui comptent avant tout pour les jardiniers plus jeunes du Jardin Préfontaine :

Un bon jardinier c'est celui qui pense comme son jardin et qui aime son jardin. (...) C'est porter un jugement en disant lui c'est un bon et lui ce n'est pas un bon. Il y a des gens qui viennent ici qui n'ont jamais jardiné dans leur vie. Ils viennent ici juste pour s'amuser, pour avoir un contact de la nature. (Étienne)

Un bon jardinier, pour moi ça n'existe pas. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas de mauvais jardiniers non plus. Parce que pour être un bon jardinier bien l'autre aussi doit exister, le mauvais jardinier. Un bon jardinier c'est simplement quelqu'un qui aime la nature, qui respecte la nature. Que la personne ait le tour de cultiver les affaires ou que la personne n'ait pas le tour, ce n'est pas important. (Anna)

Cette prépondérance accordée au contact et à l'harmonie avec la « nature » se traduit d'ailleurs par un attrait plus marqué envers les techniques et produits dits écologiques. Sans toutefois être tous de fervents adeptes de la culture biologique, il est possible de remarquer chez ce groupe une plus grande préoccupation envers la protection de la nature et de leur

santé ou celle de leur famille. Cet aspect concerne d'ailleurs tout particulièrement les jardiniers parents de jeunes enfants. Ainsi, le jardinet de ces usagers leur permettrait à la fois de développer cet intérêt et de le mettre en application.

Pour les jardiniers montréalais plus jeunes, la pratique du jardinage peut donc s'avérer une expérience en soi et le potager un véritable espace de découverte et d'expression. Quoique leurs rapports avec leur parcelle sont généralement beaucoup moins réguliers et nombreux que ceux des plus âgés, ces derniers semblent tisser néanmoins des liens étroits s'enracinant dans un besoin de se rapprocher de la « nature » et d'y trouver satisfaction. Ainsi, un certain écart générationnel se forgerait à Montréal aux niveaux des usages et des perceptions de l'activité et de l'espace de jardinage.

5.4.3 Cultiver sa différence

Pour les tenants de l'approche de l'engagement spatial, l'expérience humaine d'appréhender et de façonner l'espace est profondément culturelle (Basso, 1996; Casey, 1996; Tilley, 1994). À Montréal, les traditions jardinières particulières et les modes de vie divers liés aux différences culturelles paraissent d'ailleurs jouer un rôle prépondérant sur les formes d'expressions paysagères déployées dans les jardins privés. Au fil des ans les nouveaux-arrivants ont contribué et contribuent encore à l'élaboration des paysages résidentiels et des espaces de vie par les différents types de cultures qu'ils transplantent dans cette ville (Eveillard, 1991; Routaboule, Asselin et Eveillard, 1995). Bien sûr, parler des jardiniers immigrants à Montréal, c'est créer une catégorisation vaste et floue qui regroupe des gens d'origines multiples et diversifiées dont les trajets migratoires et d'établissement ainsi que les savoir-faire horticoles diffèrent énormément. Cependant, celle-ci se justifie par le marquage de l'espace que tous effectuent bien souvent malgré eux. Sous cette logique, les jardins communautaires multiethniques ou à plus forte concentration franco/anglo-qubécoise ne semblent pas échapper à cette dynamique à Montréal. Au Jardin Préfontaine, comme ailleurs leur présence ne passe pas inaperçue bien que les usagers d'origine immigrante soient en faible nombre. Par conséquent, leurs jardins sont fréquemment différenciés et catégorisés par la majorité franco-qubécoise.

Selon mes observations, cultiver un potager permettrait à certains jardiniers d'origine immigrante de renouer quelque peu avec un mode de vie passé. Cette occasion serait d'ailleurs empruntée majoritairement par des immigrants ayant expérimenté la culture

maraîchère dans leur pays d'origine de sorte que leur ambition et implication se rapprochent sensiblement de celles partagées par les jardiniers franco-québécois plutôt âgés. Qui plus est, il semble que l'autoproduction alimentaire leur donnerait aussi accès à des cultivars frais provenant de leur terre natale parfois difficiles à se procurer sur le marché montréalais. Provenant d'un milieu paysan ou ayant appris la culture potagère de leurs parents à Montréal, la plupart des jardiniers d'origine immigrante que j'ai rencontrés semblaient d'ailleurs s'inspirer des traditions horticoles de leur pays d'origine.

Mettant en œuvre leur savoir-faire respectif, les parcelles de ceux-ci prennent alors des formes singulières qui affichent simultanément leur différence et leur appartenance. Inévitablement, un certain marquage de l'espace du jardinet est alors réalisé. Celui-ci peut s'actualiser par la culture de végétaux particuliers et inconnus des jardiniers d'origine différente ou par le recours à des techniques de plantation distinctives⁵⁹. Ces pratiques font d'ailleurs en sorte que sans connaître nécessairement le propriétaire d'une parcelle, des gens peuvent arriver à déterminer son origine à partir de la simple apparence de cette dernière. Plus rarement, des conceptions différentes de la culture horticole et de la scission entre espace privé et public ou encore de la division du travail sont susceptibles d'être remarquées⁶⁰.

Au Jardin Préfontaine, on peut soupçonner que ce cumul possible de différences soit à la source des nombreuses allusions faites par les membres d'origine franco-québécoise sur la présence de jardiniers d'origine immigrante malgré leur faible représentation dans cet espace. De même, il est à noter que ces jardiniers venus d'ailleurs ne semblent pas tous « catégorisés » de la même façon sur ce territoire. Les usagers originaires d'Europe de l'Ouest (France, Italie, Portugal, etc.), dont l'établissement à Montréal remonte généralement à plus longtemps et dont les savoir-faire et types de cultures se rapprochent davantage de ceux partagés par les Franco-québécois, passeraient en ce sens plus souvent inaperçus que les jardiniers d'origine asiatique, africaine ou maghrébine par exemple. Mais, comme je l'ai brièvement soulevé, cette « mise en évidence » des différences ne semble pas être l'affaire que des potagers collectifs dont les membres sont majoritairement

⁵⁹ Voir la planche 8 à la page 87.

⁶⁰ Par exemple, il arrive que certains jardiniers d'origine immigrante partagent l'entretien de leurs parcelles entre plusieurs familles, maintiennent une division sexuelle de certains travaux horticoles ou empiètent sur les espaces communs afin de mettre en œuvre certaines procédés de plantation particuliers. Ces pratiques sont ainsi considérées comme saugrenues par d'autres.

d'origine franco/anglo-québécoise. Bien au contraire, on retrouve souvent ce même processus dans les jardins multiethniques où ces derniers y sont en minorité. Que ce soit à Côte-des-Neiges, Saint-Michel ou Parc-extension, des jardiniers de toutes les origines « s'amuse » souvent entre eux à « compter le nombre d'origines ethniques représentées » dans leur jardin communautaire et à identifier les caractéristiques des potagers qui leur sont associées⁶¹.

Quoique fréquemment issus de techniques traditionnelles, les procédés de culture des jardiniers d'origine immigrante déployés dans leurs parcelles afficheraient donc, souvent bien involontairement, l'appartenance « autre » de leur propriétaire et ironiquement une certaine nouveauté qui les différencierait des jardiniers aux pratiques plus « autochtones ». Comme en sol français (Pasquier et Petiteau, 1996) et comme le confirme une certaine couverture médiatique (Elkouri, 1998; Gingras, 1999; Pfeiff, 2001), ces pratiques et conceptions jardinières différentes concourraient aussi à la consolidation du paysage spécifique des potagers collectifs montréalais. Le portrait diversifié et multiethnique des membres participerait à la production et la construction sociale de ces espaces comme je l'ai évoqué au chapitre précédent.

5.5 Une vitrine sur soi et sur les autres

Dans les jardins communautaires, les jardinets communiqueraient par conséquent certains traits de leurs propriétaires. Résultats de leurs actions et perceptions, ils nécessitent et favorisent une appropriation individualisée et la création de liens intimes avec ceux qui les cultivent et les modèlent. De cette façon, histoires et expériences de vie des jardiniers s'inscrivent dans ces derniers de sorte que certains types d'usagers et de potagers en viennent à être affiliés. Ceci nous rapproche dès lors du concept d'identification spatiale qui, pour Keith H. Basso (1996 : 55) et John Gray (1999 : 440), correspond au processus socioculturel par lequel en fréquentant un lieu, en l'« habitant », les gens y deviennent impliqués mais surtout associés. Puisque le potager se forme sous l'action du jardinier et devient en quelque sorte imprégné par les caractéristiques de ce dernier, il agirait comme une sorte de médium de projection de son créateur.

⁶¹ Lors de mes observations, la « visite » d'un jardin communautaire en compagnie de l'un de ses membres se soldait d'ailleurs souvent par ce « mode de présentation ».

Ainsi, dans un espace urbain partagé (i.e. semi-public) comme le jardin communautaire où la parcelle des uns est exposée au regard des autres, le jardinet deviendrait alors une sorte de vitrine sur soi et sur autrui. Il serait, d'une certaine manière, une forme d'expression, d'affirmation et de médiatisation. Il ferait d'ailleurs écho aux jardins de façade en milieu résidentiel (Eveillard, 1991; Nail, 1999) ou même aux tags et graffitis faits par les jeunes dans les villes (Milon, 1999). Par ailleurs, en tant qu'œuvre et prolongement du jardinier, le potager collaborerait à l'élaboration d'une certaine « mise à vue » (Chelkoff et Thibaud, 1992) et à la définition de l'espace urbain par l'acteur. D'une part, par son rôle de jardinier, l'usager s'identifierait à son potager puisque par ses actions ce dernier le crée et personnifie. D'autre part, les autres usagers pourraient « décoder » à travers sa parcelle un peu qui il est. En ce qui concerne ce second point, il est à noter que les promenades de certains usagers afin de prendre connaissance de l'état des jardins de l'ensemble des membres de leur jardin communautaire ne sont pas rares. En outre, bien qu'elle soient réductrices et incomplètes, les catégorisations de types de procédés horticoles (et par extension de jardiniers) présentées plus haut ont été suggérées non seulement par mes observations des gens et des lieux, mais aussi par le discours que certains jardiniers portent sur leurs pairs et leur jardinet. Cette lisibilité du jardinet créerait donc un certain jeu communicatif et identitaire à la fois entre les co-usagers et entre les jardiniers et leur potager.

Les préoccupations envers l'aspect de leur jardinet que j'ai retrouvées chez bien des citadins-jardiniers peuvent aussi être interprétées dans cette optique. Toutefois, si le fait de jardiner à la vue de tous (autant des passants que des autres membres) peut exaspérer certains, pour d'autres cette situation permet de montrer et mettre en valeur leur savoir-faire, leur effort ou leur originalité. Ainsi, le fait d'être vu stimulerait parfois même le désir et le plaisir de montrer. De tous temps, visites et démonstrations font d'ailleurs partie des pratiques dans les potagers collectifs français (Weber, 1998). Dans les jardins communautaires montréalais, des prix sont d'ailleurs décernés annuellement aux jardiniers dont le potager démontre un souci d'esthétisme ou une assiduité des soins. Sur ce sujet, autant les membres que les non-membres (parents, amis, voisins, etc.) sont aussi conviés de temps à autre à venir contempler l'œuvre des jardiniers montréalais lorsque ceux-ci en sont satisfaits. Pour Laurent, cette possibilité semble explicite et stimulante : « *Moi, quand mon jardin est très beau, j'emmène de la visite. Je le fais visiter à des amis.* ». De même, lors de

mon enquête de terrain, la rencontre d'un usager qui m'était inconnu se soldait souvent par une invitation de sa part à « faire le tour » de son jardinet. Au jardin communautaire, présentation de soi et exhibition du potager s'avère ainsi fréquemment reliées. Ainsi, selon Florence Weber (1998) et Françoise Dubost (1999), ce ne serait pas seulement un potager que les jardiniers entretiennent dans ce type d'espace, mais d'une certaine manière leur propre réputation et image. De ce fait, visibilité et communication feraient partie de l'action de cultiver une parcelle dans un lotissement collectif urbain.

En définitive, dans les jardins communautaires montréalais, les usagers semblent maintenir des rapports intimes et malléables avec leur jardinet malgré le cadre institutionnalisé de celui-ci. L'implication concrète des jardiniers dans la création de leur potager fait en sorte que ce dernier arbore bien souvent leurs caractéristiques. La culture et l'aménagement de la parcelle favorisent certaines expériences affectives, expressives et symboliques. Ils suscitent ainsi des pratiques de personnification et la délimitation d'un territoire individuel dans un lieu urbain partagé. De plus, il semble aussi que les usagers accordent à leur parcelle des facultés bienfaitrices par lesquelles cette dernière jouerait un rôle significatif dans leur quotidien. Il s'agit généralement d'un petit espace à soi qui permet de se retrancher temporairement des tracasseries journalières et de l'environnement urbain. Les usagers le caractérisent avant tout comme un lieu d'évasion.

En cultivant une parcelle – en s'y investissant personnellement et en la modelant selon leurs expériences de vie, conceptions du jardinage et savoirs horticoles – les jardiniers montréalais paraissent mettre en œuvre certains processus d'appropriation et d'identification spatiaux qui se trouveraient également consolidés par le regard que leur portent les autres membres. Cela se transpose entre autres par des façons distinctes de façonner l'espace du jardin et de s'y engager qui différencient les jardiniers d'origine franco-qubécoise selon l'étape de vie ou les jardiniers d'origine immigrante. De plus, si les motifs économiques sont généralement absents de leur démarche et ambition, la plupart des usagers semblent plutôt s'introduire dans cet espace en fonction de certains repères préalables – des contacts antérieurs avec le jardinage et la nature – et à un moment particulier de leur trajectoire de vie qui manifestent souvent une quête d'évasion face aux

soucis quotidiens. L'espace même du jardinet ainsi cultivé serait alors investi d'intimité et de quiétude pour la plupart des membres. En y accordant du temps et de l'énergie, les usagers s'identifieraient en lui et s'y attacheraient. Ils s'y définiraient donc, selon différentes avenues, un espace personnel, ludique et régénérateur à la limite du privé, dans un environnement collectif. Sur leur territoire les usagers s'approprieraient d'une manière personnelle et tangible une petite tranche d'un lieu semi-public, afin de l'« habiter » et de se définir un espace dans la ville. Toutefois, les personnes qui exploitent ce dernier ne peuvent faire abstraction de son caractère partagé. C'est précisément de cette dimension collective qu'il est question au prochain chapitre où l'idée du jardin communautaire comme lieu de sociabilité sera approfondie et discutée.

CHAPITRE 6 – PARTAGER LE TERRITOIRE

C'est une place où on peut échanger. Moi, c'est ça que j'aime beaucoup. C'est un endroit où tu as ton jardin, tu peux semer, cultiver tes légumes et en même temps, les gens se parlent. (Marie)

Au chapitre précédent, le lien intime entre les jardiniers et leur parcelle a été mis en relief. Certains processus d'attachement spatial entre gens et lieux ont été ainsi abordés. Toutefois, l'expérience et l'appréciation d'un espace urbain se réfère non seulement à son environnement physique, mais comprend aussi les autres qui l'empruntent (Shields, 1996). Les pages qui suivent discutent des pratiques et perceptions du partage de l'espace du jardin communautaire à Montréal. Les manières par lesquelles les gens interagissent entre eux ainsi que les formes et les bases des relations sociales entre les jardiniers sont examinées. Afin de comprendre l'élaboration des rapports sociaux au sein de ces lieux urbains, j'en distingue deux types. Dans un premier temps, j'expose la problématique du partage de l'espace afin d'analyser la sociabilité entre inconnus que je qualifie de « fluide ». J'ai recours principalement au concept de confiance en situation de modernité avancée proposé par d'Anthony Giddens (1994) pour ausculter les interactions éphémères et sans engagement entre étrangers négociant ce même territoire. Dans un second temps, j'aborde la « sociabilité ancrée » à laquelle j'alloue des propriétés telles que l'intimité et la continuité. C'est la formation de nouvelles relations sociales au sein des potagers collectifs, mais surtout la consolidation de liens préexistants à l'adhésion par le truchement des filières de recrutement et des dons qui sont alors explorées. Cette distinction analytique des sociabilités est commode ici puisqu'elle permet de traiter les relations sociales générées par l'environnement des jardins communautaires d'une manière critique et plus nuancée⁶². D'un autre côté, elle donne l'opportunité d'éclairer à la fois les actions des gens et leurs perceptions ainsi que de les particulariser selon le point de vue des acteurs. Cette dernière permet aussi de faire ressortir en quoi l'expérience d'un lieu est reliée avec celle du partage fonctionnel, affectif et symbolique de l'espace avec autrui.

⁶² Effectivement, plusieurs écrits (entre autres Hassler et Gregor, 1998; Hynes, 1996; Landman, 1993; Lewis, 1990, 1992; Severson, 1990; Warman, 1999) ont souligné le potentiel des jardins communautaires dans la création de liens sociaux entre les citoyens sans toutefois examiner la forme de ces mêmes liens.

6.1 Le jardin communautaire comme espace social

Les tenants de l'approche de l'engagement spatial, à l'inverse de ceux des approches de la production et de la construction sociale de l'espace qui ont surtout analysé les sphères conflictuelles des lieux, ont très peu abordé la dimension sociale des espaces et leur caractère collectif préférant explorer davantage les relations entre les humains et leur environnement matériel. Pourtant, comme l'a noté Keith H. Basso, l'expérience spatiale n'est pas uniquement un processus solitaire, au contraire « relationships to place are lived most often in the company of other people » (1996 : 56-57). Ainsi, l'expérience d'*être dans le monde* se référant à celle d'*être dans l'espace* ne pourrait être séparée de celle d'*être parmi les autres*. Les relations tissées entre gens et lieux s'incorporeraient avec l'expérience de partager et d'habiter un territoire avec autrui. De la même façon, l'attachement spatial ne se réaliserait pas seulement envers un espace ou un paysage en fonction de sa matérialité. Il serait aussi imbriqué aux significations et expériences des lieux qui impliquent ou comprennent des interactions et relations que les acteurs établissent ou maintiennent entre eux. Comme le rappellent Low et Altman :

« Thus many authors refer to places as satisfying because they permit control, creativity, and mastery, and they provide opportunities for privacy, personal displays, security, and serenity. On the other hand, a number of scholars indicate how attachment to places may be based on or incorporate other people – family, friends, community, and even a culture. Thus the social relations that a place signifies may be equally or more important to the attachment process than the place qua place. » (1992 : 6-7).

Pour l'ethnologue français Guy Barbichon (1990) qui s'est penché sur les variations culturelles (i.e. temporelles et spatiales) des rapports qu'entretiennent les être humains avec les espaces partagés, le caractère socialisé de ces derniers implique quasi automatiquement un certain processus d'appropriation symbolique chez les usagers. Comme il le signale, « presque tout espace d'usage public peut être considéré comme un objet d'appropriation collective, si latente et si diffuse en soit la perception, et si étendue en soit la population qui se l'attribue. » (1990 : 109). Toutefois, comme l'indique Barbichon, l'espace social n'implique pas, dans la plupart des cas, un groupe unique. À l'inverse, il engendre habituellement la co-présence et l'interaction de groupes pluriels (1990 : 110). Nous y découvrons généralement une variation des positions et des modes d'occupation et d'appropriation (1990 : 111). En ce sens, les espaces publics seraient inévitablement problématiques. Pour Calogirou et Touché, qui ont mené une enquête ethnographique sur la

pratique du skateboard de jeunes français, le caractère contentieux des territoires communs dans la ville provient justement du fait qu'ils sont des espaces de sociabilité accessibles à diverses catégories de personnes où se côtoient des modalités multiples de les occuper physiquement, sensoriellement et symboliquement (1995 : 68). Ce sont indubitablement des « terrains de brassage » de différents intérêts et projets. Ils ne seraient ainsi jamais définis une fois pour toutes, mais bien, comme tous espaces, toujours en cours de constitution (Casey, 1996 : 19; Chelkoff et Thibaud, 1992 : 7). Dans des termes plus près de la phénoménologie, Tilley résume l'ensemble de ces propos en spécifiant qu' : « A social space, rather than being uniform and forever the same, is constituted by differential densities of human experience, attachment and involvement. » (1994 : 11). Comme l'a arguer Rodman (1992), l'espace social constitue alors également un espace vécu pouvant être expérimenté différemment d'une manière simultanée.

Dans cet ordre d'idées, les jardins communautaires montréalais se présentent aussi comme des espaces sociaux dans la ville. Comme dans tous lieux urbains, des formes spatiales et des formes sociales y sont réunies (Chelkoff et Thibaud, 1992 : 6). Il s'agit de territoires s'adressant à tous, partagés entre plusieurs citoyens et regroupés sous un principe associatif. Ces espaces urbains s'avèrent inévitablement le terrain d'interactions entre des individus hétéroclites. Cette diversité est facilement repérable au Jardin Préfontaine comme dans tous les jardins communautaires à Montréal comme je l'ai soulevé dans les deux chapitres précédents. En tant qu'espace social, le potager collectif génère ainsi un lieu et des occasions de rencontre et d'échange dans la ville. Il met en jeu ce que l'on désigne communément comme la « sociabilité ». Du point de vue des sciences sociales, celle-ci se réfère à un champ de relations sociales primaires (i.e. face à face) s'inscrivant dans la vie quotidienne et le monde de l'« interconnaissance » (Levasseur, 1990 : 9-10). Elle oscille entre les rapports sociaux spontanés ou informels et ceux un peu plus formalisés trouvés dans le cadre d'associations. Conséquemment, même si l'activité de jardinage communautaire semble reposer sur une relation très individualisée entre le jardinier et sa parcelle à Montréal, les usagers y sont néanmoins en contact – en contexte de sociabilité – presque constant avec d'autres acteurs. D'une certaine manière, ce type d'endroit produirait une connexion entre le privé et le public (Eveillard, 1991 : 100-101) où des situations de sociabilité sont inévitables. Leur forme et structure créent des contextes de co-présence entre différents sujets autonomes. Ainsi, les processus permettant de leur attribuer les

propriétés d'un lieu collectif (Raymond, 1976 : 76) seraient tributaires de leurs caractéristiques particulières.

6.1.1 Établir un espace de confiance

Inévitablement, les liens d'attachement spatial qui unissent intimement les jardiniers et leur potager décrits au chapitre 5 sont confrontés à la nature même du jardin communautaire. En tant que lieu urbain partagé, ce dernier possède aussi, dans les termes de Sansot et Pilon (1999), une « part maudite » qui le rend autant porteur d'espoirs et de quiétudes que de désespoirs et d'inquiétudes. Effectivement, les jardinets que le jardin communautaire offre ne peuvent qu'être possédés conjointement, temporairement (location saisonnière des parcelles) et sous certaines conditions. Les sentiments de n'être jamais complètement chez soi et de devoir constamment négocier la présence d'autrui dans un territoire, qui se veut généralement un site d'évasion personnelle, paraissent alors assez répandus. De ce fait, les usagers doivent donc faire face à ces particularités et leurs récits s'en trouvent nécessairement marqués :

J'aimerais que ce soit vraiment mon terrain à moi. Parce que ici moi c'est le numéro x qui est le mien. Oui, mais pas vraiment. Le terrain ne m'appartient pas. Je l'emprunte à chaque été. (Anna)

Je n'aime pas quand quelqu'un embarque dans mes plates-bandes. Ça définitivement que ça ne sera pas long, ils vont s'en retourner chez eux [dans leur parcelle] et ils vont dire : « Il est donc bien bête le bonhomme! ». (Maurice)

Qui plus est, les pratiques individualisées de jardinage décrites précédemment s'opposent parfois aux principes communautaires des potagers collectifs où tous sont invités à participer à certaines tâches d'entretien des zones communes. On juge d'ailleurs souvent les jardiniers (surtout ses voisins de parcelle) sur leur contribution au désherbage des aires communes autour des jardinets. Comme l'explique François, « *un bon jardinier ce n'est pas seulement quelqu'un qui va s'occuper de son petit carré [de terre], mais c'est quelqu'un qui va s'occuper des alentours de son jardin, des allées.* ». Pour plusieurs, puisqu'il s'agit d'un espace collectif (et les règlements officiels érigés par l'administration municipale le stipulent), le partage des tâches d'entretien doit reposer sur une coopération mutuelle des uns et des autres et non seulement sur une division individuelle du travail. Mais, comme le mentionne Anna, ce n'est pas toujours le cas. Ce refus de partage peut

alors être interprété par les autres jardiniers comme un manque de respect et une attitude de fermeture sur autrui :

Les jardiniers qui sont situés juste autour de mon jardin, mes voisins immédiats à mon jardin, bon il y en a qui prennent la peine de désherber les allées entre les jardins. Alors, pour que ça soit partagé entre nous deux, parfois c'est moi qui enlève les mauvaises herbes dans l'allée, parfois c'est l'autre personne. Mais, il y en a qui ne font jamais rien ou bien qui font juste leur côté de l'allée et non pas l'autre côté ce qui devient un peu ridicule et un peu narcissique parce que l'allée est tellement étroite. Faire juste un côté, c'est comme si le message est clair c'est : « Je pense à moi-même et, you know, fuck you... [Rire] occupe-toi de tes propres problèmes. ». Quand je vois qu'un voisin fait comme ça, je prends ça comme ça. Ok, c'est clair, d'accord. Ce n'est vraiment pas tenir compte d'un partage de travail. Veut, veut pas, l'allée c'est une aire commune qu'on doit partager. Alors on doit aussi partager l'entretien de cette aire commune, mais ce n'est pas toujours comme ça. (Anna)

S'engager dans un lieu public, argumentent les géographes Quéré et Brezger, « c'est non seulement s'exposer au regard d'autrui mais aussi courir des risques, s'exposer à l'occurrence d'événements ou de résultats indésirables » (1992 : 98). Appliquant à l'étude des espaces urbains publics une perspective pragmatique et phénoménologique, ces derniers soutiennent ainsi l'idée que la coexistence des inconnus dans ce type de lieu implique forcément une observabilité mutuelle et une part d'indétermination qui, à leur tour, génèrent une situation d'hostilité ou de vulnérabilité. Dans un territoire ouvert à différentes catégories d'individus et rassemblant des inconnus, les usagers sont toujours confrontés à certains dangers. Ce sont des « environnements à risque ».

Au jardin communautaire, cette dynamique se manifesterait principalement par les vols de légumes et la crainte qu'ils surviennent dans son jardinet. En plus d'être à partager avec les autres (qui sont bien souvent des étrangers) l'espace de jardinage est distancié du domicile et échappe à la surveillance constante des usagers tout en étant constamment exposé à la vue des autres membres. Le fait de côtoyer ou d'être victime des voleurs semble ainsi surplomber les appréhensions des usagers. Au temps des récoltes, ce sujet domine fréquemment les conversations et cause parfois bien des déceptions :

J'avais essayé des piments de couleur... Je les voyais, ils étaient tous gros, tous prêts, mais je me disais : « Je vais attendre encore deux jours pour qu'ils changent de couleur. » et c'est là que je me les ai fait voler. Alors cette année, j'ai mis des poivrons verts pour éviter... Dès qu'ils vont être gros, je vais les enlever tout de

suite pour éviter la déception de les caresser pendant deux mois et de me les faire voler. Ça m'a beaucoup choquée. (Sophie)

Par conséquent, les rapports intimes développés avec le potager dans un espace collectif ne sont ni parfaits ni sans limite. Ces types de discours révèlent ainsi l'importance accordée à la préservation de l'espace de jardinage (et les précieux légumes qui y poussent) tout comme le lien établi avec lui. Comme il a été mentionné au chapitre précédent, cette ambition ne serait pas, de prime abord, suscitée par le coût monétaire que représente la parcelle, mais bien par sa valeur affective, symbolique et personnelle. Sous cette perspective, pour certains usagers l'intensification de la surveillance au jardinet (par les visites plus fréquentes, la collaboration d'un autre membre, etc.) ou la multiplication de marques originales (par un aménagement inusité, la personnification avec son nom ou un drapeau, etc.) observées dans tous les potagers collectifs montréalais pourraient contribuer à protéger leur parcelle et à réaffirmer qu'il s'agit véritablement de *leur* espace et qu'ils y tiennent. Comme dans les jardins collectifs français, les jardinets montréalais seraient le terrain de certains « signes protecteurs de l'espace » (Hissard et Portet, 1979 : 186).

Mais au delà de ces « tactiques » de préservation des espaces personnels, les membres doivent d'une certaine manière négocier les menaces du partage de l'espace et de la coexistence afin de continuer à jardiner et fréquenter ce type d'endroit. Les bénéfices que procurent l'activité et le lieu de jardinage communautaire doivent, en définitive, apparaître comme plus importants que leurs désagréments. En fait, le calcul réflexif de ces dangers et avantages serait très répandus chez les jardiniers comme il en ressort du point de vue de Laurent :

C'est public ça, c'est public. Tu n'as pas de clôture là, un jardin, c'est un jardin fait que tu sais qu'il a du risque. Si tu te fais piquer quelques plants... Moi, ça m'est arrivé quelques fois, mais je ne m'arrête pas à ça du tout. Je ne m'arrête pas. Et si c'est fait, bien mon Dieu, j'espère que c'est un pauvre qui me l'a piqué! [Rire] Une belle tomate, deux ou trois fois l'année passée, mais ça c'est un risque, c'est là. (Laurent)

Comment les acteurs arrivent-ils, au delà de l'acceptation, à gérer cette part de risques que comporte le territoire du jardin communautaire comme tout espace partagé? Certaines réflexions exposées par le théoricien britannique Anthony Giddens (1994) dans son ouvrage *Les conséquences de la modernité* peuvent apporter un éclairage intéressant à la

perspective phénoménologique et à l'étude des jardins communautaires. Selon Giddens, en situation de modernité avancée, le développement des systèmes abstraits fait en sorte que la confiance envers des inconnus devient indispensable à l'existence sociale. C'est en présumant que les personnes sont fiables (qu'elles ne chercheront pas à exploiter l'incertitude d'une situation) et que les mondes social et naturel possèdent une continuité – donc par le maintien d'une attitude de confiance – que les être humains pourraient résoudre les contingences indésirables de la vie quotidienne. Les mécanismes d'une telle confiance sont fort complexes. Elle présuppose une « conscience du risque » chez les gens et repose sur une « foi mutuelle des personnes » qui s'attendent à ce que les autres se conforment à des principes quasi moraux qui jouent le rôle de repères au sein des rencontres quotidiennes des acteurs (1994 : 40-41). Transposée à l'étude des interactions sociales dans les espaces publics urbains, cette argumentation amène d'ailleurs Quéré et Brezger à soutenir que c'est cette attitude de confiance qui permet aux usagers de configurer leurs conduites et d'accepter « l'observabilité, l'indétermination, et l'appropriété mutuelles comme milieu normativement organisé de leurs actions concertées » (1992 : 99). De leur point de vue, si les citoyens n'adopteraient pas une telle position, ils percevraient les espaces collectifs contemporains comme dangereux et difficiles d'accès. La confiance serait ainsi une composante essentielle au partage de l'espace et aux rapports que nouent les gens entre eux et avec leur environnement.

Dans les jardins communautaires montréalais, une telle attitude de confiance serait aussi nécessaire aux divers usagers, d'autant plus qu'en tant que sujets autonomes membres d'un espace récréatif ouvert à différentes catégories de citoyens, chacun y possède une certaine latitude d'action et y aménage un espace intime et précieux. Comme le souligne Giddens, la confiance est avant tout liée à l'absence dans le temps et dans l'espace. Nous avons surtout besoin de faire confiance aux autres quand leurs activités échappent à notre attention ou lorsque nous doutons de leurs raisonnements. En ce sens, la confiance est « un outil permettant d'affronter la liberté des autres » (1994 : 40). Elle s'avère un moyen pour trouver une certaine sécurité dans les personnes et dans les choses. De ce point de vue, elle est essentielle pour s'engager dans l'espace et son absence instaure alors la défiance, l'angoisse, l'immobilisme (1994 : 105-106).

À cet égard, l'expérience de Denise est manifeste. Victime d'une série de vols au Jardin Préfontaine, elle avait mis fin à son adhésion après trois ans de jardinage. Lorsqu'elle est redevenue membre après 12 ans d'absence, elle avait l'impression qu'elle pouvait faire davantage confiance aux membres et à l'organisation. Les « risques » du jardinage et de son implication personnelle dans cet espace collectif étaient alors plus « acceptables » :

Quand j'ai vu qu'on s'en faisait voler, j'ai arrêté. J'ai arrêté complètement. T'sais, pourquoi travailler pour rien franchement, on arrivait là et on n'avait plus de carottes, plus rien. Mais là, c'est pas mal plus surveillé ici maintenant. M. X [un bénévole] est toujours ici. Fait que c'est moins pire que c'était et quand ils se font prendre à voler, ils les mettent dehors. Ça fait que c'est bien moins pire que c'était.
(Denise)

En somme, cette attitude de confiance permet de structurer et maintenir les situations de co-présence entre des inconnus. Elle assure en quelque sorte que le partage de l'espace puisse s'effectuer et que les gens puissent habiter l'espace de jardinage collectif. Mais comment s'exprime-t-elle? De quelle façon les acteurs la communiquent-ils et la maintiennent-ils?

6.1.2 De la négociation spatiale à la reconnaissance mutuelle

L'ensemble de l'œuvre du micro-sociologue Erving Goffman concerne ces situations de co-présence dans lesquelles l'auteur s'est affairé à relever et analyser les multiples comportements humains survenant en situation de rencontre. Dans son ouvrage *La constitution de la société*, Giddens (1987) a largement reconnu l'importance de son travail et s'y est d'ailleurs largement référé afin de discuter des contextes d'interaction sociale qui se réfèrent, dans ses termes, à des espaces-temps dans lesquels la rencontre physique des agents (un rassemblement) a lieu (1987 : 120). Selon Giddens, la rencontre des étrangers, des connaissances et des intimes comportent des pratiques communes impliquant le visage, les postures corporelles et la parole. Celles-ci servent à instaurer et maintenir la confiance entre les acteurs sociaux qui partagent un espace. Elles permettent de communiquer aux autres que nos intentions ne sont pas malveillantes et agissent comme « garantie de fiabilité » mutuelle (1994 : 88-89). Tout comme Goffman, il avance donc que les échanges survenant dans le cycle des activités quotidiennes – qui peuvent sembler éphémères et banals à première vue – sont capitaux dans la routinisation de la vie sociale (1987 : 121). Ces derniers prennent la forme de petits rituels indéfinis et informels qui consolident la

confiance entre les individus. Ils renvoient à ce que je désigne, dans le cas des jardins communautaires montréalais, comme la « sociabilité fluide ».

Les salutations coutumières entre les jardiniers que j'ai notées lors de mes observations de terrain peuvent être interprétées dans ces termes. Dans ces potagers collectifs, les membres se saluent ou s'échangent habituellement quelques mots à propos du temps ou du jardinage lorsqu'ils rencontrent un de leurs pairs, même si ce dernier leur est inconnu. « *Quand on se voit, quand il y a quelqu'un qui entre dans le jardin, on a tous la politesse de dire "Bonjour, comment ça va?"* » m'a confirmé Claire. Cette pratique diffère notamment de celles engagées dans les autres espaces publics montréalais où l'on retrouve généralement un côtoiement certes pacifique, mais foncièrement distant et muet entre étrangers (Germain, et al., 1995). Comme certains usagers me l'ont spontanément souligné, cet espèce de code de conduite démarque l'espace du jardin communautaire des autres lieux urbains partagés qu'ils connaissent où les gens sont habituellement, selon eux, beaucoup plus silencieux et reculés :

Les parcs, c'est une place de verdure, mais personne se parle dans un parc. Tandis que dans un jardin communautaire, tout le monde se dit bonjour. (Rémy)

Dans un magasin [un centre commercial], les gens sont là une demi heure à se suivre les uns en arrière des autres et ils ne se parleront même pas. Ils ne se parleront même pas dans le magasin, tandis qu'ici, je ne sais pas, si la personne ça fait une demi heure qu'elle est dans le jardin avec nous autres, on va aller lui parler tout de suite. On se parle immédiatement, t'sais on n'attend pas... On parle de n'importe quoi. (Guy)

Tel un repère, ce principe d'amabilité constituerait en quelque sorte à la fois une façon de détecter l'intentionnalité de l'autre et d'affirmer que l'on reconnaît et accepte la présence d'autrui. Dans la perspective de Giddens (1987 : 138), il agirait comme un cadre – une sorte de mise en ordre dans l'espace – afin de régulariser les interactions sociales et sécuriser les acteurs qui s'investissent sur ce territoire. Plus particulièrement, pour la plupart de mes informateurs, le fait de saluer et d'être salué de la sorte rend à leur yeux l'endroit agréable à fréquenter et l'ambiance chaleureuse comme l'ont relevé entre autres Marie et Véronique :

J'aime l'ambiance. Ici les gens sont très sympathiques, tout le monde se parle, se dit bonjour. (Marie)

T'sais c'est paisible, il y a une bonne harmonie. On échange agréablement c'est tout. T'sais bonjour, bonjour. (Véronique)

Le fait de tirer assurance de la fiabilité d'autrui concerne d'ailleurs, selon la thèse du théoricien britannique, l'intégrité de soi et de l'environnement, c'est-à-dire la dimension émotionnelle de l'être ou, phénoménologiquement parlant, *l'être dans le monde* (Giddens, 1994 : 98). Il a spécifié que « les caractéristiques sociales de la co-présence s'ancrent dans la spatialité du corps, dans l'orientation vers les autres et dans le soi et ses expériences. » (1987 : 113). Malgré qu'il regroupe de nombreux membres qui lui sont inconnus, Simone, une femme seule et âgée, considère par exemple le Jardin Préfontaine comme un espace sécuritaire où elle se sent calme et sans crainte. Dans son expérience, l'amabilité et le respect mutuels implantés entre les membres créent un endroit où « *tu peux travailler en paix* » comparativement à « *certaines secteurs assez "rofs"* » qu'elle doit fréquenter quotidiennement dans la ville. On voit donc se dessiner ici une certaine civilité par laquelle coexistence paisible, politesse et respect relevant étrangement à la fois de la familiarité et de la distance viennent s'opposer au « barbarisme » retrouvé parfois dans d'autres lieux urbains.

De la même manière, certains échanges plutôt brefs portant principalement sur le jardinage ont aussi lieu dans ce type d'espace. Ces derniers semblent même fortement appréciés et valorisés par bon nombre de co-usagers. Le plus souvent, ceux-ci prennent la forme de courtes conversations imprévues et sporadiques. Généralement, la demande de conseils, la description de ses plantations et le partage de méthodes horticoles ou d'encouragements sont à la base de ces petites discussions. Ces causeries ont aussi lieu lors de certaines fêtes qui sont organisées en cours de saison. Ces moments festifs permettent aux jardiniers de faire la connaissance de gens qu'ils ne rencontreraient pas autrement puisqu'ils ne fréquentent pas tous le jardin simultanément, comme me l'ont spécifié Guy et Maurice.

Dans l'optique des jardiniers, si la courtoisie doit inévitablement faire partie de ces interactions, les contacts entre personnes étrangères n'apparaissent habituellement pas comme des gestes déplacés et inhabituels dans ce contexte. Dans une certaine mesure, ils vont de soi :

C'est ça l'avantage d'un jardin communautaire. Même si tu n'as jamais fait de jardin de ta vie, tu peux réussir et demander des conseils... Même moi, il y a des produits que je ne connais pas. Lorsque je veux en savoir plus, je vais voir untel qui a des beaux produits, et je lui demande comment il procède. (Rémy)

[Dans un jardin communautaire] tu ne connais même pas la personne et elle va venir te dire : « Ah tu as bien réussi! ». T'sais c'est un partage qu'il y a entre le groupe. Quand même qu'on ne se connaît pas les uns les autres on se dit : « Il est beau ton jardin! » (Claire)

La majorité des jardiniers montréalais semble ainsi se plaire à se saluer mutuellement, jaser quelques minutes avec leur voisin de jardinet ou conseiller l'un de leurs pairs. Ces échanges concis, épars et surtout facultatifs coloraient le territoire de l'ensemble des jardins communautaires visités lors de la collecte de données. Habituellement anonyme, chaleureuse et sans lendemain, il s'agit d'une sociabilité diffuse et singulière qui nécessite très peu d'engagement de la part des acteurs. Ces discussions ne sont habituellement pas d'ordre personnel : *« C'est bonjour et des petites affaires comme ça. On parle de jardinage, c'est tout. »* m'a précisé Denise.

Ce serait d'ailleurs ce mélange équilibré de latitude et de retenue ainsi que de camaraderie et de désengagement qui enthousiasmerait les membres-jardiniers comme il en ressort d'un bref échange sur le sujet avec Véronique :

Julie : Comment vous décririez les liens ou les interactions que ça peut créer un jardin communautaire entre les gens?

Véronique : C'est bien, ce n'est pas compliqué, c'est simple. C'est ce que j'aime aussi. Je ne sais pas si ça répond à ta question?

Julie : C'est...

Véronique : C'est court. [Rire] T'sais c'est simple.

Permettant de conserver une distance par rapport aux autres membres, ce type d'interactions procure en général aux jardiniers plaisir et satisfaction. Il offre l'opportunité de préserver son autonomie et son intimité tout en créant une familiarité par l'entremise de courts échanges sociaux. Par exemple, si Roland, membre-bénévole quotidiennement impliqué au Jardin Préfontaine, souhaite vivement dialoguer avec les autres membres, il ne semble pas aspirer pour autant à fonder des relations intimes avec eux. *« Pas pour dire être toujours amis et être toujours ensemble. Des amis de même, c'est parfait. »* m'a-t-il

spécifié. Toutefois, cette sociabilité ou cette « communicabilité » donnerait néanmoins l'opportunité de consolider un sentiment de partage (d'espace, d'intérêts, de savoirs, etc.) avec les autres jardiniers.

Pourtant, comme je l'ai précisé au chapitre 4, les membres des jardins communautaires montréalais forment des groupes très hétérogènes. Sur quelle base s'enracinent alors cette confiance et leur reconnaissance? Sur ce plan, Giddens soutient que par leurs pratiques régularisées afin d'établir une attitude de confiance réciproque en contexte de co-présence, les acteurs sociaux se positionnent inévitablement (1987 : 133). C'est ce qui structure, au bout du compte, les rencontres des individus. Interprétant les espaces publics urbains par un raisonnement semblable, Quéré et Brezger affirment donc que « la confiance conditionne l'intelligibilité même de l'environnement; c'est ce qui permet d'attribuer une identité claire aux personnes, aux actions et aux objets, en tant que composantes d'un ordre sociale normatif. » (1992 : 98).

En ce qui concerne les jardins communautaires montréalais, les principes mêmes de ces espaces font en sorte que les individus qui se retrouvent sur leur territoire semi-public ne sont pas que de simples usagers « passant là par hasard » ou « consommateurs d'espace », mais des membres d'un groupe de type associatif normalisé basé sur la pratique d'une même activité. Une dynamique ferait donc en sorte de rassembler implicitement les membres sous une identité commune; celle d'être jardinier et membre dans un espace particulier. Au delà des différences, cette dynamique unificatrice serait fondée sur une reconnaissance collective basée sur le sentiment d'avoir quelque chose en commun, de partager un même territoire et un projet semblable, et ce, année après année. Elle serait d'ailleurs plus vive chez les membres fréquentant ce lieu depuis plusieurs années comme Roland, Simone, Maurice ou occupant son territoire quasi quotidiennement comme Gaston, Guy ou Anna. Selon l'expérience des membres, ce type de reconnaissance favoriserait et profilerait certaines interactions sociales :

À chaque année, il y a toujours, toujours des échanges parce que tout le monde vient ici pour leur jardin. C'est ça que nous avons tous en commun, notre jardin. Et je crois que tout le monde aime le jardinage sinon ils ne paieraient pas de l'argent pour venir ici et faire ce qu'ils font. Alors ça c'est toujours le sujet que nous avons en commun. Nous sommes tous intéressés aussi à la bonne santé ou bien à la réussite du jardin de l'autre, de l'autre personne. Il y a toujours cet intérêt là, alors c'est dans cet esprit là que les échanges se font tout le temps. (Anna)

Ainsi, si le passage d'une appropriation individuelle à une appropriation collective est tributaire de cette forme de « sociabilité fluide » qui se développe entre les membres, celle-ci découle aussi à son tour de la possibilité pour chacun de s'engager intimement et d'inscrire son appartenance (par le jardinet surtout) dans l'espace du jardin. Du reste, la plupart des divergences entre les adeptes des jardins communautaires montréalais – fortement exprimées par ailleurs dans leur potager – semblent fréquemment s'effacer lors de leurs rencontres intermittentes en fonction du partage d'un même centre d'intérêts. En fait, dans ce type d'espace les gens s'adressent facilement à des inconnus ou à des gens qu'ils ne semblent pas fréquenter d'ordinaire⁶³. Bien que plusieurs s'y retrouvent fréquemment entre amis, parents ou membres d'origine ethnoculturelle semblable, on y observe ainsi souvent une mise à plat momentanée des dissemblances (principalement d'âge, de statut social ou d'origine ethnique) au profit d'une appropriation spatiale commune et de cette « sociabilité fluide ».

Par conséquent, cet espace-temps particulier ne constituerait pas en général un lieu où s'élaborent de véritables stratégies de stratification sociale. L'expérience d'Étienne, jardinier d'origine antillaise, dans un potager collectif regroupant majoritairement des Franco-québécois, soulève cette dynamique lorsqu'il donne sa définition personnelle du type d'activité qu'on y retrouve :

[Le jardinage communautaire] c'est une ouverture sur soi-même et une ouverture sur les autres. C'est une façon de s'adapter, de rencontrer du monde. Parce que s'adapter ça ne concerne pas seulement ceux qui sont étrangers dans un pays. S'adapter ça concerne aussi ceux qui habitent le pays. Il y a des gens qui se côtoient, qui se voient pendant des années, qui se regardent dans le blanc des yeux et qui ne se saluent même pas. Et si quelqu'un passe sur la rue et leur dit « salut », ils deviennent comme hystériques parce qu'ils se demandent s'il est fou. Alors moi je pense qu'un jardin communautaire ça rapproche le monde, c'est ça. C'est un lieu de rapprochement, un lieu d'ouverture sur le monde dans le fond. (Étienne)

Lors des échanges à l'intérieur des frontières du jardin, l'étrangeté des autres s'annulerait donc régulièrement pour affirmer temporairement un lien unificateur basé sur une certaine communauté d'intérêts. Mêmes si certaines altérités (i.e. principalement basées sur l'âge et l'ethnicité) sont transposées matériellement dans les jardins comme il

⁶³ Dès le début de mon enquête de terrain, j'ai décelé les contours de cette dynamique sociale puisque j'étais étonnée qu'un si grand nombre de personnes inconnues m'abordent spontanément et que je puisse moi-même approcher sans difficulté des gens qui m'étaient étrangers.

en a été question au chapitre 5, les inégalités sociales y seraient dans un certain sens brouillées. Lorsqu'on s'y trouve, on ne demande généralement pas à son compatriote qui il est et ce qu'il fait dans la vie, mais plutôt qu'est-ce qu'il cultive, de quelle manière et depuis combien de temps. Le jardin communautaire à Montréal apparaît alors comme un espace social flou et ludique où tous prennent fugitivement le rôle de membre-jardinier au détriment des autres rôles sociaux habituellement conférés par la société.

Toutefois, ceci ne signifie pas qu'il n'y ait aucune friction entre les membres. Tous les jardins peuvent être et sont le terrain de certaines tensions. Celles-ci surviennent habituellement lorsque le « contrat de confiance » entre les membres est affaibli, c'est-à-dire quand certaines personnes sont considérées comme louches et incertaines ou lorsque certaines différences entre les usagers sont mises en relief ou amplifiées⁶⁴. Dans la majorité des cas, la crainte et l'animosité sont étouffées par une « mise à distance » volontaire des deux parties qui se solde par un évitement mutuel, une cohabitation muette réalisés dans un certain respect du code de conduite instauré ou par le départ d'un jardinier contrarié. Ainsi, pour maintenir une confiance de base parmi des participants très composites, quelques règles doivent parfois être davantage explicites. Par exemple, dans un jardin communautaire multiethnique du quartier Côte-des-Neiges, la présidente-bénévole m'a précisé que dans cet espace, la politique et la religion sont des sujets de conversation proscrits et que tous en sont formellement prévenus. Là, les gens doivent laisser, et laissent habituellement volontiers, à l'extérieur leur identité sociale et tout ce qui en découle (croyances, idéologies, statuts, etc.).

Ainsi, il semble qu'une « sociabilité fluide » actant comme une « convention de confiance et de reconnaissance » composerait les interactions entre les différents acteurs sociaux qui doivent transiger avec des inconnus afin de jardiner dans un milieu communautaire à Montréal. Dans ce contexte, c'est ce qui permet d'entretenir le partage de l'espace, de susciter une certaine appropriation collective et de favoriser un sentiment de bien-être dans ces lieux. Quoi qu'il en soit, d'autres formes de rapports sociaux plus soutenus peuvent être consolidés au sein des jardins communautaires montréalais. Ces formes invoquent alors celle d'une « sociabilité ancrée » qui sera explorée dans les pages

⁶⁴ Dans les jardins visités durant la saison 2000, j'ai relevé entre autres certains incidents à caractère raciste et des anicroches concernant le respect de l'utilisation et l'entretien de l'espace.

suivantes en discutant de la consolidation de liens plus durables et profonds entre les jardiniers.

6.2 Un territoire de « communauté »?

J'ai décrit plus haut l'existence d'une forme de sociabilité singulière basée sur une confiance et une reconnaissance mutuelles et diffuses entre inconnus dans les jardins communautaires montréalais. Mais qu'en est-il du désir d'échange des membres dans ces lieux? Quels types de liens les jardiniers y nouent-ils? Que se trame-t-il au delà de ces rencontres sporadiques et de cette civilité spécifique? Existe-t-il ce que je désigne dans ce mémoire par le terme de « sociabilité ancrée », c'est-à-dire des relations sociales unissant certains membres plus intensément, s'inscrivant dans l'intimité et la pérennité (outrepassant le lieu ou la période de jardinage communautaire) et s'ouvrant possiblement sur une affiliation communautaire, solidaire et identitaire?

Selon les administrateurs municipaux, les potagers collectifs de Montréal sont des endroits par excellence pour faire connaissance entre voisins, ils contribuent à créer des liens entre les habitants d'un même quartier (Ville de Montréal, 2000b : 7). Ils ont d'ailleurs pour mission de stimuler les interactions sociales afin de favoriser, dit-on, le mieux-être de la collectivité (Ville de Montréal, 2000a : 13). Dans cette optique, ils sont considérés comme des espaces de sociabilité qui favorisent le développement d'un « esprit de communauté » entre les citoyens-usagers. Comme je l'ai déjà soulevé, plusieurs chercheurs s'étant penchés ces dernières années sur les potagers collectifs de villes américaines et canadiennes ont d'ailleurs soutenu la même argumentation (Landman, 1993; Lewis, 1992; Patel, 1992; Warman, 1999). Selon les observations et entretiens réalisés dans le cadre de cette recherche, l'idée des jardins communautaires montréalais comme territoires de liens communautaires doit cependant être reconsidérée et nuancée lorsque nous prenons comme point de vue celui des jardiniers.

6.2.1 Jardiner pour échanger et s'isoler pour jardiner

La nature récréative et la vocation très floue des jardins communautaires à Montréal font en sorte que ces lieux sont généralement fréquentés à la fois par des jardiniers qui souhaitent vivement communiquer et d'autres qui ne désirent nécessairement pas établir des contacts sociaux (au delà des salutations et petits échanges ponctuels décrits ci-haut) dans cet espace. En fait, dans ce type de lieu, plusieurs formes de sociabilités et de rapports

spatiaux sont possibles. Plus précisément, comme pour les modes de culture des potagers, les pratiques et les conceptions des usagers se distingueraient généralement en fonction de l'étape de vie de ces derniers.

C'est surtout auprès des personnes retraitées et donc plus âgées – très souvent des hommes⁶⁵ – que j'ai retrouvé la plus grande volonté de socialiser. Pour elles, l'espace du jardin communautaire se présente souvent comme un lieu de rencontre et de discussion. Dans presque tous les jardins visités durant la saison estivale 2000 (surtout dans les plus grands jardins ou ceux contenant le plus d'éléments de verdure⁶⁶), j'ai trouvé de ces jardiniers âgés fréquentant leur jardin communautaire quotidiennement et disposant d'une bonne partie de leur temps passé au jardin à échanger avec d'autres membres. Plusieurs jardiniers impliqués bénévolement dans les potagers collectifs montréalais correspondent d'ailleurs à ce portrait. En fait, comme je l'ai souligné au chapitre 5, selon les entrevues et observations, l'arrivée de la retraite semble souvent provoquer l'adhésion de certains citadins ou lui conférer une plus grande valeur pour ceux qui en étaient déjà membres avant cette étape de vie. À ce moment, le jardinage communautaire devient souvent une activité qui permet de meubler un quotidien parfois étrangement vide en occupations et en relations. Le fait de pouvoir communiquer avec d'autres personnes s'avère d'ailleurs pour ces derniers l'une des principales raisons pour lesquelles ils fréquentent cet espace comme me l'ont précisé Roland, Rémy, Guy et Maurice.

Par exemple, ayant dû brusquement mettre un terme à sa vie professionnelle suite à une grave maladie il y a quelques années, cette ambition est clairement véhiculée dans le discours de Guy :

⁶⁵ À cet égard, les données amassées dans le cadre de cette recherche ne permettent pas de soumettre des hypothèses en relation avec cette différenciation au niveau des genres concernant les jardiniers plus âgés. Toutefois, il semble qu'en milieu non agricole, la culture potagère soit depuis fort longtemps l'affaire des hommes en Occident confirmant la division des espaces sexués entre l'intérieur domestique féminin et l'extérieur domestique masculin. Gojard et Weber (1996 :145) ainsi que Weber (1998 : 204) ont souligné que cette scission semble encore présente aujourd'hui en France dans les jardins collectifs. Par ailleurs, Hynes (1996) a relevé une plus grande implication sociale chez les femmes dans plusieurs jardins communautaires américains implantés en milieux défavorisés.

⁶⁶ Outre les végétaux poussant dans les potagers, les jardins communautaires montréalais ne sont pas pourvus équitablement au niveau des végétaux retrouvés autour des parcelles. Effectivement, certains possèdent des aires gazonnées, des arbres procurant de l'ombre, des fleurs qui égayent les lieux alors que d'autres en sont complètement dépourvus. Comme il en sera question au chapitre suivant, ces caractéristiques semblent influencer les pratiques et les perceptions des usagers.

Je pourrais en faire un jardin chez ma mère si je voulais. Ça ne m'intéresse pas, j'aime mieux ici. Savez-vous pourquoi? Parce que si j'allais chez ma mère, je serais seul. Ici, j'ai des copains, je me fais des copains. T'sais je connais tout le monde et c'est ça que j'aime. Je connais pas mal tout le monde, ça va bien dans ce temps là. Si jamais j'ai besoin d'un service n'importe qui va me rendre un service. On se rend des services les uns envers les autres. (...) Je vais vous dire une chose moi... je pourrais retirer mille légumes dans l'été, mais si personne me parle, l'année d'après je ne reviens pas. Ça ne m'intéresserait pas du tout. (Guy)

Ce groupe de jardiniers semble d'ailleurs attribuer spontanément un rôle social important à leur potager collectif. À titre d'exemple, Pauline le considère comme un lieu qui favorise les rencontres entre gens du même groupe d'âge. Pour elle, fréquenter un jardin communautaire « *C'est comme jouer aux quilles* » où « *tu te fais bien des amis qui sont tous des personnes âgées.* ». Ainsi, confirmant la thèse de Low et Altman (1992) sur le rôle des relations sociales au sein du processus d'attachement spatial, ces derniers apprécient souvent cet espace aussi en fonction de ceux qu'il rassemble en plus du lieu qu'il constitue physiquement.

À cet égard, les définitions de ce qu'est un potager collectif pour Roland et Rémy sont manifestes :

Un jardin communautaire c'est un endroit pour connaître tout le monde, parler avec le monde qu'on ne connaît pas et se faire des amis, tout ça. (Roland)

Un jardin communautaire... il y a le jardinage; tu fais des produits, tu as des résultats dans ton jardin... Et en même temps c'est parce qu'il y a d'autres personnes. Tu entres en contact avec les autres personnes. C'est moins solitaire dans la ville. (Rémy)

Très souvent, il s'agit d'ailleurs du seul endroit public qu'ils fréquentent régulièrement et auquel ils semblent être attachés dans leur quartier ou dans la ville. Pour certaines personnes plus isolées ou « désaffiliées » socialement, la fréquentation quotidienne d'un potager collectif apparaît alors comme un moyen afin de lutter contre la solitude et l'ennui. « *J'ai tout ce que je peux désirer dans la maison, mais parler au mur, et parler à la télévision, ça ne marche pas.* » comme m'a expliqué Gaston. Ces deux dimensions ressortent d'ailleurs franchement de plusieurs entretiens réalisés avec des jardiniers retraités. Au delà du jardinage, l'objectif pour eux est alors d'établir et d'entretenir au minimum quelques rapports sociaux.



Planche 9 : Deux membres de longue date discutent au Jardin Préfontaine à l'été 2001.



Planche 10 : Cliché du brunch organisé au Jardin Préfontaine un dimanche matin du mois d'août 2000.



Planche 11 : Le « soupe spaghetti » : dernière fête de la saison 2000 organisée au Jardin Préfontaine.



Planche 12 : Interaction entre une grand-mère et sa petite fille possédant chacune une parcelle au Jardin Préfontaine à l'été 2000.

Plus particulièrement, certains semblent même déployer des stratégies afin de provoquer les contacts. Le bénévolat serait une avenue – comme pour Roland et Rémy –, mais d'autres, moins formelles, s'avèrent aussi possibles :

L'affaire c'est que si les personnes ne me parlent pas, elles sont quand même sept ou huit alentour qui vaquent à leur affaire [dans leur jardin]. J'aime l'ambiance. Et là j'ai peut-être une dizaine de personnes qui arrêtent. J'ai pas été les chercher, mais je suis bien placé dans l'allée [à une table de pique-nique]. Ils me voient à tous les jours, fait qu'un moment donné ils arrêtent et ça me fait plaisir. (Gaston)

Comme il en ressort des propos de Guy, Roland, Pauline et Gaston ainsi que ceux de Maurice, Simone et Rémy, l'appréciation de l'espace pour les jardiniers âgés repose largement sur la possibilité qu'il offre de rencontrer des gens et d'échanger avec eux. Parfois, ce désir de sociabilité amène d'ailleurs quelques-uns à porter un jugement sur l'attitude plus indépendante d'autres membres-jardiniers. Ainsi, pour les personnes retraitées que j'ai rencontrées, il est clair que le jardinage communautaire se présente avant tout comme une activité qui tient occupé et qui remplit un quotidien parfois insipide. C'est entre autres le cas pour Maurice, Rémy, Guy et Gaston qui fréquentent quotidiennement leur potager collectif. La culture d'un jardinet et la fréquentation d'un jardin collectif est donc un moyen de rester actif et de meubler ses journées. L'espace du jardin communautaire semble, dans ces conditions, acquérir une fonction référentielle et identitaire considérable. Selon cette logique, on jardine et on entretient donc un lien avec cet espace surtout pour passer le temps et rencontrer des gens.

Dans les jardins communautaires montréalais, tous n'ont cependant pas l'ambition d'échanger avec les autres membres et aucune obligation ne les contraint. Plusieurs ne passent donc au jardin que le temps nécessaire à l'entretien de leur jardinet. Quoique conscients du rôle social que leur jardin communautaire peut avoir pour diverses personnes⁶⁷, certains jardiniers – surtout les plus jeunes – ne semblent en général absolument pas y rechercher de nouveaux liens sociaux :

Moi, j'essaie souvent d'éviter les contacts sociaux. Bien d'éviter... oui, c'est justement quand je dis que c'est mon coin de campagne, des fois je veux aller là pour jardiner dans mon terrain et je veux la sainte paix. Je ne vais pas là pour avoir un volet social. J'ai assez de ma vie. Il y a des amis que je n'ai pas le temps

⁶⁷ Tous les jardiniers interviewés ne désirant pas créer de nouveaux rapports sociaux dans l'espace du jardin communautaire m'ont effectivement souligné le rôle important que ce lieu semble jouer au niveau de la socialisation des personnes âgées de leur quartier.

de voir et que j'aime beaucoup. Je n'ai pas envie d'avoir des nouveaux contacts vraiment là-bas. (Sophie)

De ce point de vue, une implication déjà prenante dans d'autres réseaux de sociabilité et le manque de temps en raison d'une vie trop chargée viennent généralement justifier leurs pratiques plus solitaires et succinctes au jardin communautaire :

Durant l'hiver je prends beaucoup de cours et durant l'été j'aime beaucoup avoir mon temps à moi. Le temps que je peux prendre au jardin, j'aime ça le prendre pour aller moi-même cultiver et récolter. Mais je ne voudrais pas y mettre plus de temps parce que je fais beaucoup de sport, le plus possible, donc je ne voudrais pas y mettre plus de temps. (François)

Ça fait seulement deux années que je travaille à temps plein, que j'ai terminé mes études et que je travaille. Depuis ce temps là, mon Dieu que je n'ai plus le temps d'aller au jardin. Des fois, oui je mets ça [ses plantations] serré pour maximiser [la production de] mes légumes, mais je ne viens pas arroser assez souvent. Ouf! (Sophie)

Dans ces conditions, le rôle de socialisation de cet espace s'avère ainsi pratiquement nul. L'usage du lieu se veut davantage concis, individualisé et centré sur la culture de la parcelle. Pour ceux qui mènent une vie professionnelle active ou/et s'occupent à temps plein de leur famille, la culture d'un potager dans ce type d'espace vise principalement, comme il en est ressorti au chapitre 5, à se détacher des charges du travail. Cependant, le jardinage est un loisir qui entre fréquemment en conflit avec les obligations et le rythme accéléré de la vie quotidienne comme Anna, une mère de trois enfants, le souligne :

Je pourrais rester des heures, mais parfois mon temps est très limité. Je viens ici en regardant ma montre tout le temps. Comme par exemple j'aurais juste trente minutes pour passer au jardin; ok, je fais ça, je viens ici, je fais tout ce que j'ai à faire vite, vite et puis je pars. (Anna)

D'ailleurs, bon nombre de jeunes jardiniers vivant cette situation décrivent la culture d'un potager au Jardin Préfontaine d'une manière ambivalente caractérisant cette activité à la fois comme un divertissement agréable (par ses dimensions éducatives, expressives, relaxantes, etc.) et une obligation (en fonction des travaux d'entretien et du temps qu'elle nécessite) qu'ils s'imposent durant la saison estivale. Ainsi, dans les discours de Marie, Claire, François, Véronique et Sophie, les mots « plaisir » et « discipline » se trouvent fréquemment réunis. Comparativement à leur compatriotes retraités, ces derniers semblent

plutôt gérer leur temps pour jardiner et minimiser les échanges avec les autres membres afin de maximiser leur expérience succincte et individuelle du jardinage et des lieux.

En somme, cette divergence au niveau du désir de sociabilité met en relief un écart marqué des aspirations pourchassées dans la culture d'un potager au sein d'un lotissement collectif relevant de l'âge et des occupations quotidiennes qui en résultent. À Montréal, la grande part d'autonomie conférée aux membres – qui sont eux-mêmes très diversifiés comme je l'ai souligné au chapitre 4 – leur permettrait de profiler personnellement les types d'échanges et de sociabilités qu'ils engagent au sein de ces espaces urbains⁶⁸. Selon l'itinéraire de vie, les rapports spatiaux et sociaux peuvent s'établir sur des registres différents et venir ainsi colorer l'usage et la vision de chaque jardinier. Des trajectoires de vie particulières généreraient des motifs de fréquentation différents et des rapports à autrui distincts au sein de ces espaces. Encore une fois, ces données tendent à confirmer la thèse selon laquelle les lieux seraient perçus et vécus de manières plurielles (Rodman, 1992) comme s'il serait possible que chacun puisse se trouver dans un espace différent tout en partageant corporellement un même endroit.

6.2.2 Consolider et spatialiser des liens

D'autre part, même pour ceux qui souhaitent vivement socialiser, les jardins communautaires montréalais ne semblent guère engendrer le développement de nouveaux liens sociaux intimes et durables caractérisant une certaine « sociabilité ancrée ». En effet, les rencontres qui y sont réalisées ne se soldent que très rarement par des amitiés ou des relations « exportées » à l'extérieur – hors de leurs frontières ou de la saison horticole. Par exemple, parmi mon corpus d'informateurs, seule Simone a fait la connaissance dans cet espace (au cours de presque vingt ans d'adhésion) de trois personnes avec lesquelles elle maintient quelques contacts téléphoniques durant l'hiver. De même, outre les bénévoles qui, par leur implication sont amenés à entrer en contact avec presque tous les membres (par les tâches à effectuer, le temps passé au jardin etc.), la plupart des jardiniers

⁶⁸ Sur ce point, les jardins communautaires montréalais se distinguent de leurs homologues nord-américains qui visent généralement la création de nouveaux liens sociaux (par l'imposition de tâches collectives par exemple) s'ouvrant sur une solidarité et un communautarisme afin de lutter contre l'isolement social de citadins.

interviewés ont avancé ne connaître⁶⁹ que quelques-uns de leurs compatriotes et assez souvent sans savoir leur nom⁷⁰.

Ainsi, si la plupart des jardiniers interviewés constatent que le jardin communautaire met davantage en contact les gens du quartier et génère une certaine ambiance familière entre les membres, ces derniers s'accordent pour dire que cette situation crée peu de liens sociaux continus ou substantiels entre les étrangers. Encore une fois, les explications des usagers font référence au rythme précipité de la vie quotidienne actuelle et aux nombreuses obligations qu'elle implique :

Moi, je calcule toujours mon temps. Quand j'y vais je me dis bien là j'ai le temps... Oui ça met en contact des gens, mais encore on voit qu'il y a toujours le problème du temps. Les gens se dépêchent. (Simone)

Ça placote entre voisins un petit peu mais, ils ne restent pas. Après qu'ils ont fini [de jardiner], ils s'en vont... Mais, je pense que c'est parce qu'il y a beaucoup de jeunes familles et puis, ils ont leurs occupations. Il faut que ça tourne. On est en l'an deux mille et le soir les jeunes sont pressés. Il n'y a pas assez d'heures dans une journée. (Gaston)

Cependant, ce portrait ne signifie pas que les jardins communautaires sont des lieux d'asocialité. En plus de l'établissement d'une « sociabilité fluide » entre étrangers dépeint précédemment, ils formeraient plutôt des espaces de réaffirmation de liens sociaux préexistants. Ainsi, les limites de l'espace de confiance instituées avec les membres inconnus se dresseraient ainsi souvent devant des espaces de sociabilités personnelles (recoupant des champs tels que la famille, l'amitié, le voisinage, le travail, etc.) construits avant l'adhésion (Fortin, 1993) et relativement étanches. Les filières de recrutement et les dons faits par les jardiniers peuvent nous éclairer sur ce sujet.

⁶⁹ Le terme « connaître » est évidemment extrêmement flou. En fait, l'emploi de ce dernier permettait, lors des entrevues, de demander des précisions aux répondants sur les caractéristiques de ces « connaissances » établies au sein de leur potager collectif. Habituellement, une personne connue s'avérait celle avec qui ils avaient déjà échangé à quelques reprises au jardin ou avec qui ils sont en contact à l'extérieur de cet espace (des voisins par exemple). Selon ce raisonnement, ce terme excluait donc généralement les individus que les jardiniers ne font que saluer sporadiquement.

⁷⁰ Bien évidemment la quantité de jardiniers qu'un membre peut connaître dépend aussi du nombre de membres que compte le jardin communautaire qu'il fréquente. En moyenne, les répondants non impliqués bénévolement au Jardin Préfontaine ont avancé connaître environ une quinzaine d'usagers sur plus de trois cents.

Si à Montréal les citoyens intéressés par la culture d'une parcelle doivent tout simplement s'inscrire auprès du bureau du Service des sports, des loisirs et du développement social (SSLDS) de leur arrondissement et attendre qu'une place se libère, il semble que la démarche d'adhésion ne soit pas aussi innocente et mécanique dans la réalité. En fait, l'adhésion paraît ne constituer que très rarement un geste solitaire. Effectivement, la très grande majorité des jardiniers interviewés est devenue membre par l'intermédiaire ou accompagnée d'une autre personne. Généralement, cet individu était un parent, un ami, et parfois un voisin. Sous cet angle, devenir jardinier se rapproche davantage d'un geste social que d'une démarche isolée relevant d'un seul individu ou ménage. Il s'agit habituellement d'une expérience plus ou moins collective qui colore les modalités d'introduction, de fréquentation et de sociabilité des membres dans ce type de lieu.

Entre autres, certains deviennent membres d'un potager collectif conjointement avec une personne de leur entourage partageant un même champ de sociabilité. Dans ces cas, les démarches ainsi que les motivations pour être introduits dans cet espace sont partagées et la découverte de l'environnement et des rudiments du lieu de jardinage paraît alors plus facile et sécurisante. Toutefois, 11 personnes interrogées sur 16 ont en fait adhéré au Jardin Préfontaine par l'entremise d'un ou de quelques individus connus possédant déjà un jardinet à cet endroit. Ces données nous rapprochent donc de celles de l'anthropologue Ruth H. Landman qui a noté que plusieurs jardiniers de Washington D.C. avaient connu le jardinage communautaire grâce à un ami qui le pratiquait déjà (1993 : 105).

Plus particulièrement, l'adhésion des Montréalais à un potager collectif se réalise alors fréquemment grâce à un contact préétabli et déjà engagé dans l'espace d'un potager collectif. Parfois, ce membre connu leur a parlé de leur expérience positive de jardinage communautaire ou les a personnellement invités à s'y joindre. Souvent, il s'agit aussi d'une personne à qui ils ont eux-même demandé de les introduire :

C'est un cousin de ma mère qui m'a demandé si j'en voulais un [jardinet] parce que c'était bien, bien plaisant tout ça. (Roland)

J'ai commencé ça il y a plusieurs années grâce à une jardinière que j'ai connue dans mes cours. À ce moment là, j'étais en homéopathie et elle, je ne sais pas dans les cours elle parlait de ça... qu'elle avait un jardin. Je savais qu'elle habitait pas loin de chez moi et là elle m'a expliqué comment ça fonctionnait. (Sophie)

Ainsi, tout comme l'a noté Fortin (1993) au sujet des procédés d'adhésion en milieu associatif québécois, il semble assez rare d'adhérer à un jardin communautaire sans avoir été préalablement et personnellement sollicité ou introduit par un membre connu. Cette logique fait alors en sorte qu'un jardinier – recruté ou non par un autre membre – devient bien souvent à son tour recruteur de nouveaux usagers dans son cercle de relations. Par exemple, seulement quatre personnes interrogées ont avancé n'avoir jamais introduit eux-mêmes d'autres jardiniers depuis leur adhésion. Ces derniers étaient d'ailleurs tous membres-jardiniers depuis peu de temps. Qui plus est, de ceux qui en avaient déjà recrutés, neuf d'entre eux ont mentionné avoir introduit plusieurs membres au fil des années dont certains plus d'une dizaine d'individus.

À ce titre, les filières de recrutement de nouveaux membres de Roland et Anna sont de bons exemples :

Il y a ma sœur, mes nièces, des amis aussi qui sont encore ici et surtout les personnes du hockey, qui s'occupaient du hockey avec moi. Il y en a beaucoup qui sont venues ici, et il y en a d'autres qui veulent s'en venir. Là je leur ai dit de faire les démarches qu'ils avaient à faire et il n'y a pas de problème. (Roland)

Moi j'étais la première personne à avoir un jardin ici, la première personne de ma coop [d'habitation]. Ok, et puis bon j'ai eu mon jardin le premier été et puis là... juste encore, juste en jasant avec les gens de la coop; « Oui, bla, bla, bla, j'ai un jardin communautaire là-bas, à côté de Canadian Tire. ». Et puis tout d'un coup, les autres; « Ah, ah, moi aussi j'aimerais ça ! » ou « Je trouverais ça intéressant. ». Alors, c'est vraiment comme ça que ça c'est déclenché et les autres gens se sont informés et ont eu leur jardin. Ils ont fait la demande et l'ont eu. Après moi, je pense qu'il y a environ dix personnes de ma coop qui sont venues après pour faire la demande. (Anna)

Plus particulièrement, il arrive souvent que des démarches soient directement effectuées auprès des bénévoles afin de présenter la « recrue » et de la familiariser avec les lieux alors que ces derniers ne gèrent aucunement le processus d'adhésion. De ce fait, même si tout nouveau adhérent doit inévitablement passer par l'étape officielle d'inscription sur la liste d'attente municipale, plusieurs insistent donc à faire appel aussi à la logique des réseaux informels pour favoriser l'introduction d'un membre de leur entourage. D'autant plus que le programme des jardins communautaires de la ville n'est l'objet d'aucune campagne promotionnelle, le recrutement des membres paraît donc

reposer, pour une bonne part, sur le bouche à oreille et la coopération issus des circuits de sociabilité actifs au préalable hors des frontières de ce type d'espace urbain.

En somme, puisque l'adhésion au sein de ces jardins communautaires est personnalisée, ce procédé d'introduction de nouveaux jardiniers crée donc en quelque sorte des filières de recrutement qui dépassent largement la simple action individuelle d'inscription. Celles-ci s'enracineraient au contraire dans un ensemble de réseaux sociaux préalablement constitués à l'extérieur de l'espace du jardin reposant autant sur des relations familiales, amicales que de voisinage. D'ailleurs, amis, parents ou voisins semblent largement se recouper à l'intérieur même de ces filières. Ces catégories de relations ne sont pas exclusives. Dans cet ordre d'idées, le facteur premier semblant structurer le recrutement concernerait plutôt la proximité résidentielle des futurs membres par rapport au jardin communautaire et, par ricochet, au domicile du recruteur :

J'ai une amie à moi qui m'a demandé... qui désire avoir un jardin. Ok, je voulais l'amener ici [au Jardin Préfontaine], mais c'est parce qu'elle habite beaucoup plus loin. Alors donc, si je l'amène ici, c'est sûr qu'elle tomberait en amour avec parce que c'est bien ici. Mais par contre la distance pour elle ça serait trop. (Étienne)

De ce point de vue, l'ancrage local des réseaux sociaux supportant généralement la fréquentation d'un potager collectif à Montréal cadrerait difficilement avec une conception complètement délocalisée des relations sociales contemporaines se référant à une « communauté émancipée » telle que présentée par Wellman et Leighton (1981). Les contraintes du jardinage (i.e. les tâches quotidiennes d'entretien, d'arrosage, de récolte, etc.) exigent inévitablement un certain degré de proximité spatiale entre le domicile des usagers et le lieu où l'activité est pratiquée. Conséquemment, les filières de recrutement paraissent donc s'enraciner à l'intérieur d'un certain territoire de vie quotidien et du même coup émaner de réseaux de sociabilité géographiquement circonscrits. Ainsi, les gens jardineraient dans un espace campé dans leur milieu de vie et regroupant des personnes qui en font également partie. Plus particulièrement, ces données font écho à celles recueillies par la sociologue Andrée Fortin (1988) qui, lors d'une recherche portant sur les réseaux de sociabilité au Québec, a constaté que l'espace demeure ici un facteur primordial dans le choix des fréquentations.

Conséquemment, selon les données recueillies, les gens semblent être attirés vers l'espace du jardin collectif en fonction des relations familiales ou amicales déjà entretenues dans leur voisinage. Ils abordent généralement cet espace selon des relations préétablies qui facilitent leur processus de familiarisation avec les lieux. Cette dynamique interpelle la thèse phénoménologique de Christopher Tilley lorsque ce dernier avance que l'expérience spatiale n'est jamais innocente, mais plutôt toujours reliée à ce que nous sommes ainsi qu'aux relations que nous entretenons avec les autres et le monde (1994 : 11). Loin d'être un espace complètement vierge ou neutre pour le nouveau venu, le jardin communautaire s'avère par conséquent souvent préalablement ou simultanément investi par des gens qui lui sont familiers qui contribuent à forger son expérience des lieux et à se sentir rapidement « chez-soi ». Ainsi, il s'agirait de la découverte d'un nouveau lieu urbain sans toutefois que ce dernier leur soit totalement étranger.

Qui plus est, ces filières de recrutement font souvent en sorte que les jardiniers entretiennent et développent principalement des relations sociales au jardin avec des gens avec qui ils étaient déjà en contact avant leur adhésion. Sur le terrain, j'ai effectivement observé de nombreux jardiniers liés par des liens familiaux ou amicaux préétablis fréquenter conjointement leur potager collectif (tout en possédant individuellement leur propre jardinet). En fait, la majorité de mes informateurs m'ont expliqué que les membres avec lesquels ils maintiennent des liens plus fréquents et intimes – autant à l'intérieur du jardin communautaire qu'à l'extérieur de son espace et de la saison estivale – s'avéraient ceux qu'ils connaissaient déjà avant leur adhésion. Les limites de la « sociabilité fluide » entre les membres étrangers se dresseraient en fonction d'un certain repli social entre membres liés antérieurement. C'est probablement pour cette raison que Maurice, jardinier de longue date, a tenu à m'indiquer que l'espace de son jardin communautaire renferme plusieurs petites « cliques » de membres qui sont affiliés par des liens qui dépassent la simple adhésion au même lieu urbain. Le plaisir de jardiner serait alors bien souvent combiné à l'agrément d'être en compagnie des siens.

Pour Véronique, par exemple, la fréquentation du Jardin Préfontaine est un moyen de côtoyer régulièrement une amie et voisine qui l'a introduite dans cet espace :

On part en bicycle ensemble, on s'en vient, chacune on plonge dans nos jardins et après ça on se rencontre et on jase. Ensuite, on s'en retourne, on arrête manger une crème-glacée. T'sais ça fait comme un genre d'activité. (Véronique)

Dans ce contexte, le jardinage communautaire à Montréal ne permettrait pas vraiment de créer de nouvelles relations étroites et durables, mais plutôt d'entériner et de spatialiser certains rapports sociaux préalablement existants à l'adhésion. Qui plus est, ce principe se manifesterait aussi par les dons de légumes ou les réseaux d'entraide.

Le recrutement d'un nouveau membre peut aussi déboucher parallèlement sur une relation d'entraide ou de « parrainage » au niveau des activités de jardinage. D'ailleurs, la promesse d'une certaine forme d'assistance ou de coopération est souvent à l'origine même de la décision de devenir membre du jardin pour les néophytes. Quoi qu'il en soit, ce type de collaboration semble avoir facilité la tâche pour plusieurs :

J'avais deux amis que je connaissais, qui habitaient pas loin de chez moi. Ils m'ont dit : « Viens avec nous autres, on va te montrer comment ça marche. On va le faire avec toi. ». Fait qu'ils m'ont donné un coup de main. Le premier jardin, pour le partir, ils me l'ont montré. On l'a fait à trois, ils m'ont montré quoi faire. (Guy)

Elle [sa recruteuse], elle m'a donné beaucoup de conseils. Les premières années où j'ai commencé à jardiner, pendant ce temps là, elle était en recherche d'emploi ou je sais pas, mais elle passait beaucoup, beaucoup de temps au jardin. Donc à chaque fois que j'y allais, elle était là alors je lui posais tout le temps des questions! Elle, elle m'a beaucoup aidé au début. (Sophie)

L'encadrement du nouveau membre vient donc modeler inévitablement la manière dont ce dernier abordera l'espace du jardin communautaire. De cette façon, des techniques, des trucs ou du temps peuvent ainsi être donnés ou échangés à travers les membres d'une même filière de recrutement. Souvent, il s'agit de passer à l'un ce que l'on a reçu ou plus exactement appris des autres au fil des ans. En effet, plusieurs avancent que le jardinage n'est pas une activité que l'on peut facilement maîtriser du premier coup ou apprendre dans les livres. Pour éviter les erreurs et les déceptions afin de maximiser les joies, fiertés et délices, il est préférable que l'apprentissage soit soutenu par l'expérience d'un jardinier plus exercé. Cependant, cette aide peut aussi être retournée vers son débiteur original quand celui-ci a besoin d'un coup de main. Ainsi, même dans une relation de parrainage, le support ne circulerait pas seulement en sens unique.

À titre d'exemple, lorsque Maurice, Guy et Denise ont besoin d'aide, ce sont des membres de leur réseau de sociabilité (qu'ils ont eux-mêmes introduits au jardin ou avec qui ils ont partagé leur adhésion) qui leur donnent un coup de main :

Disons que quand il y a des gros ouvrages, c'est mon garçon qui vient m'aider... Ma bru vient m'aider aussi. L'année que j'étais à l'hôpital, j'ai été à l'hôpital pendant soixante-six jours, c'est eux qui ont fait mon jardin, c'est ma bru et mon garçon. J'étais bien content qu'ils l'aient fait. (Maurice)

L'été passé, quand j'ai eu ma crise cardiaque au mois de mai, j'étais à l'hôpital. Ils [des soignants] m'ont dit : « Il ne faut pas que tu touches à rien pour deux mois. ». Bien là deux mois, je ne pouvais pas ouvrir mon jardin, je ne pouvais pas rien faire de ça moi. Il y a un de mes amis du jardin qui est venu me voir à l'hôpital : « Guy, il a dit, ton jardin, on va le faire. Nous autres, on va le faire ton jardin. ». Ils ont tout préparé le jardin, ils ont tout fait le jardin au complet. Quand je suis arrivé ici, les tomates poussaient, les concombres poussaient... (Guy)

Quand j'ai mes fin de semaines de libre et que je ne suis pas chez nous, que je m'en vais au chalet, c'est elle [sa voisine avec qui elle a adhéré] qui s'en occupe. Et aussi, quand c'est elle qui s'en va en vacances, je m'occupe de son jardin et du mien. (Denise)

Ainsi, il serait autant rassurant pour un nouveau membre d'avoir des contacts préétablis avec un ou quelques membres du jardin, que l'introduction des siens peut l'être pour un ancien membre. Cela permettrait de jardiner en « pays de connaissance » afin de pouvoir s'entraider plus facilement et d'apprécier davantage son expérience de jardinier dans un tel type de lieu.

Par ailleurs, tout au long de la saison 2000, j'ai été témoin (et même parfois l'heureuse élue) de multiple dons de légumes. Ces derniers étaient parfois destinés à d'autres membres du jardin, mais plus souvent encore vers des gens à l'extérieur de cet espace. Manon Boulianne a d'ailleurs soulevé que ce type de dynamique est omniprésente dans un jardin communautaire de la ville Québec (1999 : 15). Malgré la petite dimension des parcelles des jardins collectifs à Montréal, qui limite inévitablement la productivité des potagers, la plupart des jardiniers de cette ville semble effectivement être engagée dans de nombreux circuits de redistribution. Sur 16 interviewés, 15 ont d'ailleurs affirmé donner fréquemment des légumes ou des produits issus de leur transformation à plusieurs personnes de leur entourage (parents, amis, voisins et plus rarement œuvre de charité). De cette façon, si la culture d'un potager est habituellement une activité individuelle et le potager un lieu intime comme il en est ressorti au chapitre 5, les produits récoltés sont généralement destinés à plusieurs personnes. Comme l'a précisé Laurent, bien qu'il se veuille un espace très personnel, le jardinet se transforme bien souvent, selon leur point de vue, en un « *petit jardin de partage* ».

Les dons de légumes suscitent d'ailleurs une grande part de plaisir chez la très grande majorité des jardiniers rencontrés. Ceux-ci éveillent la fierté personnelle puisque étant le fruit des efforts et du savoir-faire du jardinier, ils n'ont en aucun cas l'équivalent des produits achetés dans le commerce. Comme l'explique Gojard et Weber; « ce que l'on donne, ce n'est pas seulement un produit récolté, mais son propre travail, son temps, son habileté » (1996 : 149). Plus spécifiquement, cette pratique entraîne très souvent la constitution de véritables chaînes de dons qui s'actualisent par des réseaux de sociabilité établis, non seulement dans les jardins communautaires, mais bien souvent à l'extérieur de ceux-ci (dans les champs de relations familiales, amicales ou professionnelles) et même hors des frontières du quartier (Weber, 1998 : 243) comme l'explique Gaston :

Comme les tomates, c'était une vraie farce l'an passé parce que j'en ai donné à mon ex-épouse, j'en ai donné à mes enfants, j'en ai donné à des amis. Puis le plus jeune de mes fils, il en a donné à sa belle-mère, à ses belles-sœurs. Fait que c'était rendu loin chez du monde que je ne connais même pas! Tous bénéficient... ça fait que tout de suite mon argent a rapporté au centuple. T'sais donner ça fait autant plaisir que recevoir. Plus même! (Gaston)

Sous cet angle, leurs dons de légumes et l'entraide, comme les filières d'adhésion s'apparenteraient davantage à une question de maintien ou de construction de liens préexistants⁷¹.

Ne semblant guère composer de nouvelles relations sociales exportables, continues et intimes, le rapport à l'espace du jardin communautaire serait plutôt investi, perçu et vécu dans la ville par une « sociabilité ancrée » dans des réseaux sociaux personnels préétablis. À vrai dire, ces espaces ne paraissent donc pas donner lieu à une véritable identité collective même s'ils génèrent une sociabilité particulière entre étrangers. De même, l'implication bénévole et le travail au jardin se réalisent généralement sur une base strictement volontaire et individuelle malgré la dimension institutionnelle de ces espaces. Contrairement à l'enquête de Boulianne (1999) dans un jardin collectif dans la ville de

⁷¹ Sans plonger dans les réflexions sur la notion d'échange au centre de bien des débats depuis fort longtemps en anthropologie (Beucage, 1995), il est toutefois justifié de s'interroger à savoir si la réciprocité fait aussi partie de ces dons maraîchers (légumes, entraide, conseils, etc.). Même si mes données ne permettent pas de conclure véritablement à l'existence de contre-dons afin de parler plutôt de réseaux d'échange, il est possible de concevoir que, comme chez les jardiniers français, la circulation des produits et savoirs à Montréal prend place dans une série d'autres échanges de biens et services marchands et non marchands au sein des réseaux de sociabilité (Cérézuelle, 1996 : 171; Weber, 1998 : 252) qui dépasse largement le cadre de ces lieux. À toutes fins utiles, les jardiniers que j'ai rencontrés ne semblaient prendre en considération ni le coût de leur production ni celui de leurs présents.

Québec et de certaines études américaines et canadiennes (Boulianne, 1998a, 1998b, 2001; Cérézuelle, 1996; Hassler et Gregor, 1998; Hynes, 1996; Landman, 1993; Severson, 1990; Warman, 1999), je n'ai donc pas trouvé que les jardiniers montréalais partageaient entre eux le sentiment de faire partie d'un regroupement chargé d'une mission sociale ou qu'ils y tissaient de nouveaux rapports sociaux durables. Ainsi, on n'y retrouverait pas l'égide d'une action collective, c'est-à-dire les formes d'un « agir ensemble intentionnel » développé dans une logique de revendication et de défense d'un intérêt ou d'une cause (Neveu, 1996 : 10-11), mais une introversion vers des liens sociaux intimes déjà entérinés.

Territoire communautaire et incertain, l'espace du potager collectif est inévitablement à composer avec autrui. Dans ce chapitre, j'ai tenté de rendre compte de l'expérience de l'espace du jardin communautaire à Montréal en mettant l'emphase sur ses dimensions sociales. Il en ressort que les manières dont les gens saisissent, utilisent et se représentent ce lieu englobent aussi celles des autres tout comme leur présence. D'une part, l'aspect contentieux du partage du lieu avec des étrangers et des gens généralement très hétérogènes s'avère en quelque sorte régulé par de petits rituels d'amabilité anonymes, éphémères et sans engagement. Ceux-ci permettent de construire un sentiment de confiance et de reconnaissance intangible, mais bien réel entre les membres. Cette forme d'échange, que j'ai identifié comme une « sociabilité fluide », diffère de celles qui se développent habituellement dans les autres lieux publics urbains et semble, de cette façon, plaire aux usagers. D'autre part, le caractère vécu des jardins communautaires concerne aussi leur potentiel de consolidation de liens sociaux préexistants prenant forme ici sous le vocable de « sociabilité ancrée ». Les gens fréquentant ces espaces le font habituellement en fonction des parents et amis qui s'y retrouvent. Les relations intimes et durables qui y sont entretenues se consolident donc d'une manière très sélective. Ainsi, je n'ai pas trouvé dans ces lieux de grands élans communautaires (i.e. une interconnaissance, de la coopération et une implication sociale généralisées ou le sentiment de former une collectivité fondée principalement sur des liens d'amitié et d'entraide) découlant du partage de l'espace, mais plutôt des sociabilités centrées sur la liberté et les réseaux personnels des acteurs sociaux. Sur ce registre, l'écart se dessinant entre les jardiniers selon l'étape de vie au niveau du désir de socialisation rend compte de cette situation.

Un enchevêtrement d'autonomie et collaboration, de méfiance et de sécurité, de distance et de familiarité semble donc faire partie de l'expérience de fréquenter ce type de lieu urbain. Le sentiment d'être à l'aise sur ce territoire émanerait d'ailleurs justement de cette part de jeu dans les interactions sociales quotidiennes grâce à laquelle les individus possèdent une marge de manœuvre. En tant qu'espace social, le jardin communautaire montréalais se rapproche ainsi de la définition que confère la sociologue Andrée Fortin à l'association moderne; c'est-à-dire un espace « privé-collectif » quelque part entre l'intime et l'anonyme au sein duquel les gens renforcent surtout des liens préétablis ou les actualisent dans un espace plus large que le domestique mais néanmoins privé sans que cela n'empêche de nouvelles rencontres (1993 : 136). Les processus constitutifs de ces rapports et leur logique propre sont par conséquent liés à la situation particulière que crée le jardin communautaire à Montréal. Espace ludique négocié et approprié par chacun tout en étant ouvert à divers désirs de sociabilité, ce dernier n'appartient en propre à personne et ne peut être ainsi revendiqué complètement par quiconque. Les distinctions observées aux niveaux des pratiques et des perceptions en fonction principalement de l'âge des jardiniers entérinent d'ailleurs également cette dynamique.

En somme, il se dessine dans ces lieux de jardinage collectif une interpénétration entre l'espace et les rapports sociaux. D'un côté, le milieu délimite certaines dimensions du déploiement des relations sociales. Ainsi, les gens doivent négocier le partage de l'espace au sein des jardins communautaires et composer des manières d'interagir (la « sociabilité fluide ») afin de maintenir son fonctionnement. L'espace n'est donc pas un simple support aux échanges sociaux, mais fait partie intégrante des interactions. D'un autre côté, les individus fusionnent aussi arbitrairement certaines relations sociales habituellement préexistantes (la « sociabilité ancrée ») à ce même espace. Les rapports sociaux colorent donc à leur tour le territoire dans lequel ils s'accomplissent. De cette façon, les usagers investissent dans leur jardin collectif des liens sociaux préexistants et bricolent des manières particulières d'entrer en contact avec les étrangers. Au prochain chapitre, l'interconnexion entre gens, lieux et structures sociales est explorée plus en profondeur sous l'angle de l'expérience spatiale de la ville aujourd'hui. L'idée de la quête du confort et de sa négociation sert de fil conducteur afin de relier les différents aspects traités jusqu'à maintenant dans ce mémoire.

CHAPITRE 7 – PERCEVOIR, SENTIR, COMPOSER LES LIEUX

C'est comme un îlot. C'est pareil comme si on était sur la mer dans la tempête et il y avait un îlot tranquille et puis on s'en irait là. (Rémy)

Après avoir exploré, au chapitre 4, les aspects historiques et organisationnels des jardins communautaires montréalais et, aux chapitres 5 et 6, les manières par lesquelles les usagers s'engagent dans ces espaces sur les plans individuel et collectif, j'examine plus en détail dans les pages qui suivent les dynamiques qui unissent les gens et l'espace. L'objectif de ce chapitre est donc de souder les différentes données exposées jusqu'à maintenant et de les relier au contexte urbain en ayant recours à diverses pistes d'analyse proposées par l'approche de l'engagement spatial présentée au chapitre 2. Plus spécifiquement, l'enjeu est alors de faire le pont entre les discours des informateurs et ma position conceptuelle sous forme de synthèse. Dans un premier temps, j'utilise la notion féconde de confort qui permet d'illustrer pourquoi et comment le jardin communautaire à Montréal se veut un espace prisé par certains citoyens. À cet égard, je mets en lumière les dimensions sensibles de l'expérience spatiale concernant les souvenirs des usagers, l'essence même de ce type de lieu et sa propension à se présenter comme l'envers de la ville et de la modernité. Dans un second temps, j'aborde l'engagement spatial des jardiniers montréalais sous l'angle de la négociation. Endossant l'idée que les individus possèdent un pouvoir d'action même s'ils ne peuvent faire complètement abstraction des structurations sociales, les liens que tissent les usagers avec l'espace au cours de leur trajectoire de vie, de leurs itinéraires quotidiens et de leur recherche de conciliation et d'aise dans la ville sont discutés. Je termine ensuite en abordant brièvement la pertinence de concevoir l'expérience spatiale comme une sorte de bricolage réflexif par lequel les acteurs sociaux projettent des éléments de sens puisés de leur vécu et des référents extérieurs donnés par la réalité sociale. Tout au long de ce chapitre, je tente ainsi de signaler l'active et continue interpénétration unifiant les gens, les lieux et les contingences de la vie sociale dans l'expérience spatiale de la ville et de ses espaces.

7.1 Trouver le confort dans l'espace

Pendant les longs moments consacrés à l'analyse des récits de mes informateurs, j'ai constaté petit à petit que ceux-ci faisaient manifestement tous appel – mais de différentes façons – au thème du confort pour décrire les multiples dimensions de l'espace du jardin

communautaire tout comme leurs pratiques et perceptions qu'inspirent ce dernier. Les gens semblent occuper cet espace d'abord parce qu'ils s'y plaisent et y trouvent, d'une manière ou d'une autre, satisfaction dans la ville. Dans une étude comprenant un jardin communautaire implanté dans la ville de Québec, l'anthropologue Manon Boulianne a d'ailleurs trouvé que le plaisir s'avère un élément omniprésent dans les discours et les usages des membres (1999 : 15). Que ce soit aux niveaux de leurs motivations pour adhérer à ce lieu et le fréquenter, des raisons pour lesquelles ils introduisent certains de leurs parents et amis ou de leurs perceptions de l'ambiance des lieux et des relations qu'ils établissent avec les gens qui s'y trouvent, le sentiment de bien-être semble être intrinsèquement relié à l'expérience des jardiniers à Montréal. Se définir un petit espace expressif et bénéfique à soi tout comme partager pacifiquement un milieu urbain avec d'autres et les siens : presque tout au jardin communautaire concourt à se délimiter un territoire d'aise et de plaisir. En ce sens, la culture d'une parcelle dans un potager collectif montréalais se révèle comme une sorte de quête de confort, une stratégie mise en place par les acteurs sociaux pour rendre leur quotidien plus agréable et le territoire urbain plus plaisant. Sous cet angle, l'espace de la ville n'apparaît plus comme un simple décor, mais plutôt comme une partie intégrante de l'action des individus et des collectivités. Parallèlement, son étude nous renseigne aussi sur ce qui semble provoquer un inconfort dans l'environnement citadin tout comme ce qui peut y être source de bien-être selon l'expérience des habitants.

La notion de confort en rapport avec l'espace a été abordée sous des perspectives plurielles avec l'aide de concepts divers comme ceux d'attachement spatial, d'enracinement ou de topophilie (Low et Altman, 1992 : 3). En anthropologie, cette dernière a été sommairement explorée surtout par les chercheurs s'inspirant de l'approche de l'engagement spatial tel qu'il l'a été soulevé au chapitre 2. Dans cette optique, Steven Feld et Keith H. Basso (1996) ont parlé de « *sense of place* » pour ausculter les espaces significatifs pour certains groupes humains, John Gray (1999) a quant à lui opté pour l'expression « *being at home* » afin de décrire le sentiment qu'éprouvent les bergers du Sud-Est écossais lorsqu'ils se trouvent dans les collines où se nourrissent leurs bêtes, alors que Martha Radice (2000) a récemment utilisé la locution « *feeling comfortable* ». Cette dernière est sans aucun doute celle qui a mis le plus d'emphase sur cette notion en explorant l'expérience urbaine des Anglo-montréalais. Appliquant l'idée de confort à la

ville – à celle de Montréal de surcroît – son étude s'avère par conséquent une référence de première importance pour cette présente analyse. Radice soutient que cette notion, à la fois précise (elle suggère une sensation d'aise bien définie) et flexible (peut être appliquée à maintes situations), constitue une passerelle par excellence entre l'intérieur (les sentiments, les états d'âmes, les connaissances, etc.) et l'extérieur (le bien-être kinesthésique, le cadre bâti, les rapports aux autres, les ambiances, les idéologies, etc.) des acteurs sociaux (2000 : 144).

Le confort – le sentiment « de se sentir bien » ou « d'être à l'aise » – est un concept très peu défini dans la littérature. L'ouvrage *Le confort. Cinq siècles d'habitation* de l'architecte montréalais Witold Rybczynski (1989) est en fait un des rares à s'y attarder de plein front en traçant son étymologie au sein de la sphère domestique en Occident. Dressant l'évolution du terme au fil du temps, Rybczynski rappelle que sa racine latine, *confortare*, désignait à l'origine l'action de soutenir (celle de renforcer ou de consoler). C'est seulement au XVIII^e siècle que le terme s'est finalement étendu aux personnes et aux choses qui semblaient une « source de satisfaction » pour devenir synonyme de bien-être et commencer à être spécifiquement associé à la sphère domestique avec la montée du règne de l'individu (1989 : 32). Confronté à la difficulté de définir le concept du confort, cet auteur explique qu'il constitue un espèce de « sens commun » aux composantes à la fois subjectives et objectives que l'on ne peut identifier qu'en se frottant à son expérience. Enfin, Rybczynski conclut que le confort se veut aujourd'hui le résultat d'un flot de significations affiliées au vécu qui unit autant des aspects pratiques et fonctionnels que les notions de loisir, de plaisir ou celles de privé et d'intimité (Ibid.).

Les idées de chez-soi et de confort seraient ainsi profondément nouées dans l'imaginaire occidental (Serfaty-Garzon, 1999⁷²). Sous cet angle, le confort serait surtout personnel et associé à l'intérieur. D'un autre côté, Radice avance toutefois qu'« il est certain que les notions d'être chez-soi et de se sentir à l'aise peuvent franchir aisément le seuil de la maison pour sortir dehors » (2000 : 143). « L'être commence par le bien-être » a

⁷² Sociologue et architecte, Perla Serfaty-Garzon s'interroge depuis plusieurs années sur le sens de la demeure et de l'habiter. Entretenant récemment un détour par la philosophie (principalement avec les écrits de Bachelard et Heidegger), elle montre que l'essence de la maison évoque de nombreuses représentations sensibles associées au confort. Citons entre autres celles de l'abri, de l'aise, du repos, du plaisir, de l'intimité, de la tranquillité, de la sécurité. (1999 : 51-53). Telle l'image du nid évoquée par Bachelard (1964), le chez-soi est habituellement un espace de confort que l'on souhaite toujours retrouver et qui s'enracinerait dans l'expérience première *d'être au et dans le monde* selon Serfaty-Garzon.

d'ailleurs soutenu Bachelard (1961 : 103). Comme le concept heideggerien d'« habiter » qui concerne le monde dans sa totalité⁷³, l'expérience du confort peut être appliquée à l'extérieur de la sphère domestique (Casey, 1996 : 39). Les quelques chercheurs (Radice, 2000; Shields, 1996) s'intéressant à l'expérience spatiale en relation avec l'espace urbain s'y réfèrent d'ailleurs. Les paroles de Rémy mises en exergue au début de ce chapitre appuient d'ailleurs cette proposition. Selon ces dernières, le jardin communautaire – un espace extérieur collectif séparé du logis – est perçu et vécu comme un refuge calme et réconfortant dans son expérience quotidienne à Montréal. Ainsi, l'idée de confort se veut foncièrement malléable et peut rendre compte d'états ou circonstances pluriels.

Comme l'a brillamment démontré Radice (2000), ce concept se fonde littéralement dans l'action continue de *habiter le monde* et, conséquemment, représente un élément clé dans l'approche de l'engagement spatial. Parallèlement, il peut ainsi être accolé à la ville et ses espaces. Pour le géographe et urbaniste Rob Shields (1996), le plaisir et le confort urbain peuvent d'ailleurs être compris pour un individu comme l'expérience d'une « bonne » coordination du corps, des autres et de l'environnement physique dans un endroit donné. Toutefois, si ce dernier argumente sur la primauté de l'aise corporelle, la quête du bien-être dans la ville pourrait aussi incorporer d'autres sphères d'interpénétration entre les gens et les lieux. L'enjeu est alors de découvrir ce qui concourt à faire des jardins communautaires montréalais des espaces confortables dans l'expérience de leurs membres. À cet égard, les pages qui suivent traitent de l'imbrication entre certains souvenirs rattachés à l'image du jardin et de la nature, diverses propriétés intrinsèques à ces lieux et leur propension à se présenter comme une « parenthèse de bien-être » dans la ville.

7.1.1 Souvenirs spatiaux

Selon le philosophe Gaston Bachelard (1961), le sociologue Michel Bonetti (1994) et l'architecte Witold Rybczynski (1989), nos façons d'apprécier un espace, de s'y sentir bien, se composent en partie selon nos « rêveries ». Plus précisément, cette sensation se constituerait selon nos souvenirs spatialisés remémorant des idées intimes de plaisirs passés ou relatant un certain imaginaire collectif rattaché à des temps meilleurs. Confort, souvenir et nostalgie se trouveraient ainsi interconnectés dans notre rapport à l'espace. Le phénoménologue Edward S. Casey (1987) s'interrogeant sur la remémoration a d'ailleurs

⁷³ « Dwelling is the manner in which mortals are on earth » a allégué Heidegger (1975 : 148).

souligné les liens entre ce processus complexe et l'espace. Selon lui, bien plus qu'un phénomène temporel, la mémoire est spatialement orientée par l'action humaine. C'est à partir des pratiques et des mouvements de notre corps que se formeraient des champs de chroniques localisées dans lesquels nous puiserions sans cesse des références aux cours de nos expérimentations quotidiennes (Casey, 1987 : 189). Dans le même esprit, l'anthropologue Christopher Tilley a argué que nos perceptions des lieux sont inévitablement circonscrites dans des temps mémoriaux communs ou individuels et que l'expérience humaine d'entrer en relation avec un nouvel environnement s'avère profondément amarrée à celles préalablement vécues (1994 : 27). Les multiples significations que les individus attachent à leur espace se constitueraient donc progressivement à travers l'accumulation des expériences et des liens qu'ils nouent avec les divers lieux qu'ils ont empruntés. Dans la perspective de Michel Bonetti qui étudie sous l'angle de la sociologie interprétative les sens conférés à l'habitat, chacun se forgerait une histoire spatiale qui, puisque étant rarement linéaire, se réfère à une sorte de bricolage chaotique imaginaire à partir des matériaux spatiaux de nos vécus successifs (1994 : 63). C'est à partir d'une foule d'expérimentations personnelles et collectives que chacun s'aménagerait ainsi des « paysages de souvenirs » (Radice, 2000 : 77). Selon les propos de mes informateurs, la décision de devenir membre d'un jardin communautaire à Montréal paraît d'ailleurs être fréquemment teintée par des expériences intimes antérieures – évidemment tributaires de la trajectoire de vie. S'exprimant sur les motifs de leur présence au sein de ce type d'espace, plusieurs jardiniers font expressément référence aux relations préalables qu'ils ont tissées avec le jardinage ou la nature avant leur adhésion. En ce qui concerne les jardiniers interviewés, la majorité (12 d'entre eux) avait déjà été, d'une manière ou d'une autre, en contact avec le jardinage ou un jardin avant de cultiver leur parcelle à cet endroit.

Pour un certain nombre d'utilisateurs, le jardinage apparaît comme une activité qui va de soi et qui doit inévitablement être incorporée à la vie quotidienne. Ayant vécu pendant longtemps dans un environnement généralement campagnard où la culture potagère et le contact avec la terre étaient omniprésents, certains cherchent alors à transplanter cette activité en milieu urbain. Posséder un jardinet dans un potager collectif se présente ainsi comme une opportunité de poursuivre ce mode de vie, de profiter de leur savoir-faire, mais

surtout d'être à l'aise tout en habitant en ville. Dans ce cas, souvenirs jardiniers, habitude de vie et bien-être urbain sont entrelacés :

Remarque, ça [le jardinage] l'a toujours été une partie de ma vie parce que ma mère jardinait beaucoup... Bien moi je viens des États-Unis, du Sud, alors on avait notre maison et un grand terrain autour de la maison et elle avait ses jardins et ses jardins et ses jardins. [Rire] Vraiment, le terrain était pas mal rempli de jardins. J'étais entourée de ça. Alors pour moi, c'était normal, le jardinage, c'était tout à fait normal. (Anna)

C'est parce que ça faisait longtemps que je pensais à avoir un jardin et, à Montréal, si tu ne fais pas d'autres choses que te promener dans la rue, c'est ennuyant. J'ai été élevé en campagne moi et j'ai toujours eu des jardins chez nous. (...) Ah oui! j'ai passé ma vie à avoir des jardins partout où je suis allé. On faisait la culture maraîchère chez nous. On vendait des produits et tout ça. J'avais une grosse expérience et ici, à Montréal, c'est ça qui me manquait le contact avec la terre. (Rémy)

Le désir de cultiver des légumes semble aussi souvent relié à des souvenirs heureux d'enfance ou assez lointains. Plus particulièrement, j'ai retrouvé cette association chez plusieurs jardiniers d'origine immigrante provenant de milieu paysan. Comme je l'ai relaté au chapitre 5, ces derniers ont souvent connu la culture maraîchère avant la migration et ressentent le besoin de renouer avec cette pratique une fois installés à Montréal. De la même manière, plusieurs citadins provenant des campagnes québécoises qui se sont installés dans cette ville au moment d'entamer leur vie adulte manifestent cette même ambition. Ici, la prégnance du passé est manifeste. Ayant habituellement recours à des techniques horticoles « traditionnelles » selon leur origine ethnoculturelle, le jardin communautaire tisse alors pour eux un lien (matériel et symbolique) nostalgique et réconfortant avec l'enfance. À cet égard, les propos de Maurice font écho à ceux de Laurent, Pauline et Simone :

Disons que j'ai toujours vu ma mère jardiner. J'étais tout petit et j'étais déjà dans les jardins avec ma mère. Et puis j'ai travaillé pour les Sœurs de la charité, il y avait un grand jardin et on jardinait là. Mon père a travaillé pour la Congrégation Notre-Dame, il y avait un autre grand jardin qui était là. Alors depuis ma tendre enfance que je vois jardiner. Et puis disons que je suis maintenant à Montréal depuis quarante ans et ça me manquait... de jouer un peu dans la terre, tout ça. Ça me rappelle le passé. (Maurice)

Pour ceux qui n'ont jamais véritablement eu d'expérience personnelle ou rapprochée avec la culture potagère avant leur adhésion, la présence même distante de cette activité

dans leur entourage s'avère aussi pertinente. Par exemple, certains jeunes jardiniers ayant grandi en banlieue évoquent le souvenir d'un petit potager cultivé par leurs parents se traduisant par la présence de légumes frais toujours à la portée de la main. Pour d'autres comme François, les traditionnelles balades familiales à la campagne et certains contacts avec la nature ont alors éveillé un sentiment d'aise dans ce type d'environnement. Pour ces usagers qui chercheraient ainsi à revivre aujourd'hui cette sensation, les façons de s'engager dans le milieu du jardin collectif semblent aussi infiltrées et retravaillées par ces rapports spatiaux antérieurs. Il s'agit alors de tenter de reproduire et d'explorer une activité connue, mais jamais réellement expérimentée ou maîtrisée.

Bien entendu, ces expériences potagères antérieures à l'adhésion n'ont parfois que bien peu de liens avec celles pratiquées au jardin communautaire. La petitesse des parcelles allouées, la séparation du domicile, le partage de l'espace ou l'imposition de règles à suivre sont toutes de nouvelles caractéristiques qui remettent en question les connaissances acquises ou les représentations entretenues du jardin. Cependant, elles motivent bien souvent – de diverse façons – les citoyens à devenir membres d'un potager collectif et concourent inévitablement à formuler les pratiques mises en œuvre ainsi que les conceptions qui leur sont juxtaposées. Ces expériences et significations préalables constituent pour plusieurs jardiniers des repères avec lesquels ils entrent en relation avec cet espace; ils abordent l'activité et le lieu du jardin communautaire et y adhèrent. En retour, les différents procédés de culture appris et reproduits par les jardiniers divulguent souvent leurs antécédents. Comme je l'ai évoqué au chapitre 5, ils concourent aussi à un certain processus d'identification spatiale entre jardiniers et potager puisque les usagers semblent habituellement transposer dans leur parcelle certaines caractéristiques de leur identité (âge, région ou pays d'origine, savoirs, etc.). Qui plus est, les significations conférées à ces espaces ne semblent pas s'édifier uniquement par un certain travail de cognition comme peut le suggérer les tenants du déterminisme spatial, mais également par des processus corporels et sensoriels qui alimentent les satisfactions ou les déceptions qu'éveillent ces derniers. Dans ce contexte, l'attachement spatial semble davantage reposer sur les vécus successifs de chaque individu que sur une mémoire collective structurellement accolée à l'espace affectonné⁷⁴. Les souvenirs spatiaux feraient ainsi

⁷⁴ Ces lieux urbains sont relativement jeunes à Montréal – les plus anciens n'ont pas plus de trente ans. Il est donc possible que l'édification d'une mémoire collective en rapport à ces lieux ne soit encore consolidée

partie de l'action multidimensionnelle d'*habiter* l'espace et la ville. Selon l'expérience des jardiniers montréalais, le jardin collectif serait souvent vécu comme un lieu enrobé de souvenirs intimes et/ou de sensations agréables. Plus qu'une simple collection de lieux, la dimension spatiale de la mémoire serait « the source as well as the reinforced product of experiences of being-in-place. » (Casey, 1987 : 189).

7.1.2 L'essence des lieux

Inversement, bien que les gens transportent d'un espace à l'autre leurs souvenirs, sentiments ou manières d'agir et de penser, leurs conduites et perceptions semblent également s'entremêler avec certaines significations inhérentes aux lieux dans lesquels ils s'immiscent. Pratiques, sensations et représentations s'acclimateraient et se combineraient de manière spécifique selon l'espace où elles se déploient.

Pour saisir cette dynamique, Michel Bonetti propose la notion d'« espace potentiel » afin de concevoir qu'un lieu peut autoriser et suggérer des usages, réactions et significations tout comme il peut résister à l'émergence de certains sentiments ou limiter la formation des sens qui lui sont concédés (1994 : 16, 37). De son côté, Edward S. Casey énonce l'idée selon laquelle les espaces possèderaient un pouvoir d'absorption. « Places gather things in their midst. » avance-t-il (1996 : 24). Selon lui, ces « choses » ainsi spécifiquement captées, incorporées et configurées dans les lieux seraient autant des entités animées et inanimées que des expériences, des histoires, des rythmes, des trajectoires, des pensées qui feraient en définitive que ces lieux sont ce qu'ils sont (1996 : 24-25). L'identité et la continuité (la pérennité sémiologique) de tout espace seraient ainsi conférées par la constitution et le profil de ces substances spatiales qui activent, parallèlement, un pouvoir d'attraction, de répulsion ou d'indifférence sur les gens. Tel un palimpseste, des souvenirs, des émotions et des événements autant intimes que collectifs se sédimenteraient ainsi au fil des années dans les lieux (Radice, 2000 : 78).

Appliquées aux potagers communautaires montréalais, ces notions poussent à interroger l'essence et la configuration de ces espaces urbains. Que renferment-ils? Qu'évoquent-ils pour les usagers? Plus que toutes autres, leurs condition et catégorisation de *jardin* (i.e. de lieu de jardinage, de verdure ou de nature) se trouvent interpellées à cet

comparativement à ce que l'on peut remarquer pour les jardins collectifs européens (Crouch, 1989; Dubost, 1996, 1997; Weber, 1998) qui existent de manière continue depuis la moitié du XIX^e siècle.

égard dans les gestes et les discours des gens rencontrés ou interviewés lors de l'enquête de terrain.

Développant son approche phénoménologique de l'espace, Casey discute justement des substances particulières nichées quasi inéluctablement dans l'environnement de ce type de lieu :

« Gardens embody an unusually intimate connection between mood and built place. Whereas in others kinds of constructed place, mood is often a supervenient phenomenon, in gardens mood is an *intrinsic* feature, something that belongs to our experience of them. We go to a garden expecting to feel a certain set of emotions, and this is not merely a subjective matter but is based on our perception (memory) of the structure and tonality of the place. » (1993 : 168, c'est l'auteur qui souligne).

En d'autres termes, les jardins possèderaient une ambiance et une armature singulières qui modèleraient l'expérience des gens qui entrent en relation avec eux. Les manières de percevoir, pratiquer et habiter ces espaces se constitueraient donc aussi en fonction de leurs spécificités. Bien que de façons très diverses, ils attireraient habituellement les acteurs sociaux à exploiter leur territoire.

Au jardin communautaire, l'idée de nature évoquée par la culture des légumes et, parfois, par la verdure qui s'y déploie participerait à cette dynamique. La sociologue française Florence Weber (1998) a d'ailleurs souligné que le fait que les potagers dans les jardins collectifs soient dissociés du domicile concourt à les relier davantage au « naturel ». Ils se présenteraient ainsi comme une sorte de « parenthèse naturelle » dans l'univers urbain et dans l'expérience quotidienne des citadins (1998 : 153). Invités à décrire le potager collectif qu'ils fréquentent, la très grande majorité des jardiniers montréalais semble d'ailleurs associer systématiquement l'espace des jardins communautaires à une certaine représentation de la nature. Plus particulièrement, ces derniers ont habituellement recours à l'image métonymique de la campagne pour exprimer leur perception des lieux. Chez les membres du Jardin Préfontaine, cette analogie ressortait très fréquemment lorsque je leur ai demandé de décrire ce milieu :

Ici, il y a des beaux arbres, et c'est comme si vous entrez un petit peu dans la campagne en plein cœur de la ville. (Laurent)

On dirait qu'on est comme en campagne ici. C'est vrai, c'est la nature. (Pauline)

On se sent en campagne ici. C'est formidable. Et surtout quand on fait le gazon, on se dirait en campagne, ça sent si bon! (Roland)

Il y a beaucoup d'arbres, c'est ça qui est le fun, il y a des arbres. Il y a aussi la maison à côté, l'ancien refuge, ça fait comme un aspect... Bien je trouve que ça ressemble à une ferme. Juste le bâtiment là, ça fait comme ancien, campagne. C'est beau, moi je trouve ça très beau. (Marie)

En plus de la présence de potagers, les usagers se réfèrent ainsi généralement à une foule d'autres aspects pour exposer leur représentation des lieux. Ce sont la verdure, la terre, les odeurs, l'aménagement ou l'ambiance générale retrouvés dans ce type d'espace qui susciteraient chez les jardiniers une telle conception bucolique. Le jardin communautaire est très fréquemment dépeint comme un lieu permettant d'établir un rapport avec la « nature »; d'être en relation avec elle et de ressentir ses vertus. Au chapitre 5, j'ai d'ailleurs abordé comment la culture d'un jardinet semble être vécue dans l'expérience des jardiniers comme une activité physiquement et psychologiquement salubre qui favorise l'évasion personnelle.

Le plaisir d'être dehors, de profiter du grand air et d'être en contact avec tous les éléments évoquant la « nature » (les végétaux, l'air, le soleil, le vent, etc.) semblent aussi être des sensations aiguillonnées par cet espace et extrêmement valorisées chez les usagers (même pour les jardiniers plus âgés pour qui la relation au jardinet paraît habituellement plus structurée et ascétique). Ces rapports sont d'ailleurs entretenus d'une manière très sensorielle par plusieurs. Comme dans l'expérience de tous lieux, le corps et les sens seraient directement interpellés (Casey, 1993, 1996; Tilley, 1994). Dans l'espace du jardin communautaire, le contact de la « nature » aiguillonnerait donc souvent des expériences sensibles :

Ce que j'apprécie le plus c'est d'être dehors. D'être dehors, parce qu'ici c'est beau. C'est un beau jardin, tu entends les arbres, les oiseaux. Il y a un nid de faucon-pèlerin pas loin, tu peux regarder ça en même temps. C'est tout ça ensemble. (Marie)

T'sais même si je suis deux heures tout seul assis à ma table en écoutant de la musique, il y a de la petite brise qui me chatouille là, le petit vent qui m'arrive dans les cheveux, un bon livre... Même faire rien, être juste assis et contempler la belle nature de Dieu. J'appelle ça de même, je trouve ça tellement fantastique. (Gaston)

À Montréal, la fréquentation de ce milieu acquerrait donc des dimensions proprement ludiques et hédonistes. Cependant, cette recherche de « nature » semble être vécue différemment d'un jardin communautaire à l'autre en fonction de la quantité verdure qui s'y trouve. En effet, j'ai trouvé chez les membres des jardins les plus dépourvus des discours revendicateurs de nature comparativement à la constante affirmation de sa grande valeur chez les usagers des jardins les mieux aménagés sur ce point⁷⁵. D'un côté comme de l'autre, tous semblaient toutefois exprimer son importance au sein de ce type d'espace et de l'environnement urbain.

Et qu'en est-il au Jardin Préfontaine? L'importance de la végétation est l'un des traits distinctifs de ce dernier. Ainsi, bien qu'il ne soit absolument pas le seul potager collectif montréalais à contenir autant d'éléments de verdure, il se démarque cependant d'un bon nombre d'entre eux où l'espace alloué aux parcelles couvre presque toute la superficie des lieux. Cette situation fait donc en sorte que les discours des membres de ce jardin communautaire relatent bien souvent cette particularité. Ces derniers semblent apprécier son territoire justement à cause de cette présence de verdure qui génère pour eux un espace de bien-être. Pour la plupart de ceux-ci, la place conférée à la végétation s'avère souvent le principal critère d'évaluation de tous les jardins communautaires. Les attributs matériels des lieux interviendraient ainsi dans le processus d'attachement spatial entre usagers et leur espace de jardinage. Par conséquent, l'architecture paysagère (la verdure et les équipements pour en profiter) du potager collectif dont ils sont membres s'avère très fréquemment prisée par rapport aux autres qu'ils connaissent :

Le nôtre, c'est pas mal le plus beau de la ville de Montréal. (...) Ah, c'est bien entretenu et il y a beaucoup de fleurs, beaucoup de verdure. Les autres jardins, ils n'ont presque pas de verdure. (Roland)

C'est parfait, il y a rien de mieux qu'ici. Moi, j'ai vu d'autres jardins et c'est vrai, moi je pense que le plus beau jardin... Enfin pas le plus, mais lorsqu'on regarde l'architecture par rapport à d'autres, on a des arbres, on a tout. Alors qu'il y a des jardins où il n'y a pas d'arbre, c'est affreux, c'est affreux. (Étienne)

⁷⁵ Il est à noter que l'emplacement géographique peut, entre autres, influencer sur la quantité de verdure au sein des jardins communautaires. Dans les voisinages densément bâtis par exemple, les végétaux (outre ceux dans les potagers) sont parfois plutôt rares. Les potagers collectifs établis dans ces secteurs n'échappent pas à cette situation.

Ainsi, les lieux possèderaient, comme l'ont souligné Casey (1996 : 25) et Tilley (1994 : 15), des propriétés qui peuvent attirer les gens ou stimuler une affection comme les repousser ou engendrer une aversion. Des observations ont d'ailleurs permis de constater l'influence de la verdure et l'aménagement physique dans les pratiques des usagers des potagers collectifs à Montréal. Effectivement, les jardins communautaires comportant des aires gazonnées, des arbres procurant de l'ombre, des fleurs, etc. paraissent inviter les membres à exploiter davantage leur espace, c'est-à-dire à mettre en œuvre d'autres activités que le jardinage. C'est dans ces jardins les mieux pourvus en végétation que j'ai retrouvé le plus de gens pique-niquer, lire, jouer aux cartes, échanger ou tout simplement flâner ou se reposer. De ce fait, même si les jardiniers âgés semblent en moindre mesure prospecter un contact privilégié avec la « nature » comme les plus jeunes, ces derniers trouveraient néanmoins avantage de sa présence dans l'environnement et l'ambiance que crée la végétation pour la socialisation recherchée exposée au chapitre 6.

Plusieurs de mes informateurs m'ont d'ailleurs confié estimer ce type d'environnement retrouvé au Jardin Préfontaine justement parce que celui-ci offre l'opportunité d'y déployer d'autres usages qui contribuent à ce qu'ils se sentent bien, corps et âme, sur son territoire :

[J'aime venir au jardin] parce que si je reste chez moi sur le balcon j'ai un mur de brique qui est à combien de degré... Alors je m'assois ici dans la balançoire tranquillement et j'ai du bon air. (Maurice)

Quand j'y vais j'aime ça [car] je m'assois sur le gazon et j'enlève mes chaussures, j'ai mon petit jus, mes biscuits. Je suis installée sur le gazon et c'est important pour moi qu'il y en ait. J'aimerais vraiment pas ça avoir un terrain avec des voisins chaque bord. Je suis contente qu'il y ait du gazon. (Sophie)

À Préfontaine, il y a de l'espace, tu peux t'éloigner. Disons que tu nettoies ton jardin et une demi-heure après tu dis; « Je vais me reposer. », bien tu peux prendre une table de pique-nique. T'sais juste un petit peu plus loin de ton jardin et c'est calme, c'est paisible. Fait que tu peux te reposer calmement comparé à d'autres jardins que c'est juste jardin, jardin. C'est juste tant de pied carré et c'est juste le jardin fait qu'il n'y a pas de gazon alentour ou des arbres pour te reposer après. (Claire)

Des fois, quand ça fait quinze minutes, vingt minutes que je travaille, ça me tente de m'asseoir. Et bien je suis juste à côté d'un arbre [alors] je m'assois sur le gazon et penses-tu que je ne suis pas bien moi!... C'est la plus belle vie qu'il n'y a pas. Peut-être que bien du monde ne pense pas ça, mais c'est mon idée. Moi, je suis très bien, assis dans le gazon, je suis bien! (Guy)

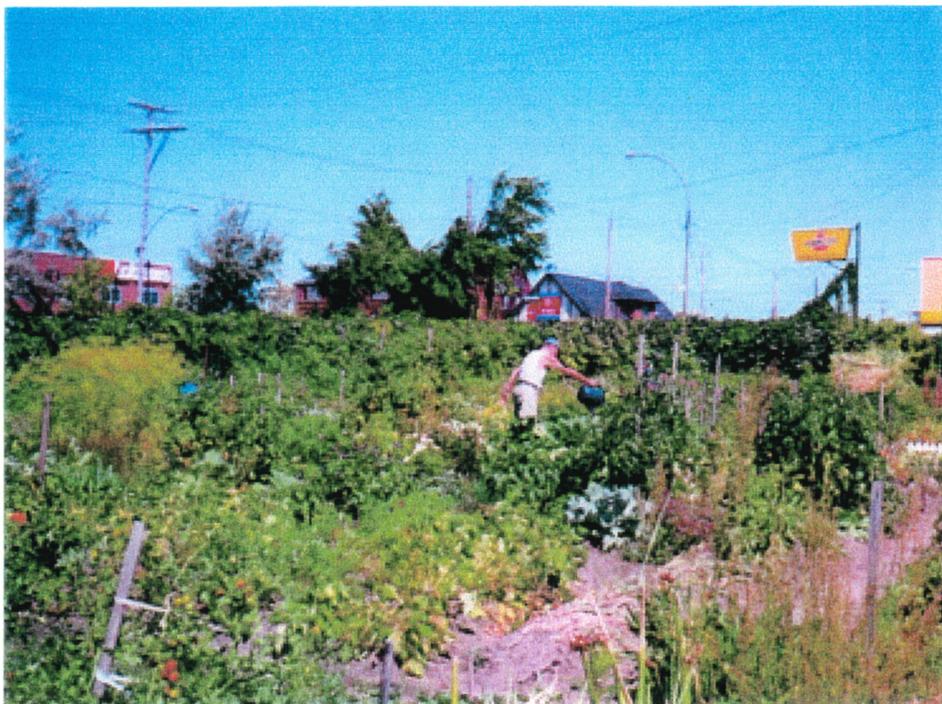


Planche 13 : L'été, la verdure du Jardin Préfontaine crée un environnement particulier au cœur de la ville de Montréal.



Planche 14 : Cliché d'une jardinière heureuse des résultats obtenus dans sa parcelle à l'été 2001 au Jardin Préfontaine.



Planche 15 : Quelques jardiniers se reposent et discutent au Jardin Préfontaine lors d'une belle soirée au mois d'août 2000.



Planche 16 : Membres du Jardin Préfontaine récoltant quelques laitues après leur journée travail à l'été 2001.

Ces récits endosseraient la thèse de Shields (1996) qui avance que le plaisir et l'aise dans un espace urbain reposent en grande partie sur nos sensations corporelles; le sentiment d'être physiquement bien dans un endroit. Ils mettent en relief la satisfaction sensorielle de pouvoir profiter de la verdure, d'être en contact avec la « nature » par l'entremise d'un petit espace vert. Cette opportunité est souvent perçue comme favorisant le bien-être, la détente et le repos. Elle serait tout à fait complémentaire à l'activité récréative du jardinage. Pour certains, celle-ci s'avère même essentielle afin de jouir pleinement de leur adhésion. Elle les inciterait parfois à demeurer à l'intérieur des frontières du jardin communautaire plus longtemps ou à le fréquenter plus souvent.

Dans un même ordre d'idées, en plus de générer un territoire de quiétude, l'espace du jardin aurait des effets bien tangibles chez les usagers. Comme je l'ai abordé au chapitre 5, par la culture du potager chacun des membres pourrait y retrouver un espace-temps personnel qui l'engage activement dans un processus de création et de paternité agissant favorablement sur lui. Des substances spatiales apaisantes seraient ainsi canalisées au sein de l'environnement des jardins et des parcelles selon les usagers. Ces dernières interpelleraient les acteurs sociaux et se répercuteraient concrètement sur eux comme le perçoit Rémy :

C'est parce que les gens quand qu'ils viennent ici [au jardin communautaire]... ils ont une raison spéciale pour venir ici. Tu les vois, ils sont calmes... Je ne sais pas s'ils sont tout le temps de même dans la vie, mais ça doit aider de venir ici. Travailler la terre, ça calme les personnes ça. (Rémy)

Les interactions sociales spontanées habituellement pacifiques et cordiales entretenues entre les usagers (désignées au chapitre précédent par le vocable de « sociabilité fluide »), tout comme la quiétude et le bien-être retrouvés par les usagers au sein de ces espaces urbains, découleraient aussi justement de cette constitution des lieux. L'essence même des jardins collectifs annulerait ainsi les oppositions possibles entre la recherche de calme ou d'intimité et les contacts sociaux concomitants au partage de l'espace abordé au chapitre 6. Cette idée rejoint l'argumentation de Christopher Tilley lorsque celui-ci avance que : « Space plays an important part in defining the manner in which social interaction takes place and the significance it has for agents. » (1994 : 19). Sous cette optique, l'espace ne serait pas seulement un contenant de l'action, mais ferait véritablement partie de celle-ci. Il y aurait une profonde interpénétration entre gens et lieux.

C'est en fait ce qui transcende de ce bref échange avec Étienne où des propriétés intrinsèques au territoire de jardinage communautaire paraissent modeler l'état d'esprit des gens et l'établissement du contrat de confiance et civilité retrouvé entre les membres :

Julie : Vous dites que c'est vraiment quelque chose de personnelle votre expérience du jardinage et d'un autre côté vous dites qu'il y a aussi ce contact là entre les gens, est-ce qu'il n'y a pas...

Étienne : Non, il y a pas de paradoxe, il y a pas de paradoxe.

Julie : Non, ça va bien ce côté là?

Étienne : C'est justement pourquoi je dis qu'il n'y a aucun paradoxe parce que lorsqu'on vient ici, les gens qui sont là, ils sont tranquilles, ils sont en paix avec eux-mêmes. Donc ça ne peut pas me déranger. Donc, il n'y a pas de paradoxe, il n'y a pas d'ambivalence, il n'y a rien à chercher. Les gens sont là, ils sont calmes, ils sont bien.

Grâce à leur fondement ainsi qu'à leurs multiples rôles et projections, les propriétés de ces espaces urbains particuliers modèleraient ainsi les comportements et les attitudes qui s'y déploient. Elles motiveraient les gens à visiter et à exploiter leur territoire dans la ville. D'autre part, elles encourageraient aussi les urbains à valoriser leur simple présence dans leur quartier. Leurs essences corporelles et incorporelles pourraient alors être également profitables de manière contemplative et distanciée. Ainsi, comme l'a noté Francis (1987a, 1987b, 1989a), le milieu du potager collectif serait également vécu et apprécié pour le paysage qu'il crée pour tous les citadins dans l'environnement urbain et ses apports jugés bénéfiques au sein des milieux de vie :

J'ai remarqué qu'une voisine elle a dit : « La manière que c'est aménagé; l'arrangement des clôtures, la propreté des jardins, la verdure, les fleurs... ça fait gai pour ceux qui résident près du jardin ». (Simone)

Ils [les gens du voisinage] regardent ça en passant. Rien que le fait de voir ça alentour, rien que le fait de savoir qu'il y a un jardin là... c'est important parce que, je ne sais pas, ça fait une atmosphère différente. Le monde regarde ça et ça fait travailler un peu le cerveau. [Rire] À regarder l'asphalte ça fait travailler le cerveau sur l'autre bord... sur le négatif! (Rémy)

D'après l'expérience des informateurs, l'essence des jardins communautaires montréalais guiderait donc leurs usages et perceptions des lieux. Ces derniers possèderaient une structure physique, mais aussi des qualités intangibles; une âme bien distinctive dans la

ville. Interpellant le concept d'« espace potentiel » développé par Bonetti (1994), ils génèrent des types particuliers de sentiments, comportements (usages, relations avec autrui etc.), et représentations – tout en gênant l'expression de certains autres – qui motivent et légitiment leur fréquentation de ce milieu urbain. Contrairement aux approches constructivistes de l'espace, il est donc possible d'avancer que le sens d'un lieu ne serait pas strictement conféré par les capacités cognitives des êtres humains. Ce dernier émergerait aussi non seulement du lieu en tant que tel, mais de la matrice relationnelle unissant utilisateurs et espaces. Qui plus est, ces propriétés nichées dans les lieux feraient aussi écho aux conjonctures sociales actuelles régissant la vie quotidienne des gens. Elles seraient source de bien-être dans l'environnement urbain contemporain. La section qui suit discute de cette dynamique.

7.1.3 L'envers de l'urbain et de la modernité

En outre, la plasticité polysémique de l'idée de nature suggérée par l'environnement des jardins communautaires et les substances intrinsèques de ces espaces paraissent aussi servir aux usagers à distinguer cet espace des autres milieux citadins qu'ils côtoient quotidiennement. Les interviewés semblent ainsi utiliser l'association entre potager collectif et campagne pour signifier une certaine distinction entre ce lieu urbain et le cadre de vie qu'offre généralement la ville. Les paroles de Claire illustrent adroitement la perception de plusieurs jardiniers rencontrés :

Le Jardin Préfontaine, c'est un endroit qui est calme. Quand tu entres dans le jardin, on dirait que ce n'est pas dans la ville de Montréal parce que c'est tellement paisible. Tu entres et c'est comme si tu étais à la campagne. T'sais c'est chaleureux, il y a des arbres alentour et l'accueil est chaleureux. Alors c'est comme si tu t'en vas à l'extérieur de Montréal, mais dans le fond tu es dans Montréal. C'est ça l'ambiance qu'il y a dans le Jardin Préfontaine, c'est au centre de la ville, mais quand tu entres c'est comme si tu étais en campagne. (Claire)

Ce rapprochement serait alors fondé sur une vision très idéalisée, presque mythique même, de la campagne. Il s'agit d'une métaphore par laquelle l'espace du potager collectif est mis en valeur au détriment du milieu citadin (Conan, 1990). Généralement, les bénéfices engendrés par tous les éléments naturels retrouvés dans ce type de lieu sont alors employés pour signifier les traits esthétique, sain, paisible et invitant de cet espace. Le caractère amical des échanges spontanés entre les membres et la présence de certains parents ou amis à l'intérieur de cet espace sont également employés afin de dépeindre un

territoire cordial et invitant qui s'oppose, dans leurs discours, à la majorité des autres lieux urbains souvent présentés comme froids et impersonnels. Ainsi décrit, le jardin communautaire se veut synonyme de bien-être et d'oasis urbain. Comme l'a noté Rotenberg au sujet de conceptions entretenues par des jardiniers viennois, dans ce type de vision, la ville et le style de vie qu'elle impose sont alors parfois perçus comme pathologiques; une sorte de puissance maléfique (1993 : 25). « *Ça en prend des endroits comme ça parce que les gens sont assez agressifs* » m'a confié Rémy en parlant de l'importance de la présence des jardins communautaires à Montréal.

Selon les discours et les pratiques de divers usagers montréalais, le micro-milieu que crée le jardin communautaire dans leur quartier pourrait alors contribuer à contrebalancer l'environnement néfaste de la ville. Il suscite le mythe de la nature comme source de régénérescence :

Si tu es stressé ou quelque chose du genre, tu peux venir au jardin. C'est tranquille, il n'y a pas personne qui... c'est calme... on peut décompresser. T'sais supposons que tu reviens du gros rush du métro et tout ça et que tu arrives chez vous. Tu es fatigué. Là tu te dis; « Tiens, je vais aller au jardin, je vais aller me reposer une couple d'heures, je vais aller m'asseoir. ». Et après ça tu t'en retournes chez vous et tu es correct. (Rémy)

[Les potagers collectifs sont populaires] parce que je pense qu'il y a trop de monde comme moi qui ont besoin de ce contact avec la nature. Et encore là c'est à cause de plusieurs éléments, mais surtout la quantité d'asphalte et de béton qui nous entoure... So it's like très, très besoin de ça! (Anna)

De leur point de vue, ce type d'espace dans la ville apparaît comme nécessaire, voire indispensable à la vie citadine actuelle. Il produirait l'idée d'une certaine salubrité dans la ville (Rotenberg, 1993). Les usagers semblent d'ailleurs accorder aux jardins communautaires – tout comme à la culture de leur jardinet – des fonctions régénératrices et lénifiantes qui s'opposent au cadre de vie proposé par la ville. Ce sont des lieux qui les protègent et les confortent⁷⁶. Les représentations retenues de la ville et de la modernité

⁷⁶ Cette manière de ressentir l'espace du jardin communautaire et de se le représenter m'a été aussi confirmée à l'été 2001 (un an après mon étude de terrain) lorsqu'un immeuble adjacent au Jardin Préfontaine qui était inoccupé depuis quelques années fût habité par de jeunes squatteurs. Lorsque je discutais à ce moment avec les jardiniers de la présence de ces nouveaux voisins, les commentaires les plus fréquents évoquaient l'éventuelle perte de tranquillité (par le bruit, le va-et-vient des jeunes et des autorités qui surveillaient les lieux, la présence d'animaux, etc.), de sécurité (peur des vols de légumes, effroi créé par le style marginal de ces jeunes, etc.) et d'esthétisme (crainte de vandalisme dans le jardin, dégoût des graffitis faits sur l'immeuble, etc.). De leur point de vue, l'établissement de ces squatteurs près de leur jardin communautaire faisait en sorte que les tensions et stress actuels de la ville (la pénurie de logements, le problème des jeunes de

évoquées dans leurs discours dévoilent une certaine opposition entre le confort du jardin communautaire et le cadre habituel de la vie citadine. Sur ce plan, tel un retour aux sources, le territoire du jardin communautaire est alors chargé de sens se rapportant à l'authenticité et s'opposant diamétralement à l'environnement urbain contemporain en général. « *Les jeunes cherchent à retourner aux sources. Et les sources sont où? Elles sont dans la terre* » m'a expliqué Maurice. Selon les jardiniers interviewés, la « nature » bienfaisante retrouvée dans le jardin communautaire – un lieu urbain dont les attributs de la production et de la construction sociale sont pourtant apparus au chapitre 4 comme foncièrement imprégnés par des traits typiquement modernes – se situerait étrangement hors de l'histoire (Conan, 1990) ou, du moins, avant la modernité.

Par exemple, à une époque où l'on se soucie de plus en plus de ce qu'il y a dans notre assiette, ce ne sont pas simplement des légumes qui sont recherchés, mais aussi des produits frais, savoureux et de qualité dont l'on connaît les conditions de production ou de conservation. Dans une certaine mesure, ces préoccupations s'apparentent à une remise en question de l'alimentation industrielle et à une recherche d'authenticité. Pour plusieurs, ces préoccupations sont relatives à la fois à la santé et au plaisir, mais concernent, d'une manière ou d'une autre, une quête contemporaine du bien-être sensoriel et corporel par l'autoproduction potagère :

Je demeure à côté du Marché Atwater, mais j'aime bien mieux venir me chercher des légumes ici. Les carottes sont extraordinaires à ce temps-ci de l'année. Elles ont la senteur, l'odeur de la nature et c'est extraordinaire. Les petites fèves, ça goûtent les petites fèves, elles n'ont pas traînées sur l'étagère. (Laurent)

Ce sont de vrais légumes et non des légumes qu'on ne sait pas d'où ils viennent [ou avec] des produits chimiques... et que tu te dis : « Est-ce que le légume que je mange est toxique ou naturel? ». Alors quand tu as un jardin, tu le sais que tu ne mets pas de produits chimiques, que tu mets absolument rien. (Claire)

S'opposant, dans leurs discours, à l'environnement fabriqué et artificiel de la ville et à certaines dimensions de la vie sociale (industrialisation, cadence précipitée de la vie quotidienne, rapports sociaux masqués, absence de contact avec la nature, etc.), le jardin collectif est parallèlement perçu comme un lieu de (re)découverte du *vrai*, du *beau* et du *bon* associés à un temps mythique. Par exemple, les jardiniers font fréquemment référence

la rue, les confrontations politiques de la scène municipale, l'insécurité urbaine, etc.) envahissaient un espace habituellement paisible et confortable étant justement à l'abri de ces contrariétés.

aux possibilités d'expression et de revitalisation personnelles que cet espace urbain offre puisque la culture d'une parcelle semble les transporter dans une autre temporalité. À bien des égards, des rythmes particuliers lui sont associés. Entre autres, les changements saisonniers qui modèlent les lieux et font en sorte que l'espace physique subit petit à petit plusieurs métamorphoses sont souvent évoqués par les usagers. Selon eux, cet espace porte à tous moments les marques des « temps naturels » et du cycle de la vie. S'échelonnant sur environ cinq mois, les activités et les pratiques des jardiniers sont d'ailleurs fortement influencées par le déroulement de la saison. Chaque période engendre des travaux horticoles, une fréquence des visites ou des utilisations de l'espace qui lui sont propres⁷⁷. L'accord avec ce tempo et ces remaniements créeraient chez les jardiniers l'impression d'être connectés plus intensément à la « nature ».

Pour plusieurs d'entre eux, ce type d'activités et leur déroulement les rapprochaient conséquemment du *vrai* rythme de la vie et aiguillonneraient une certaine conscience d'*être dans le monde* :

[Les plantes] c'est comme une espèce de pendule à l'heure t'sais. J'ai déjà demeuré dans un appartement avec rien comme ça [un jardinet] et là je me levais et je ne sais pas... Tu te lèves, tu manges, tu sors dehors, tu t'en vas travailler et après ça tu reviens. On dirait qu'il n'y a pas de but... Je ne sais pas tu deviens comme une machine tandis qu'une plante c'est pas une machine. C'est vivant.
(Rémy)

De ce point vue, il n'est donc pas étonnant qu'on ait déjà qualifié les jardins communautaires montréalais de « micro-paysages pittoresques » qui semblent être activement « recherchés dans le labyrinthe urbain » (Donadieu, 1998 : 142). Suscitant fréquemment l'idée de la campagne et certains souvenirs spatiaux, ceux-ci paraissent être considérés par la très grande majorité des répondants comme des espaces essentiels à leur « citoyenneté ». Leurs caractéristiques font en sorte qu'ils sont perçus comme de petites brèches de tranquillité, d'oxygène ou de nostalgie – bref de confort – dans l'environnement urbain contemporain. Ce sont des espaces verts estimés pour leurs propriétés

⁷⁷ Le moment de l'ensemencement et des plantations aux mois de mai et juin nécessite en général une surveillance accrue ou des soins fréquents et génère souvent un grand enthousiasme. Les pratiques horticoles durant les mois d'été s'avèrent quant à elles davantage influencées par la température. Du temps chaud et sec oblige les jardiniers à venir arroser quotidiennement leur potager alors que la pluie espace leurs visites. Les belles journées des mois de juillet et août encouragent aussi plusieurs membres à demeurer au jardin pour profiter d'un peu de fraîcheur sous les arbres. Au temps des récoltes, les jardiniers viennent plus fréquemment pour cueillir les légumes si attendus, mais moins longtemps puisque les travaux d'entretien sont terminés.

émotionnelles, esthétiques et salubres ainsi que leurs potentiels de ressourcements personnels et de contacts sociaux plaisants.

La demande et la recherche de « nature » se manifestant dans ces lieux surpassent donc de loin la simple évocation des éléments de la « nature ». Elle agirait plutôt comme une quête de réconciliation à la fois tangible et symbolique entre les valeurs et les normes actuelles instituées par la société et l'expérience quotidienne des habitants. Que ce soit grâce à la simple présence de potagers ou à une végétation luxuriante, les jardins communautaires montréalais semblent ainsi susciter des pratiques, sensations et significations particulières intimement affiliées à l'image même du jardin et de la campagne qu'entretiennent leurs usagers. S'intéressant au jardin sous l'angle de la philosophie, Catherine Laroze soutient en ce sens qu'« À la pensée errante et morcelée, au corps indécis soumis à la vitesse, à la fuite du temps », celui-ci offrirait en quelque sorte « un vrai refuge, un espace solide, stable, circonscrit. » (1999 : 213). Elle avance d'ailleurs qu'« il semble que les problématiques qui animaient jusqu'à lors le jardin, problématiques tant esthétiques que politiques ou sociales, se soient resserrées autour d'un seul et même objet : le statut de l'être dans le monde. » (1999 : 212). Ainsi, ce dernier ne serait plus vécu comme un simple décor ou une transposition d'un discours idéologique sur le monde, mais également comme un véritable travail sur l'être; un point d'ancrage des personnes dans leur environnement. De cette façon, ce lieu serait d'autant plus lié aux trajectoires de la vie quotidienne et personnelle des usagers. Comme le témoignent tant les propos que les actions des jardiniers montréalais relevés au cours de cette enquête, il ferait bien souvent en sorte d'acquérir une signification évidente pour ces derniers. Ce portrait ferait en quelque sorte écho aux propos de l'ethnologue Marc Augé (1992) qui a soulevé que, face aux contingences de la « sur-modernité », les être humains semblent aujourd'hui manifester quotidiennement le besoin de donner un sens au monde. Les jardins communautaires montréalais vécus comme l'envers de l'urbain et de la modernité seraient ainsi parallèlement typiquement contemporains comme il en est ressorti au chapitre 4.

7.2 Négocier son expérience de la ville

En décrivant le sentiment d'appartenance de ses informateurs anglo-montréalais pour leur ville, l'anthropologue Martha Radice (2000) a indiqué que ces derniers semblaient percevoir Montréal comme une ville aux qualités « confortables » où il fait bon vivre

comparativement à d'autres métropoles qu'ils connaissaient. Dans leurs discours, Montréal apparaissait comme un milieu fondamentalement agréable et viable (2000 : 104). En revanche, Radice mentionne qu'il semble que les membres de ce groupe minoritaire doivent continuellement confronter cette attirance pour leur ville avec certaines contrariétés relatives à la sphère politique qui la surplombent. Le bien-être retrouvé dans cet environnement urbain serait toujours à reformuler en fonction des expériences et épisodes quotidiens. De ces propos, il appert que le confort ne constitue pas un état permanent; il s'avère indubitablement conditionnel. Son contraire est toujours probable et il s'agit habituellement d'un état que l'on souhaite atteindre. Conséquemment, il ne se manifesterait bien souvent que par la négociation (Radice, 2000 : 142; Shields, 1996 : 84). Profondément imbriquée au concept d'*habiter le monde* caractérisant l'expérience humaine selon l'approche de l'engagement spatial, cette recherche du confort est émotive et corporelle. Elle s'avère également rationnelle puisqu'en visant à discerner et exclure les zones d'hostilités et de désagréments, elle qualifie inévitablement l'espace d'une manière arbitraire. Le plaisir tactile de l'engagement sensoriel et les processus cognitifs de la réflexion et de l'imagination constituent des moyens pour connaître l'espace de la ville, l'apprécier et se l'approprier. De la même manière, le déplaisir kinesthésique et émotif ainsi que la formation d'images négatives de l'urbanité seraient une façon de la percevoir, de la refuser ou de la contourner.

La quête du bien-être s'incorporerait donc toujours au jeu des exclusions et des préférences. La recherche du confort reposerait principalement sur l'expérimentation (Rybczynski, 1989 : 241). Comme l'a d'ailleurs défendu Bonetti à l'égard de l'habitat (1994 : 17), les espaces urbains ne seraient pas perçus uniquement en eux-mêmes, mais par distinction et en fonction des autres lieux que nous avons empruntés, que nous avons appréciés ou détestés et que nous regrettons ou que nous recherchons. Ainsi, chacun puiserait dans ses propres expériences tout comme dans certains référents extérieurs (les valeurs, les normes, les idéologies, etc.) afin d'investir des éléments de sens dans un lieu donné. Dans l'optique phénoménologique que défend Casey, l'engagement citoyen comporterait aussi toute une gamme de mécanismes d'acquisition de connaissances et d'expériences sur un milieu et ses espaces (petits et grands, des plus significatifs aux plus insignifiants) déployés au cours des trajectoires quotidiennes, et ce, même par des contacts éphémères avec eux (1996 : 39). C'est d'ailleurs ce qui émerge de l'expérience spatiale des

jardiniers montréalais. Encore une fois, le choix de l'espace du jardinage communautaire comporte une kyrielle de processus à la fois cognitif, relationnel, affectif et corporel en rapport à la quête d'un confort urbain. Il soulève aussi la multiplicité des éléments pouvant le motiver et le façonner en fonction de la diversité des citoyens que ces espaces urbains réunissent à chaque année à Montréal comme soulevée au chapitre 4. Dans les trois prochaines sections, son étude nous amène à aborder les relations que tissent les acteurs avec les lieux au cours de leur trajectoire de vie, leurs itinéraires quotidiens et la recherche de compromis dans leur volonté de trouver une aise dans la ville.

7.2.1 Trajectoire de vie et composition spatiale

En dépassant une conception statique des rapports entre gens et lieux, l'approche phénoménologique de l'engagement spatial conduit à adopter une perspective sensible des espaces urbains. Plus que toutes autres, elle propose l'idée selon laquelle, en plus des forces sociales et culturelles qui guident nos conceptions et actions, nos manières de percevoir et de pratiquer l'espace sont amalgamées à nos itinéraires de vie individuels. Elle interpelle la motricité des acteurs sociaux dans le temps, c'est-à-dire leur mobilité spatiale à travers le cours de leur existence. Cette perspective permet de concevoir le mouvement comme un aspect de la vie sociale qui a été pendant longtemps évacué des études en anthropologie (Hastrup, 1997 : 6). Selon cette perspective, histoire de vie et expériences de l'espace seraient interliées. La signification d'un espace se trouverait ainsi toujours relative au vécu et, par le fait même, au point de vue spatialisé de celui qui l'arpente. Sur ce sujet, Christopher Tilley est le plus explicite :

« The experience of space is always shot through with temporalities, as spaces are always created, reproduced and transformed in relation to previously constructed spaces provided and established from the past. Spaces are intimately related to the formation of biographies and social relationships. » (1994 : 11).

Selon cette optique, une double relation unirait l'acteur social aux lieux qu'il fréquente. D'une part, les espaces empruntés au cours de son itinéraire de vie agiraient dans la composition de son identité. C'est à partir notamment de ses bricolages de souvenirs spatiaux, de savoirs, de rapports sociaux et de sensations qu'il appréhenderait chaque nouvel environnement. Les divers lieux habités modèleraient ses gestes et ses représentations, mais aussi le sens qu'il leur confère et la place qu'il leur accorde dans son existence. D'autre part, l'histoire de vie de chacun s'incrusterait petit à petit dans l'espace

ainsi habité modulerait à son tour la définition et la signification de ce dernier. Par leur pouvoir d'absorption, les lieux puiseraient leurs propriétés du vécu de ceux qui les animent (Casey, 1996 : 24). Par ce procédé, couches après couches et années après années, certains milieux urbains se charpenteraient d'événements, de sens et d'émotions, autant publics que personnels (Radice, 2000 : 78).

Précédemment, j'ai souligné comment les expériences passées des jardiniers montréalais semblent captées en eux et dans l'espace du jardin communautaires pour former des souvenirs spatiaux qui font fréquemment surface dans leurs appréciations des lieux et dans leurs manières de cultiver leur potager. En traitant des relations qu'établissent les jardiniers avec leur parcelle et de la dimension partagée de ces espaces (i.e. des rapports sociaux qu'ils suscitent) aux chapitres 5 et 6, il est également apparu que l'expérimentation de ces territoires urbains semble souvent s'amarrer à des étapes ou expériences de vie particulières. C'est ainsi qu'une retraite, une maladie, une nouvelle union, une amitié, un déménagement, etc. peuvent inciter des citoyens à adhérer à un potager collectif. De la même façon, la connaissance préalable de certains membres favoriserait bien souvent la fréquentation de cet espace urbain. À travers cette présente exploration des jardins communautaires montréalais, la variable de l'âge se présente d'ailleurs comme l'une de celles qui différencie le plus les jardiniers dans leurs manières de s'engager dans l'espace que ce soit, par exemple, sur le plan des modes de culture potagère, du temps passé au jardin communautaire ou de la volonté de socialiser avec les autres membres.

Plus précisément, il semble que le sens conféré à ce lieu urbain à Montréal ne soit pas le même si l'on est jeune et actif professionnellement que si l'on est âgé et retiré du marché de l'emploi. Les jeunes jardiniers interviewés paraissent plus fréquemment envisager leur fréquentation d'un tel espace comme temporaire et sporadique dans leur trajectoire de vie. Espérant pour la plupart que le jardinage devienne éventuellement pour eux une activité privée pratiquée à domicile (qui serait plus accessible en fonction de leur rythme de vie selon eux), l'espace de leur potager collectif est souvent abordé comme un lieu transitoire et accommodant qui permet de satisfaire provisoirement certains de leurs besoins en matière de culture et de contact avec la « nature ». De ce point de vue, pour des gens qui ne possèdent pas leur propre terrain à eux, « *Le jardin communautaire permet d'avoir un petit bout de terrain quelque part... même si c'est juste emprunté.* » comme le dit Anna. Ce

territoire se veut d'ailleurs un milieu parmi bien d'autres qu'ils empruntent au cours de leur trajet journalier.

En revanche, pour des jardiniers retraités comme Roland, Guy, Maurice, Gaston, Laurent et Pauline, ce lieu urbain prend une place capitale dans leur quotidien et, par conséquent, dans leur composition identitaire actuelle. Grâce à une fréquentation assidue ou une implication bénévole, le jardin occupe les journées, le corps et l'esprit, constitue l'un des rares lieux publics fréquentés dans la ville et se présente comme un milieu permettant d'étoffer des contacts sociaux hors de la sphère du domicile. Pour certains qui ont fait face à la maladie et à la morosité, la portée de ce lieu urbain dans leur existence est d'autant plus effective :

Je vais vous dire une chose, croyez-le, croyez-le pas, ça me dérange pas... mais le jardin m'a remis en vie. Je n'étais plus en vie. Peut-être que vous allez trouver ça naïf, mais il m'a remis en vie. Je n'avais aucune... je n'avais absolument rien que je pouvais voir pour passer le temps à part du journal et j'étais tanné. Maintenant, j'ai ça et depuis ce temps là je suis heureux. (Guy)

Dans ces conditions, il n'est donc pas étonnant qu'une fois retiré du monde du travail, cet espace du jardin communautaire peut rapidement devenir un « *petit coin de notre vie* » comme me l'ont mentionné Laurent et Guy. En fait, tous les répondants retraités rencontrés envisagent leur adhésion à leur potager collectif comme un lien permanent que seule une incapacité physique pourrait rompre.

Petit à petit et à partir de vécus successifs, des connaissances et des expériences spatiales seraient emmagasinées et deviendraient donc inséparables du sentiment d'être à l'aise dans un espace urbain à un moment précis de l'histoire de vie des gens. Ainsi, puisque les individus ont un pouvoir d'action et de mouvement à l'intérieur des structures sociales et spatiales, les lieux possèderaient inévitablement de multiples sens en fonction des trajectoires que les gens poursuivent à travers eux (Rodman, 1992 : 643). Jamais fixes, les significations conférées aux lieux seraient aussi ouvertes aux réaménagements relatifs à ceux s'opérant aux cours de l'existence des acteurs.

7.2.2 Sonder les lieux

La notion de trajectoire s'applique également aux déplacements successifs et continus des gens à travers différents milieux citadins auxquels ils se frottent de manière journalière

(Tarrus, 1989). Décrire les raisons pour lesquelles les interviewés louent une parcelle au sein de ce type de lieu urbain égalait fréquemment pour eux à confronter cet espace aux autres qu'ils fréquentent au cours de leur trajectoire quotidienne. Ce procédé a été soulevé par Tilley lorsqu'il a précisé que «Places are "read" or understood in relation to others. » (1994 : 27). L'expérience spatiale de la ville se forgerait conséquemment par une dialectique imbriquant expérimentation, imprégnation et comparaison.

Dans les récits de mes informateurs, le jardin collectif est fréquemment confronté à l'espace du domicile. Pour certains membres plus âgés, il constitue un endroit qui permet, dans une certaine mesure, de contrebalancer la solitude retrouvée entre les murs du foyer. Dans cette optique, les opportunités de rencontres – mêmes éphémères – qu'offre l'espace du jardin communautaire viennent souvent contrecarrer l'isolement de la demeure. Ici, la recherche du bien-être est donc explicitement déployée vers la sphère publique extérieure; au sein d'un espace collectif. C'est entre autres le cas de Rémy :

T'sais plutôt que de s'ennuyer dans un appartement, bien tu vas faire un tour au jardin. Là tu es sûr de rencontrer quelqu'un qui va te dire bonjour au moins!
(Rémy)

Ainsi, la dimension sociale, et plus particulièrement cette sociabilité spontanée et chaleureuse trouvée au potager collectif, attirerait certains acteurs sur leur territoire. Dans cette même veine, Marie et Véronique pensent que même s'ils avaient la chance de jardiner à leur domicile, elles continueraient à le faire simultanément dans un jardin communautaire puisque cet endroit favorise les échanges de conseils auxquels elles accordent une grande valeur dans leur appréciation de cette activité.

Roland, un retraité qui s'implique intensément dans son rôle de bénévole, considère de son côté que cet espace lui permet d'être plus actif et à l'aise dans son quotidien qu'en demeurant chez lui :

Il me semble que quand je viens ici je relaxe plus parce qu'à la maison à rien faire... c'est long, être enfermé... Ici au moins je fais des petits travaux, je suis toujours en mouvement, j'aime ça et j'aime le public. (Roland)

Par ailleurs, le territoire du jardin collectif s'avère aussi souvent confronté à celui des autres espaces publics. Par exemple, le seul autre lieu urbain public qu'Anna, Rémy et

François estiment et « exploitent » est le Jardin Botanique situé dans leur quartier. Ils se rapprochent d'ailleurs, selon eux, de l'espace du jardin communautaire par ses éléments évoquant le naturel, mais puisqu'il offre aussi des opportunités plurielles; un lieu familial pour Anna et ses enfants, une aire d'activité en plein air pour François et un territoire de découverte pour Rémy. En ce qui concerne Véronique, le calme retrouvé au jardin collectif lui rappelle d'autres lieux qu'elle fréquente pour trouver la quiétude dont elle a besoin dans sa vie quotidienne comme la forêt et certains terrains de golf. « *Je recherche la calme. Si c'était rock and roll, je ne serais même pas ici.* » affirme-t-elle. D'autre part, Gaston avance que, contrairement à la majorité des autres espaces de sociabilité habituellement côtoyés par les personnes âgées (les cafétérias de centres commerciaux, les salles de bingos, les studios de danses sociales, etc.), ce type d'espace s'avère beaucoup plus stimulant et plaisant puisqu'il regroupe des gens plus hétérogènes. Maurice émet d'ailleurs le même type de réflexion sur l'ennui des tavernes où les usagers rencontrés racontent « *les mêmes histoires tout le temps, tout le temps, tout le temps.* ».

Tel que décrit au chapitre précédent, le « contrat de confiance » impliquant respect, amabilité et reconnaissance mutuelle qui s'édifie entre les membres d'un même jardin communautaire semble aussi intervenir dans les choix spatiaux des acteurs à travers les milieux qu'offre la ville. Simone perçoit ce site comme sécuritaire comparativement à d'autres lieux qu'elle doit emprunter dans son quartier. En ce qui concerne Rémy qui souhaite vivement établir de nouveaux contacts sociaux, le jardin se présente aussi comme un espace où il se sent mieux puisqu'il peut y retrouver calme et aise comparativement à d'autres milieux publics qu'il connaît :

C'est mieux qu'un parc ici parce que dans un parc, je ne sais pas, on dirait qu'il y a trop de gens qui se promènent alentour de toi. Ici, le monde se respecte tandis que quand je vais dans les parcs, comme le Parc Lafontaine ou les autres parcs, je ne me sens pas bien, je ne me sens pas chez nous. Ici, je me sens plus chez nous.
(Rémy)

Dans ces derniers extraits d'entretien, la recherche du confort quotidien pour les jardiniers montréalais se révèle ainsi d'une manière explicite. Les gens décident de fréquenter cet espace plutôt qu'un autre dans leur milieu de vie puisqu'ils y dénichent une aise et un plaisir qu'ils considèrent ne pouvoir retrouver ailleurs. Chacun se composerait alors une idée de ce qu'est un endroit confortable en se frottant à l'ensemble de

l'environnement qui l'entoure. Rappelant la plaidoirie de Casey pour la reconnaissance des interactions continues des acteurs sociaux entre leur corps, leur motricité, les espaces et autrui (1996 : 23), cette proposition est d'ailleurs endossée par Tilley lorsque celui avance que : « The importance and significance of a place can only be appreciated as part of movement from and to it in relation to others. » (1994 : 31). D'un autre côté, cette poursuite divulgue à son tour la mobilité et la marge de manœuvre des acteurs sociaux qui, non seulement circulent continuellement au cours de leur quotidien et expérimentent d'une façon bien tangible les lieux qu'ils traversent, mais jaugent, distinguent et statuent ces mêmes espaces.

7.2.3 Une conciliation culturelle : des « jardins d'urbanité »

Ce travail de perception, d'expérimentation et de catégorisation des espaces est évidemment effectué dans le cadre des structurations sociales dans lesquelles évoluent les individus. Même s'ils insistent sur l'expérience personnelle de l'espace ainsi que sur le pouvoir d'action des acteurs sociaux, les défenseurs de l'approche de l'engagement spatial considèrent que l'investissement des gens dans l'environnement repose en grande partie sur la culture. Par exemple, loin d'appréhender l'expérience spatiale comme un processus a-culturel, Keith. H. Basso soutient que l'expérience spatiale est en fait une forme d'activité culturelle (1996 : 83). Selon le géographe David Crouch qui a étudié les différences régionales observées aux niveaux des pratiques et des représentations retrouvées dans quelques jardins collectifs au Royaume-Uni, il ne fait nul doute que ces derniers expriment une interaction entre la culture et l'espace (1989 : 262) tout comme je l'ai mentionné antérieurement au sujet de ceux de Montréal. Du point de vue de ce chercheur, cette interaction est médiatisée par l'action des individus et des groupes qui modèlent ces lieux. Pour Edward S. Casey (1996), il est également indéniable que nos façons de sentir, connaître et façonner notre environnement sont orientées par la culture qui s'avère d'ailleurs intrinsèquement imbriquée à l'espace. Selon Casey, tous processus de perception spatial seraient incrustés de référents culturels prenant la forme de modèles d'identification, de manières d'ordonner notre champ perceptif et d'y agir ainsi que de façons de désigner et nommer les composantes de cet ensemble (1996 : 34). Dans la même veine, Radice (2000 : 145) et Rybczynski (1989 : 90) ont allégué que l'expérience du confort et le sens que ce dernier acquière pour les gens s'avèrent aussi fondamentalement constitués de manière culturelle. Ces idées s'appliquent aisément aux pratiques et discours de mes informateurs.

Comme je l'ai abordé ci-haut, les jardiniers montréalais semblent appréhender les potagers collectifs de leur ville comme des espaces de « nature » et d'évasion. Ils les dépeignent d'ailleurs habituellement comme des zones campagnardes à l'intérieur même de l'environnement urbain. Le confort, dans ce cas, serait affilié à une conception bien particulière de la nature. Mais de quelle *nature* s'agit-il? N'y a-t-il pas ici une certaine antinomie dans l'idée d'un milieu naturel implanté dans un milieu urbain fabriqué? La « nature » retrouvée dans ces lieux est de toute évidence profondément humanisée. Ces espaces sont aménagés de toutes pièces par les citoyens qu'ils soient administrateurs municipaux, architectes paysagers ou simples jardiniers. À ce chapitre, l'ethnologue française Florence Dubost (1999) mentionne que le jardin ne peut être jardin sans une part de domination et de destruction humaine sur le naturel. Ce type d'endroit renfermerait ainsi une nature inévitablement domestiquée et harnachée. Pour l'ethnologue Robert Rotenberg qui s'intéresse au jardinage urbain, l'action même de jardiner et d'aménager un potager va, en quelque sorte, à l'encontre de l'idée de nature :

« The garden becomes the product of its creator. It demonstrates the triumph of the will of the individual (...). Nature itself is lost in process. The garden is not about nature. It is an optical illusion, a work of art employing natural materials. » (1999 : 151).

En ce sens, même si les jardiniers perçoivent, expérimentent et expriment certains bénéfices issus du contact avec la « nature », cette dernière n'en serait pas moins trafiquée. Celle dont il est question dans les jardins communautaires montréalais se référerait alors davantage au concept de *naturalité* qui, pour le spécialiste en écologie humaine Cédric Lambert, renvoie au « simulacre du naturel » généré par une quotidienneté coupée de la nature (« qui ne la vit pas ») et exprimée à travers sa reformulation (entre autres par les simulations, les loisirs, les vacances, etc.) (1999 : 117). Par conséquent, cette imagerie « d'ersatz environnemental » véhiculée par les jardiniers montréalais serait alors un phénomène culturel proprement urbain et contemporain. Elle témoigne d'un paradoxe spécifique aux sociétés modernes où on assisterait simultanément à l'édification d'une « nature » profondément élaborée et modernisée et au maintien d'une « nature » utopique rescapée du temps et de l'angoisse (Lambert, 1999 : 117). C'est d'ailleurs ce qu'a discerné Michel Conan (1990) dans sa reconstruction de profils-types des attitudes des urbains occidentaux par rapport à la ville, à la nature et à l'histoire. Tel que dépeint au chapitre 4, le potager collectif montréalais, espace édifié et programmé au sein d'un milieu urbain tout en

étant investi et exprimé par les acteurs sociaux grâce à une allégorie du naturel et de ses bienfaits, collerait ainsi à cette proposition. Proprement culturelle et distincte, cette articulation entre l'artifice et le naturel (Raffestin, 1996) communiquerait à la fois un désir de maîtrise par l'appropriation d'un petit espace à soi et un désir de symbiose avec la « nature » par la recherche de ses vertus. On y constate l'interpénétration entre gens, lieux et structurations sociales dans la composition d'un espace de confort urbain ainsi que l'expression des possibilités que possèdent les acteurs sociaux afin d'élaborer et de s'engager dans leur milieu de vie.

De par ces caractéristiques, les jardins communautaires constitueraient donc des « jardins d'urbanité ». À cet sujet, Laroze a d'ailleurs argué que les jardins communautaires actuels sont à l'image exacte de notre civilisation où la nature maîtrisée est circonscrite à la dimension d'îlots intégrés dans l'espace urbain (1999 : 215). Le semblant de nature du jardin communautaire se présente alors comme un support d'évasion personnelle, de fuite systématisée hors de certaines contraintes ou tensions sociales à travers une récréation verte, de mise à distance momentanée de l'urbain et de sa quotidienneté. On y chercherait une consolation et un réconfort temporaires. Il s'agirait d'un compromis entre l'urbain et le naturel manquant dans l'expérience des jardiniers. « *C'est peut-être une façon d'être à la campagne en habitant à Montréal* » a d'ailleurs signifié Sophie. Plus spécifiquement, la majorité des informateurs a mentionné que l'environnement du jardin communautaire, par sa naturalité particulière, constitue une alternative pour les « prisonniers de la ville », c'est-à-dire les citadins qui n'ont pas accès à la campagne, à la « vraie nature ».

De la même manière, l'espace du jardin communautaire en tant que « jardin d'urbanité » apparaît aussi comme une médiation confortable sur le plan des interactions sociales. Les rudiments d'un « bon voisinage » entre les membres d'un même potager collectif explicités au chapitre 6 se veulent probablement comme un mouvement contrôlé vers autrui qui est, de toute évidence, inévitable. Cependant, il est non seulement la résultante d'une interdépendance nécessaire dont il faut négocier l'étendue et les limites, mais une valeur en soi que préconisent les usagers. Le jardin communautaire est un lieu où les jardiniers montréalais semblent obtenir une conciliation entre, d'un côté, la recherche de calme et de quiétude par la « fuite » temporaire de la ville ou de ses tensions et le désir

d'établir de nouveaux liens sociaux particuliers par l'entremise d'une activité perçue comme saine et productive de l'autre. Les propos de Véronique sur ce que doit être le lieu de jardinage communautaire signalent cette position intermédiaire :

Il faut que ça soit paisible de un. Dans les jardinets, tout le monde à ses affaires là. On jase, on échange, mais avec beaucoup de respect. Moi je trouve que c'est la place pour que ce soit relax. On ne vient pas courir, sauter ou crier. Il me semble que ce n'est pas la place. T'sais c'est avant tout de la verdure et il me semble ça va avec la chose. C'est paisible, une bonne harmonie, on échange agréablement t'sais c'est tout. (Véronique)

En ce sens, le jardin collectif offrirait une situation tempérée entre la mise à distance (par le maintien d'une liberté et d'une intimité individuelles, le contentement au sein de relations vaporeuses et sans lendemain ainsi que par le repli sur des liens sociaux préexistants) et l'ouverture (par l'établissement de relations spontanées et vives vécues comme fondamentalement plaisantes entre les membres et s'ouvrant sur un « contrat » implicite de confiance mutuelle). Il laisse ainsi transparaître d'une manière bien particulière deux propensions culturelles propres aux sociétés contemporaines; d'une part, la valorisation d'un souci de soi indubitablement asocial et, d'autre part, la recherche de certaines médiations collectives.

Encore une fois, prenant l'exemple des jardins pour illustrer la propension humaine à habiter le monde à différents endroits et de diverses façons, les propos de Casey (1993) peuvent apporter ici un éclairage intéressant sur cette idée de « confort négocié » suggérée par les jardins communautaires montréalais. Selon lui, tous les types de jardins sont en fait des *espaces liminaux* en soi (1993 : 155). Plus que tous autres lieux, ils constitueraient des entres-deux par excellence. Ce sont des milieux à la limite du brut et du construit, du privé et du collectif (ou de l'institutionnel), du fermé et de l'ouvert, de l'imaginaire (des utopies, des désirs et des souvenirs) et du tangible, de l'évoqué et du donné, etc. En fait, pour lui le lieu même du jardin est une frontière en soi (Ibid.). Il se présente comme un espace polysémique et, dans les termes de Margaret Rodman (1992), comme un espace transpercé d'une « multivocalité » et d'une « multilocalité ».

Selon ce point de vue, il est possible d'envisager la fréquentation d'un jardin communautaire à Montréal comme un accommodement entre une série de pôles exprimés

en termes de porosité. Il ne serait donc pas étonnant que les acteurs sociaux y rechercheraient une médiation entre certaines normes et valeurs socioculturelles et leurs propres ambitions et expériences. Cet espace serait à mi-chemin entre certains excès de rationalisation du cadre bâti ou de la société et le désir de quête de liberté, d'intimité et de plaisir sans pour autant rejeter explicitement le fruit de l'organisation sociale mise en place. Comme le propose Lambert, « La ville comme modèle, comme projet et comme lieu habité, réfléchit nécessairement un sens corollaire de la nature dans ses formes construites sous les registres de la résistance et de la pacification. » (1999 : 110). Par leur adhésion, les jardiniers montréalais seraient ainsi à la recherche de l'antagonisme de la ville moderne, mais pas complètement. Leurs perceptions, pratiques et conceptions seraient à la fois critiques et signatures de la modernité avancée. En ce sens, la fréquentation d'un tel espace ne constituerait pas une réelle fuite de la ville et une poursuite absolue de « nature » (Mercier et Bethemont, 1998), mais plutôt un moyen, en négociant certains paramètres, d'exploiter et d'apprécier l'urbanité en y aménageant une zone de bien-être personnel et collectif. Cette proposition rejoindrait ainsi celle émise par Michel de Certeau (1980) pour qui les pratiques de l'espace articulées par les individus dans le cours de leur vie mettent en lumière les tactiques subtiles qu'utilisent les acteurs et les groupes pour s'appropriier ou détourner des espaces socialement déterminés ou programmés.

7.3 Bricolage réflexif de l'espace

D'une certaine manière, les diverses dimensions de l'expérience de se sentir à l'aise au jardin collectif à Montréal nous ramènent à la signification de soutien rattachée originellement au confort (Rybczynski, 1989). Dans la vie quotidienne, cet espace semble jouer bien souvent un rôle multidimensionnel de support – à la vie solitaire, au stress du travail, à l'agitation de la ville et à la régularisation de son cadre, à la défaillance de l'alimentation industrielle, etc. – qui renforce et console des citoyens aux parcours variés. De ce point de vue, la fréquentation d'un potager communautaire s'apparente à une stratégie spatiale déployée par les acteurs sociaux afin de négocier et parfaire leur « habitation de la ville ». Son étude nous renseigne non seulement sur la signification de ces lieux de jardinage et son potentiel polysémique, mais sur l'ensemble de l'expérience urbaine actuelle. Elle nous éclaire sur les façons dont les acteurs sociaux conçoivent et vivent les conjonctures sociales de la ville en contexte de haute modernité.

« Les récits de lieux sont des bricolages. Ils sont faits avec des débris de monde » a allégué Michel de Certeau (1980 : 114). Par l'étude de la quête du confort urbain et sa négociation soulevées par les pratiques et les conceptions des jardiniers montréalais, la notion de bricolage acquiert ici une pertinence fondamentale à l'intérieur des relations entre structures sociales, gens et lieux. Plus spécifiquement, il appert que le choix de l'espace du potager collectif et les manières de l'habiter – de le fréquenter, l'utiliser, le percevoir et le figurer – se rapprocheraient ainsi d'une certaine composition spatiale à la fois effective et imaginaire. Les acteurs sociaux se composeraient des espaces de confort urbains personnels et partagés – tels que le jardin communautaire – en les investissant de significations liées à leur trajectoire de vie et à d'autres lieux dans lesquels ils ont vécu ou qu'ils continuent de fréquenter tout en les appréhendant aussi à travers les significations sociales et culturelles qui leur sont conférées, et ce, même s'ils n'y adhèrent pas complètement.

Cette proposition rejoint la thèse de Michel Bonetti qui a contribué à étoffer cette notion de bricolage en relation avec l'espace :

« Les multiples façons de vivre un lieu particulier, de l'investir et d'y développer des pratiques ainsi que les significations qu'il suscite, tiennent à la rencontre entre la culture de ses occupants et les caractéristiques propres de l'espace. Mais ces interactions sont infiltrées et retravaillées par des expériences d'habiter antérieures, chacune d'elles marquant durablement, à des degrés divers et de différentes manières, le vécu des lieux. » (1994 : 80).

Ainsi, chacun projetterait des éléments de sens sur l'espace qui l'entoure qui sont puisés de sa propre expérience et des référents extérieurs à lui même (principalement les normes et les valeurs) qu'il reprend à son compte. Ces éléments disparates se mélangeraient et se combineraient dans un processus de condensation pour former des « bricolages de matériaux spatiaux » permettant de se situer physiquement, socialement et sensoriellement dans le milieu qu'il occupe. Ce processus suppose alors que les acteurs sociaux possèdent un pouvoir d'action et une intentionnalité par lesquels ils se composent des espaces de bien-être à partir d'une certaine conscience d'eux-mêmes, de leur environnement et des structures sociales. Ainsi, même des espaces urbains programmés et institutionnalisés socialement, comme les jardins communautaires montréalais, semblent animés à la fois par des déterminants sociologiques et la subjectivité des individus.

Le confort, selon Witold Rybczynski, correspond d'ailleurs à une forme de prise de conscience et de composition qui repose sur une gamme de sensations qui ne sont pas seulement physiques, mais également émotives et intellectuelles (1989 : 248). Faisant le pont avec l'idée de bien-être, l'expérience d'*habiter le monde* suggérée par la phénoménologie heideggerienne invite d'ailleurs à considérer que les acteurs sociaux sont en relation directe avec leur environnement (social et spatial) et constamment à l'affût de ses contours (Basso, 1996 : 54). Un procès continuuel d'intersubjectivité et d'interconnexion amarrerait l'espace et la réalité sociale. « Being-in-the-world resides in a process of objectification in which people objectify the world by setting themselves apart from it. » propose Christopher Tilley (1994 : 12). À ce titre, les jardins communautaires montréalais puiseraient entre autres leur signification de la conscience existentielle et multidimensionnelle des individus et des groupes qui les empruntent.

Bien qu'elle soit inhérente à toute action humaine, Anthony Giddens (1994) soutient que la réflexivité est l'une des caractéristiques principales sur lesquelles repose le dynamisme de la modernité. Par elle, les individus extrairaient systématiquement l'explication et la justification de leur pensées et actions par un processus de confrontation entre la conscience d'eux-mêmes, des autres et des différents savoirs scientifiques. À travers la quête de bien-être urbain des jardiniers montréalais, le profil de ces processus réflexifs peut être ainsi décelé. Effectivement, leurs pratiques et leurs représentations semblent bâties sur un agencement d'éléments disparates issus tant de leur propre expérience que des significations socioculturelles et de la circulation systémique du savoir. C'est ainsi que des allusions aux bienfaits pour l'être du contact avec la « nature » ou des dommages de l'excès de rationalité de l'environnement urbain sont incorporées dans leurs discours ou que des expériences antérieures sont scellées à des expériences actuelles. Les pratiques et conceptions spatiales des jardiniers montréalais se fonderaient donc sur une acuité envers eux-mêmes (leurs besoins, sensations, ambitions, souvenirs, etc.) ainsi que le contexte physique, social et idéologique qui les entoure. Jouant un double rôle, cette réflexivité attiserait et légitimerait leurs pensées et comportements dans leur quête contemporaine de confort urbain. La signification d'un lieu serait donc « grounded in existential or lived consciousness of it » (Tilley, 1994 : 15).

Enfin, la prise en compte de ces concepts de bricolage et de réflexivité met aussi en relief l'interconnexion entre les acteurs, les lieux et la réalité sociale tout comme l'engagement effectif des gens dans l'espace. Ils seraient propres à l'expérience humaine d'*être dans le monde* et aux dispositions sensorielles, affectives et cognitives entreprises continuellement par chacun afin d'habiter l'espace.

Dans ce dernier chapitre d'analyse, j'ai proposé quelques orientations théoriques afin de ficeler les différentes données présentées jusqu'à maintenant dans ce mémoire. L'objectif était de marier les différents substrats composant l'action d'habiter l'espace du potager collectif à Montréal ainsi que d'articuler d'une manière plus explicite le vécu des informateurs et les propositions de l'approche phénoménologique de l'engagement spatial. D'une part, le concept de confort appliqué à la ville m'a permis de mettre en relief les propriétés sensibles (corporelles, affectives, cognitives, culturelles etc.) des relations qu'entretiennent les gens et l'espace. Par sa malléabilité, ce concept rend compte à la fois de composantes objectives et subjectives. De cette façon, les dimensions commémoratives de l'espace du jardin communautaire montréalais, les attributs intrinsèques de ce type de lieu et sa propension à se présenter et être vécu comme l'envers de l'urbain et de la modernité sont apparus comme des éléments constitutifs de cette aise trouvée sur leur territoire. D'autre part, cette notion de confort donne aussi l'opportunité d'élargir les frontières de l'analyse et d'appréhender les rapports spatiaux comme des processus tant continuels que conditionnels s'exprimant par la négociation. Se présentant comme une stratégie afin de se constituer un espace de confort dans la ville, j'ai souligné que l'investissement spatial des jardiniers montréalais interviewés semble s'édifier entre autres à travers leur histoire de vie, leurs déplacements quotidiens et la recherche d'un compromis entre leur vécu et les conjonctures urbaines et sociales en vigueur. L'ensemble de ces orientations m'a finalement amené à proposer l'idée de bricolage spatial qui permet de rendre compte du travail réflexif à la fois effectif et imaginaire que les acteurs accomplissent afin d'habiter l'espace et d'établir des rapports avec lui. Sous cet angle, les jardins communautaires montréalais puiseraient donc leur signification et la popularité de la perméabilité entre différentes réalités relevant à la fois de leurs propriétés intrinsèques,

de la subjectivité et du parcours de vie des gens ainsi que des structurations sociales contemporaines de la ville.

CHAPITRE 8 – CONCLUSION

Tout récit est un récit de voyage, – une pratique de l'espace. (de Certeau, 1980 : 206)

Relevant d'une enquête ethnographique comprenant des observations *in situ* et des entrevues et s'appuyant sur une perspective conceptuelle centrée sur les pratiques et les représentations des acteurs sociaux, les données présentées dans ce mémoire ont permis de plonger dans l'expérience spatiale des jardiniers montréalais. Sous ce regard sensible, les rapports entretenus entre jardiniers et potagers collectifs à Montréal apparaissent indubitablement pluriels et multidimensionnels. Ils semblent aussi étroitement amarrés aux multiples et actuelles manières de vivre dans l'environnement urbain et de se représenter cet espace. Ces rapports entre citoyens et espace urbain reposeraient donc sur diverses dimensions de l'expérience humaine. Ils s'articuleraient également d'une manière complexe par laquelle les gens, les lieux et les structurations sociales seraient en constantes connexions. Avant de discuter dans ce dernier chapitre de la contribution de ce mémoire et des nouveaux questionnements qu'il suscite tant sur le plan conceptuel que celui de la recherche sur les jardins communautaires en Occident, un bref rappel des principaux arguments défendus s'avère, à cette étape, opportun.

8.1 Retour sur les lieux

Au cours de cette recherche sur les rapports entre jardiniers et potagers collectifs à Montréal, ma position théorique et mes choix méthodologiques ont concouru à saisir l'incessante interpénétration de diverses réalités : celle des gens, des lieux et des contingences de la vie sociale. À travers l'expérience spatiale des informateurs, les manières d'*habiter* cet espace de jardinage collectif paraissent ainsi modelées autant par les dynamiques (culturelle, sociale, idéologique, etc.) particularisant la vie montréalaise contemporaine que par la constitution particulière de ces sites urbains et leur trajectoire de vie personnelle des usagers. Lieux programmés, mais offrant une autonomie d'action à des usagers hétéroclites tant sur les plans économique que des positions sociales et des origines, les jardins communautaires montréalais exprimeraient donc certains attributs de la modernité avancée.

N'étant pas fréquenté de prime abord selon une logique économique, ce lieu semble plutôt répondre – de façon concertée, mais s'extériorisant et se motivant distinctement – à une quête d'évasion individuelle à Montréal. Selon les usagers, il permet de fuir momentanément diverses préoccupations quotidiennes en fonction de l'histoire de vie de chacun. Généralement, le potager est associé à des traits intimes et bienfaisants. Par le temps et les efforts qui y sont investis, l'espace de création et de contact avec la « nature » qu'il représente ou les possibilités d'identification ou de remémoration qu'il offre, il acquiert souvent, malgré ses caractères concédés et partagés, une valeur personnelle, affective et symbolique pour le citoyen qui le cultive et se l'approprie.

Ces attributs post-modernes se retrouvent aussi dans l'articulation des rapports sociaux prenant forme au sein de son territoire. Espace exploité en commun, les rapports sociaux entre étrangers prennent généralement la forme d'une « sociabilité fluide » fondée sur l'édification d'une confiance et d'une reconnaissance mutuelles s'exprimant par de courtes interactions d'amabilité anonymes et sans lendemain. Cette sociabilité particulière dans la ville permettrait d'instituer une coexistence courtoise des usagers dont les dissemblances sont habituellement dissimulées par le partage d'un même statut de membre-jardinier. Cependant, les limites de cet espace d'échange entre les usagers étrangers se dresseraient habituellement devant des espaces de sociabilités personnelles préexistantes. Selon les données amassées, les modalités de recrutement de nouveaux membres, les filières de dons de légumes ou d'entraide et les modes de fréquentation de ce lieu sont issus de la forme sociale typiquement urbaine et contemporaine du réseau personnel. De cette façon, le jardin communautaire montréalais serait un lieu de réaffirmation de liens sociaux préalablement construits plutôt qu'un site d'édification de nouveaux rapports sociaux intenses, intimes et prolongés correspondant à une « sociabilité ancrée ». Cet espace urbain se profilerait donc dans l'expérience spatiale des jardiniers comme un site où s'enchevêtrent méfiance et sécurité, autonomie et collaboration, distance et familiarité.

Cette position médiane que semblent occuper les potagers collectifs pour les usagers montréalais serait en fait liée à une certaine quête de bien-être urbain. Par l'entremise de ces espaces, les citoyens se composeraient des environnements de confort dans la ville. Associés à des souvenirs spatiaux et à l'image de la campagne, les propriétés de ces lieux de jardinage et de verdure produiraient une ambiance et des sensations propices à l'évasion

et au sentiment d'aise dans l'espace et parmi les autres. Sites singuliers, les jardins communautaires sont des lieux fortement appréciés au sein du territoire urbain. Les gens qui les animent les décrivent comme des zones où ils retrouvent l'envers de la ville moderne. Dans leurs discours, ce sont des lieux qui contrebalancent l'environnement urbain actuel; qui protègent et qui confortent pour de multiples raisons et de multiples façons. Ces espaces de jardinage s'articuleraient donc en rapport avec d'autres espaces de la ville. Ces propensions semblent en fait se négocier en fonction de la mobilité des acteurs au cours de leur existence et de leurs déplacements continus entre les différents espaces composant leur milieu de vie quotidien. En d'autres termes, ces relations privilégiées entretenues entre jardiniers et potagers collectifs relèvent donc en partie des expériences spatiales antérieures et présentes ainsi que de l'étape de vie de chacun. Qui plus est, ces mêmes relations seraient culturellement orientées. La quête de confort au sein d'espaces urbains tels que les jardins communautaires montréalais s'appuierait également sur une imagerie de la nature proprement citadine et contemporaine. De ce point de vue, les rapports entre jardiniers et potagers collectifs à Montréal se présentent alors comme une quête de confort urbain que se bricolent de façon réflexive les usagers à partir de leur itinéraire de vie, de leurs parcours quotidiens dans la ville et des valeurs et normes sociales actuelles.

Sous cet angle, les jardins communautaires montréalais puiseraient conséquemment leur signification de leur capacité à se présenter comme des espaces-frontières à la limite d'une série de pôles à travers lesquels oscillent bien souvent les individus en situation de modernité avancée. Ces espaces sont régis d'une manière programmée, mais préservent une part d'autonomie pour chacun. Lieux urbains semi-publics dont la fréquentation, l'utilisation et l'appropriation peuvent s'avérer tant privées que collectives, ils suscitent à la fois le repli sur soi et l'ouverture contrôlée vers autrui. Que ce soit par leur mode de fonctionnement, leur mission ou les pratiques et les représentations des membres-jardiniers, leur popularité et les relations qu'établissent avec eux les citoyens semblent ainsi marquées par la recherche d'une médiation confortable entre plusieurs composantes dont les déterminants sociologiques et les expériences personnelles de la ville actuelle sont les plus dominants.

D'autre part, l'adoption d'une approche qui inclut au sein de la collecte des données et des analyses différentes dimensions de l'expérience humaine (corporelle, sensorielle,

émotive, relationnelle, cognitive, symbolique, etc.) a également permis de découvrir la multivocalité des discours des jardiniers rencontrés et interviewés. Les acteurs sociaux qui animent les potagers collectifs à Montréal ont définitivement des motifs et des modes de fréquentation qui génèrent de multiples usages et perceptions de ces lieux urbains. Plus que tout autre, la position dans la trajectoire de vie (i.e. relevant de l'âge, des occupations et des statuts qui en découlent ainsi que des expériences antérieures) s'est dévoilée au cours de ce mémoire comme un facteur de première instance qui profile considérablement l'expérience spatiale des membres-usagers. Jeunes jardiniers et jardiniers âgés se distinguent habituellement par leurs motivations; les premiers pourchassant solitude et contact avec la « nature », les seconds recherchant un passe-temps et l'établissement de liens sociaux. Comme il en est ressorti au cours de cette enquête, ces différenciations se répercutent bien souvent sur les manières de cultiver et d'appréhender son potager, sur les désirs de sociabilité ainsi que sur les façons de composer l'expérience du lieu de jardinage collectif à l'intérieur de la trajectoire de vie et des parcours quotidiens dans l'espace urbain contemporain. Territoires citadins aux traits post-modernes, les jardins communautaires montréalais s'ouvrent à de nombreuses possibilités et seraient ainsi vécus sous le signe de la multilocalité.

8.2 L'expérience spatiale sous les projecteurs

Ayant comme objectif d'explorer les relations qu'établissent les citadins-jardiniers avec les jardins communautaires à Montréal, le choix de l'approche phénoménologique de l'engagement spatial est apparu dans ce mémoire comme une avenue théorique fort prometteuse pour l'étude des rapports spatiaux en anthropologie. Sous sa loupe, l'expérience spatiale des acteurs sociaux est mise en relief. Les manières par lesquelles ceux-ci connaissent, jaugent, utilisent, transforment et habitent concrètement l'espace se dévoilent. Au delà des forces sociales qui guident les conceptions et actions des individus, cette approche permet de comprendre comment leurs façons de percevoir et de pratiquer leur environnement sont amalgamées à leur itinéraire de vie.

Selon les tenants de cette approche phénoménologique, on ne peut étudier les relations des individus et des groupes avec l'espace sans tenir compte des liens concrets, intimes et sensibles que ceux-ci entretiennent continuellement avec leur milieu de vie. Leur travail a donc comme ambition de rétablir un équilibre au sein du champ de l'anthropologie

de l'espace. Il vise à combler le vide laissé par les approches de la production et de la construction sociale de l'espace qui, s'intéressant principalement aux structures et processus sociaux de grande échelle façonnant l'environnement humain, évacuent des analyses tant le caractère vécu des espaces que les pratiques et les perceptions des gens qui les animent. Comme je l'ai mentionné, ces perspectives constructivistes sont particulièrement utiles afin de saisir les forces sociales (économique, politique, technologique, sociale, idéologique, etc.) impliquées dans l'édification et la transformation des espaces. Ces dernières m'ont d'ailleurs permis de discuter de l'émergence, de l'évolution et de la forme actuelle des jardins communautaires montréalais au chapitre 4. Cependant, leur perspective distante n'autorise qu'un portrait incomplet de ces lieux urbains puisqu'elle ferme les yeux sur les actions quotidiennes des acteurs sociaux. Pour ce mémoire, elle s'avérait donc insuffisante afin de cerner les fondements et l'articulation des relations entre usagers et jardins communautaires à Montréal.

En revanche, même si elle n'est pas exhaustive comme je l'ai mentionné en traitant des interactions sociales au chapitre 6, l'approche de l'engagement spatial permet d'élargir et d'enrichir considérablement les analyses en mettant l'expérience spatiale des gens au centre des questionnements. Elle aspire à concevoir l'espace de façon à ce que les personnes ne soient pas éloignées de leur environnement puisque ces deux réalités se rencontrent continuellement. Ses défenseurs privilégient ainsi l'étude de l'expérience engagée des individus dans l'élaboration et la perception de leur milieu de vie afin de capter et comprendre la signification d'un lieu et les rapports établis avec lui. En conséquence, cette approche m'a permis d'appréhender l'espace des jardins communautaires montréalais non pas comme une toile de fond inerte et édifiée à distance par les gens dans la ville, mais comme une réalité dynamique avec laquelle des citoyens entrent réellement en interaction. Sous cet aspect, puisque les usagers négocient avec lui en le fréquentant, ce lieu urbain apparaît en perpétuel remaniement. Par le regard sensible qu'elle sollicite, l'approche de l'engagement spatial m'a par ailleurs donné la possibilité d'envisager les jardiniers montréalais comme des acteurs sociaux qui, non seulement sont en continuel mouvement, mais entrent aussi concrètement en relation avec l'espace par leur corps et leurs sens. Loin de n'être que des êtres pensants, mes informateurs se présentent alors comme des sujets actifs dans l'environnement urbain en fonction de leurs caractéristiques propres. Cette perspective phénoménologique met ainsi en lumière

l'intentionnalité et la marge de manœuvre que possèdent les individus au sein des structurations sociales en considérant l'interconnexion entre les gens, les lieux et les déterminants sociologiques. Elle permet de détecter les écarts possibles entre ce qui est socialement institué et ce que vivent réellement les individus. Scrutés de cette manière, les rapports qu'entretiennent les citadins-jardiniers montréalais avec leur potager collectif se sont divulgués conséquemment comme la composition d'un espace de confort urbain bricolé par les usagers à partir de leur propre subjectivité, des propriétés intrinsèques que contient ce type d'espace et de la réalité sociale qui les supporte.

Cette auscultation des jardins communautaires à Montréal apporte également un éclairage nouveau sur ce type de lieux urbains. Centré sur les pratiques et les perceptions des gens qui les côtoient, ce mémoire contribue à documenter comment les citadins-jardiniers s'engagent dans ces sites particuliers et, par ricochet, vivent et se représentent le territoire de la ville. Empruntant une avenue inédite, il participe ainsi à enrichir le corpus de recherches préalablement réalisées sur les potagers collectifs en Occident.

À première vue, la littérature portant sur les jardins communautaires recensée avant la réalisation de l'enquête permettait d'établir une relation hypothétique entre la fréquentation d'un tel lieu urbain et un sentiment de bien-être. Effectivement, l'ensemble des travaux réalisés examinait les apports (sur les plans économique, environnemental, social, psychologique, etc.) du jardinage collectif dans l'existence d'usagers et concluait à un impact bénéfique et multiple. Il était donc possible de s'attendre à retrouver le même type de rapport chez les jardiniers montréalais. Cependant, si ces recherches s'étaient intéressées aux répercussions d'une telle activité chez les urbains généralement marginalisés, peu de ces dernières avaient porté une attention particulière et holiste (voire multidimensionnelle) sur les fondements et l'articulation de ces mêmes répercussions selon le point de vue des citadins-jardiniers. Qui plus est, ce lien potentiel entre jardin communautaire et l'idée d'un certain confort se dégageant des études antérieures (sans qu'elle ne soit formulée comme telle) n'incluait en aucun temps de quelconques dimensions spatiales concernant tant le territoire même de ces espaces que celui de la ville. Dans la mesure où elle a permis d'éclairer la constitution et l'articulation des liens que peuvent tisser des usagers avec ce type de lieux urbains, cette présente exploration des apanages des jardins communautaires

montréalais par l'entremise de l'étude de l'expérience spatiale des jardiniers s'est donc avérée une avenue valable et fructueuse.

Par ailleurs, explorer l'engagement spatial de citadins-jardiniers n'étant particulièrement pas défavorisés en termes socio-économiques a permis de découvrir que les rapports spatiaux pouvant être actuellement établis avec ces espaces de jardinage collectif relèvent d'une foule de dimensions de l'expérience humaine qui dépasse la satisfaction de besoins vitaux. Cette entreprise a permis de relier plus spécifiquement ce type de lieu à l'environnement urbain dans lequel il s'intègre en effleurant entre autres la consolidation de nouvelles visions de l'urbanité, de la nature, des liens sociaux et du bien-être. La popularité des jardins communautaires montréalais, les sentiments d'attachement spatiaux qu'ils génèrent et l'articulation des liens que tissent avec eux les usagers reflètent certaines dynamiques de la vie citadine contemporaine. Les usages, les perceptions et les sens qu'accordent les usagers à ces lieux urbains nous informent ainsi sur l'expérience quotidienne de la ville contemporaine; sur les manières par lesquelles les êtres humains s'engagent et s'enracinent concrètement dans leur milieu de vie dans un contexte de modernité avancée. Bien que modestement, cette étude de l'expérience spatiale de jardiniers montréalais contribue donc à cerner comment les acteurs sociaux persistent à s'attacher à certains sites de leur environnement quotidien et à apprivoiser la ville dans un monde où l'espace est de plus en plus décloisonné. Elle concourt à questionner la conception d'un monde actuel complètement déterritorialisé et à explorer le maintien ou la création de nouveaux types de liens ou d'identités spatialisés.

8.3 Terrains d'avenir

À la lumière des arguments exposés ci-haut, l'auscultation de lieux urbains et de l'expérience spatiale des acteurs sociaux apparaît donc comme une avenue fort prometteuse pour l'étude de l'espace en anthropologie. Évidemment, puisque ce mémoire repose sur une enquête exploratoire centrée principalement sur l'étude d'un seul jardin communautaire montréalais et de quelques entrevues, les données qui y sont présentées ne peuvent être exhaustives et incitent ainsi à poursuivre son développement.

En ce qui concerne les jardins communautaires à Montréal, une investigation relevant d'un plus large échantillon de jardins et d'informateurs pourrait certainement enrichir les

analyses. Des comparaisons plus systématiques en fonction de la situation géographique de ces espaces dans la ville, des populations qu'ils desservent, de leur mode de fonctionnement interne ou de leur longévité seraient susceptibles d'apporter de nouveaux éléments d'interprétation. Dans le même ordre d'idées, des études comparatives sur l'expérience spatiale d'usagers montréalais et de jardiniers d'autres villes ou encore de membres de potagers collectifs voués à l'insertion socio-économique pourraient permettre d'identifier des dimensions des rapports spatiaux inexplorées dans ce mémoire ou, au contraire, de faire le pont avec celles qui ont émergées dans le cadre de cette enquête.

D'autre part, la question de la spécificité des jardins communautaires par rapport à d'autres lieux urbains se présente aussi comme une piste de recherche possible. Au delà de la multiplication des lieux vides et stériles en sens constatée depuis quelques années, certains espaces, tels que les jardins communautaires, semblent se dessiner effectivement comme des sites significatifs pour les citoyens. Existe-t-il d'autres types d'espaces citoyens générant des sentiments d'attachement semblables à ceux généralement relevés pour les potagers collectifs? Que la réponse soit négative ou affirmative, de nouvelles investigations peuvent sans aucun doute faire ressortir des dimensions de l'expérience spatiale de la ville restées sous silence dans ce mémoire. Par ailleurs, puisqu'il est appert que les relations des jardiniers avec leur potager collectif sont intimement liées à leur trajectoire de vie, il serait intéressant de réaliser une étude longitudinale sur l'expérience de la ville et de ses espaces afin de capter d'une manière plus tangible ses changements et son évolution. De la même façon, une étude qui comparerait l'expérience de différents espaces fréquentés par les citoyens au cours de leur itinéraires journaliers viendrait éclairer le processus de négociation spatiale mis en œuvre par ces derniers au cours de leurs parcours quotidiens. De telles contributions s'inscriraient dans la montée d'intérêt pour l'exploration des manières de vivre dans l'environnement urbain et de se représenter cet espace en constante transformation. Elles participeraient à l'élaboration d'une conception de la ville selon laquelle l'espace urbain n'est pas un contenant d'actions humaines, mais plutôt une entité dynamique qui fait partie de ces mêmes actions.

À d'autres égards, il est certain que le parcours effectué dans ce présent mémoire ne fait qu'effleurer les possibilités que semble offrir l'étude de l'espace d'un point de vue plus humaniste en anthropologie. Étant en processus de consolidation, l'approche

phénoménologique de l'engagement spatial que j'ai adoptée pour cette recherche doit encore se développer. Entre autres, la dimension sociale ou relationnelle de l'espace se doit d'être explorée davantage afin de mieux intégrer dans les analyses l'expérience de partager et d'habiter un territoire avec autrui. Dans ce contexte, son application à d'autres types d'espaces ne peut qu'être souhaitable. Celle-ci concourt à mieux cerner, dans un monde de plus en plus globalisé, les manières par lesquelles les êtres humains habitent les lieux concrètement, s'y enracinent et leur donnent sens. Allant au delà de l'étude des impacts des structures sociales sur les lieux et les individus, son développement peut permettre de comprendre les rapports que les acteurs sociaux entretiennent avec l'espace et favoriser l'introduction de dimensions sensibles de l'espace jusqu'à maintenant quasi inexplorées en anthropologie. En permettant de prendre en compte les multiples facettes du vécu des gens, l'approche phénoménologique serait tout à fait susceptible de contribuer au regard de l'anthropologie sur les mondes contemporains en offrant une perspective novatrice sur la constitution et l'articulation des rapports entre les êtres humains et leurs milieux de vie. Elle serait donc à même de participer au renouvellement de la discipline qui, étant elle aussi spatialement orientée, se rattache aux actives et incessantes relations qu'elle noue avec les réalités sociales qu'elle étudie et d'où elle émerge.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE, Gérard (1998), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », Gérard Althabe et Monique Selim (éds.), *Démarches ethnologiques au présent*, Paris, L'Harmattan, p. 37-47.
- APPUDURAI, Arjun (1991), « Global Ethnoscapes: Notes and Queries For a Transnational Anthropology », Richard Fox (éd.), *Recapturing Anthropology*, Santa Fe, American Research Press, p. 191-210.
- AUGÉ, Marc (1986), *Un ethnologue dans le métro*, Paris, Hachette.
- AUGÉ, Marc (1992), *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Évreux, Édition du Seuil.
- BACHELARD, Gaston (1964), *La poétique de l'espace*, Paris, Publication universitaire de France.
- BALMORI, Diana, Margaret MORTON (1993), *Transitory Gardens, Uprooted Lives*, New Haven, Yale University Press.
- BASSETT, Thomas, J. (1981), « Reaping on the Margins. A Century of Community Gardening in America », *Landscape*, vol. 25, n° 2, p. 1-8.
- BASSO, Keith, H. (1996), « Wisdom Sits in Places. Notes on a Western Apache Landscape », Steven Feld et Keith H. Basso (éds.), *Senses of Place*, Santa Fe, School of American Research Press, p. 53-90.
- BARBICHON, Guy (1990), « Espaces partagés: variation et variété des cultures », *Espaces et sociétés*, n° 62-63, p. 107-133.
- BEAUCAGE, Pierre (1995), « Présentation. Échange et société: avant et après Mauss », *Anthropologie et sociétés*, vol. 19, n° 1-2, p. 5-16.
- BENOÎT, Michèle, GRATTON, Roger (1991), *Pignon sur rue. Les quartiers de Montréal*, Montréal, Guérin.
- BERDOULAY, Vincent et J. Nicholas ENTRIKIN (1998), « Lieu et sujet. Perspectives théoriques », *Espace géographique*, n° 2, p. 111-121.
- BONETTI, Michel (1994), *Habiter: le bricolage imaginaire de l'espace*, Marseille et Paris, Desclée de Brouwer.
- BOULIANNE, Manon (1998a), « Jardins communautaires, formes de sociabilité et citoyenneté au Québec et au Mexique », *Économie et solidarité*, vol. 29, n° 2, p. 143-153.

- BOULIANNE, Manon (1998b), *Le potentiel des jardins communautaires pour le développement des collectivités locales : éléments pour l'analyse de l'intervention au Mexique et au Québec*, Hull, CRDC, Série conférences, n° 3.
- BOULIANNE, Manon (1999), *Agriculture urbaine, rapports sociaux et citoyenneté*, Rapport de recherche, City Farmer, Publication électronique, (<http://www.cityfarmer.org.manon.html>, consulté le 09/01/2000).
- BOULIANNE, Manon (2001), « L'agriculture urbaine au sein des jardins collectifs québécois », *Anthropologie et société*, vol. 25, n° 1, p. 63-80.
- BOUTIN, Gérald (1997), *L'entretien de recherche qualitatif*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- BREITBORDE, Lawrence B. (1994), « Urban Anthropology in the 1990s : W(h)ither the City? An Introduction », *City & Society. Annual Review*, p. 3-10.
- BUTTNER, Anne, David SEAMON (1980), *The Human Experience of Space and Place*, London, Croom Helm.
- CABEDOCE, Béatrice (1991), « Jardins ouvriers et banlieue : Le bonheur au jardin ? », Alain Faure (dir.), *Les premiers banlieusards*, Paris, Créaphis, p. 248-281.
- CABEDOCE, Béatrice, Philippe PIERSON (1996), *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers*, Grâne, Créaphis.
- CALOGIROU, Claire, Marc TOUCHÉ (1995), « Rêver sa ville : L'exemple des pratiquants de skateboard », *Journal des anthropologues*, Dossier : L'imaginaire de la ville, n° 61-62, p. 67-77.
- CASEY, Edward S. (1987), *Remembering. A Phenomenology Study*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press.
- CASEY, Edward S. (1993), *Getting Back into Place. Toward a Renewed Understanding of the Place-World*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press.
- CASEY, Edward S. (1996), « How to Get from Space to Place in a Fairly Short Stretch of Time. Phenomenological Prolegomena », Steven Feld et Keith H. Basso (éds.), *Senses of Place*, Santa Fe, School of American Research Press, p. 13-50.
- CÉRÉZUELLE, Daniel (1996), « L'informel non marchand : un support d'insertion ? Le cas des jardins collectifs », *Pour un autre développement social. Au-delà des formalismes techniques et économiques*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 169-181.
- CHEKOLF, Grégoire, Jean-Paul THIBAUD (1992), « L'espace public, mode sensible », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, p. 6-16.

- CHERUBINI, Bernard (1995), « L'ambiance urbaine : Un défi pour l'écriture ethnographique », *Journal des anthropologues*, Dossier : L'imaginaire de la ville, n° 61-62, p. 79-87.
- CHORON-BAIX, Catherine (1995), « L'objet "ville". Entretien avec Colette Pétonnet », *Journal des anthropologues*, L'imaginaire de la ville, n° 61-62, p. 11-19.
- CINQ-MARS, Irène (1986), *Les espaces libres urbains et la société civile : le cas de Montréal de 1960 à nos jours*, Montréal, Université de Montréal, Faculté de l'Aménagement, Notes de recherche.
- CLAVEL, Maïté (1992), « L'ethnologie urbaine en France : des sociétés exotiques à l'espace urbain contemporain », *L'homme et la société*, vol. 26, n° 104, p. 97-109.
- CONAN, Michel (1990), « Composer la ville et ses images », *Espaces et sociétés*, n° 57-58, p. 93-119.
- COSGROVE, Sean (1994a), *Montreal's Community Gardening Program*, Communication présentée à Edmonton, City Farmer, Urban Agriculture Notes, Publication électronique, (<http://www.cityfarmer.org/Montreal13.html>, 16/01/2000).
- COSGROVE, Sean (1994b), *Une histoire des deux villes : Comparing Canadian Community Gardening Programs in Montreal and Toronto*, CRDI, Série Cities Feeding People, Rapport 11, Publication électronique, (http://www.irdc.ca/cfp/rep11_e.html, consulté le 26/01/2000).
- COSGROVE, Sean (1998), *Community Gardening in Major Canadian Cities: Toronto, Montreal and Vancouver Compared*, Communication présentée à Prétoiria pour la conférence Urban Agriculture Policy in Southern Africa, Publication électronique, (<http://www.cityfarmer.org/canadaCG.html>, consulté le 16/01/2000).
- CROUCH, David (1989), « The Allotment, Landscape and Locality: Ways of Seeing Landscape and Culture », *Area*, vol. 21, n° 3, p. 261-267.
- DAVIDSON, Thomas, KRAUSE, Kathryn (1999), *A Social History of Urban Agriculture in Montreal*, Publication électronique, (<http://felix.geog.mcgill.ca/other/environ/1999b/food/irp4/history.html>, consulté le 24/11/2000).
- De CERTEAU, Michel (1980), *L'invention du quotidien 1. Art de Faire*, Paris, Union Général d'Éditions.
- DESCHÊNES, Gaétan (1996), *Histoire de l'horticulture au Québec*, Saint-Laurent, Éditions du Trécaré.
- De la PRADELLE, Michèle (1996), « Comment décrire un marché? », Sylvia Ostrowetsky (éd.), *Sociologues en ville*, Paris, l'Harmattan, p. 91-104.

- DEPAULE, Jean-Charles (1995), « L'anthropologie de l'espace », Jean Caxtex et *al.* (éds.), *Histoire urbaine, Anthropologie de l'espace*, Paris, CRNS Éditions, p. 15-74.
- De SARDAN, Jean-Pierre Olivier (1995), « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Les terrains de l'enquête*, Marseille, Éditions Parenthèse, École des Hautes Études en Sciences Sociales, p. 69-109.
- DESCHAMPS, Chantal (1993), *L'approche phénoménologique en recherche*, Montréal, Guérin.
- DESLAURIERS, Jean-Pierre (1987), « L'analyse en recherche qualitative », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 5, n° 2, p. 145-152.
- DESLAURIERS, Jean-Pierre (1991), *Recherche qualitative. Guide pratique*, Montréal, Chenelière/McGraw-Hill.
- DONADIEU, Pierre (1998), « Évolution des productions agricoles et des espaces ruraux sous influence urbaine. Promenades dans les campagnes montréalaises », *Cahiers Agricultures*, vol. 7, p. 139-145.
- DUBOST, Françoise (1979a), « La scarole et le bégonia. Les nouveaux usages du jardin », *Ethnologie française*, tome 9, n° 4, p. 365-376.
- DUBOST, Françoise (1979b), « Les jardins de Créteil », *Traverses*, n° 5-6, p. 192-203.
- DUBOST, Françoise (1996), « Les jardins ouvriers : Un patrimoine culturel », Béatrice Cabedoce et Philippe Pierson (dirs.), *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers*, Grâne, Créaphis, p. 151-158.
- DUBOST, Françoise (1997), *Les jardins ordinaires*, réédition de *Côté jardin* (1984), Paris, L'Harmattan.
- DUBOST, Françoise (1999), « Plates-bandes et herbes folles : les ethnologues au jardin », Hervé Brunon, (dir.), *Le jardin notre double. Sagesse et déraison*, Créaphis, Collection Mutations, n° 184, p. 17-30.
- EAMES, Edwin, Judith GRANICH GOODE (1980), « Public Places », Irvin Press et M. Estellie Smith (éds.), *Urban Place and Process: Reading in the Anthropology of Cities*, New York, MacMillan Publishing, p. 337-348.
- ELLEN, Roy, James WENDY, Tom INGOLD, Roland LITTLEWOOD, Paul RICHARD (1996), « Human Worlds are Culturally Constructed », Tom Ingold (éd.), *Key Debates in Anthropology*, London, Routledge, p. 99-146.
- ERICKSON, Paul A., Liam MURPHY (1998), *A History of Anthropological Theory*, Peterborough, Broadview Press.
- EVEILLARD, Catherine (1991), *Montréal, côté jardin*, Mémoire de Maîtrise, Université de Montréal, Faculté de l'aménagement.

- FAIRHOLM, Jacinda (1999), *Urban Agriculture and Food Security Initiatives in Canada: A Survey of Canadian Non-Governmental Organizations*, CRDI, Série Cities Feeding People, Rapport 25, Publication électronique, (<http://www.coasnet.com/lifecycles/IDRCreport/IDRCreport.html>, consulté le 16/01/2000).
- FELD, Steven, Keith H. BASSO (1996), *Senses of Place*, Santa Fe, School of American Research Press.
- FLEURY, André, Paule MOUSTIER (1999), « L'agriculture périurbaine, infrastructure de la ville durable », *Cahiers Agricultures*, vol. 8, p. 281-287.
- FORTIN, Andrée (1988), « Du voisinage à la communauté? », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 6, n° 2, p. 147-159.
- FORTIN, Andrée (1993), « Nouveaux réseaux : les espaces de sociabilité », *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 29, n° 69, p. 131-141.
- FRANCIS, Mark (1987a), « Meanings Attached to a City Park and a Community Garden in Sacramento », *Landscape Research*, vol. 12, n° 1, p. 8-12.
- FRANCIS, Mark (1987b), « Some Different Meanings Attached to a City Park and Community Gardens », *Landscape Journal*, vol. 6, n° 1, p. 101-112.
- FRANCIS, Mark (1989a), « Control as a Dimension of Public-Space Quality », Irwin Altman et Ervin H. Zube (éds.), *Public Places and Spaces*, New York, Plenum Press, p. 147-172.
- FRANCIS, Mark (1989b), « The Urban Garden as Public Space », *Places*, vol. 6, n° 1, p. 52-59.
- FRANCIS, Mark, Lisa CASHDAN, Lynn PAXSON (1984), *Community Open Spaces. Greening Neighbourhoods Through Community Action and Land Conservation*, Covelo, Island Press.
- GERMAIN *et al.* (1995), *Cohabitation interethnique et vie de quartier*, Gouvernement du Québec, Ministère des Affaires internationales, des Communautés culturelles et de l'Immigration, Collection études et recherches, n° 12.
- GIDDENS, Anthony (1987), *La constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GIDDENS, Anthony (1993), « Identité de soi, transformation de l'intimité et démocratisation de la vie », Michel Audet et Hamid Bouchiki (dirs.), *Structuration du social et modernité avancée. Autour des travaux de Anthony Giddens*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 454-476.
- GIDDENS, Anthony (1994), *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.

- GOJARD, Séverine, Florence WEBER (1996), « Les potagers en France aujourd'hui », Béatrice Cabedoce et Philippe Pierson (dirs.), *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers*, Grâne, Créaphis, p. 141-150.
- GRAFMEYER, Yves (1991), « Prologue. Modes d'emploi du quartier », *Habiter Lyon*, Paris, Éditions du CNRS, p. 11-22.
- GRAY, John (1999), « Open Spaces and Dwelling Places : Being at Home on the Hill in the Scottish Borders », *American Ethnologist*, vol. 26, n° 2, p. 440-460.
- GRÖNING, Gert (1996), *Politics of Community Gardening in Germany*, Communication présentée à la conférence de l'ACGA, Montréal, Publication électronique, (<http://www.cityfarmer.org/german99.html>, consulté le 16/01/2000).
- GUPTA, Akhil, James FERGUSON (1992), « Beyond "Culture" : Space, Identity and Politics of Difference », *Cultural Anthropology*, vol. 7, n° 1, p. 6-23.
- HAMEL, Jacques (1998), « Défense et illustration de la méthode des études de cas en sociologie et en anthropologie. Quelques notes de rappel », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. civ, p. 121-138.
- HANNERZ, Ulf (1980), *Exploring the City. Inquiries Toward an Urban Anthropology*, New York, Columbia University Press.
- HARVEY, David (1993), « From Space to Place and Back Again : Reflections on the Condition of Postmodernity », Jon Bird et al. (éds.) *Mapping the Futures. Local Culture, Global Change*, London et New York, Routledge, p. 3-29.
- HASSLER, David, Lynn GREGOR (1998), *A Place to Grow. Voices and Images of Urban Gardeners*, Cleveland, Pilgrim Press.
- HASTRUP, Kirsten (1995), *A Passage to Anthropology. Between Experience and Theory*, London, Routledge.
- HASTRUP, Kristen, Karen FOG OLWIG (1997), « Introduction », Karen Fog Olwing et Kristen Hastrup (éds.) *Siting Culture. The Shifting Anthropological Object*, London et New York, Routledge, p. 1-14.
- HEIDEGGER, Martin (1975), « Building, Dwelling, Thinking », *Poetry, Language and Thought*, New York, Harper and Low Publishers, p. 145-161.
- HELLIWELL, Christine (1996), « Space and Sociality in a Dayak Longhouse », Michael Jackson (éd.) *Things as They Are. New directions in Phenomenological Anthropology*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, p. 128-148.
- HIRSCH, Eric, Michael O'HANLON (1995), *The Anthropology of Landscape. Perspective on Place and Space*, Oxford, Clarendon Press.

- HISSARD, Jean-René, François, PORTET (1979), « Les jardins ouvriers de Belford », *Traverses*, n° 5-6, p. 179-191.
- HOUGH, Michael (1984), *City Form and Natural Process. Towards a New Urban Vernacular*, London, Routledge.
- HUBERMAN, Michael A., Matthew B. MILES (1991), *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles et Montréal, De Boeck et Éditions du Renouveau Pédagogique.
- HULL, Bruce R., Gabriela VIGO (1992), « Urban Nature, Place Attachment, Health, and Well-Being », Diane Relf (éd.), *The Role of Horticulture in Human Well-Being and Social Development: A National Symposium*, Portland, Timber Press, p. 149-152.
- HYNES, Patricia H. (1996), *A Patch of Eden. America's Inner-City Gardeners*, White River Junction (Vermont), Chelsea Green Publishing Company.
- INGOLD, Tim (1996), « Hunting and Gathering as Ways of Perceiving the Environment », Roy Ellen et Katsuyashi Fukui (éds.), *Redefining Nature. Ecology, Culture and Domestication*, Oxford, Berg, p. 117-155.
- JACCOUD, Mylène, Robert MAYER (1997), « L'observation *in situ* et la recherche qualitative », Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives, *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, Université de Montréal, p. 238-274.
- JACKSON, Michael (1996), « Introduction : Phenomenology, Radical Empiricism and Anthropology Critique », Michael Jackson (éd.) *Things as They Are. New Directions in Phenomenological Anthropology*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, p. 1-50.
- JAMISON, Michael S. (1985), « The Joys of Gardening : Collectivist and Bureaucratic Cultures in Conflict », *The Sociological Quarterly*, vol. 24, n° 4, p. 473-490.
- KAPLAN, Stephen (1992), « The Restorative Environment : Nature and Human Experience », Diane Relf (éd.), *The Role of Horticulture in Human Well-Being and Social Development: A National Symposium*, Portland, Timber Press, p. 134-142.
- KAPLAN, Rachel, Stephen KAPLAN (1990), « Restorative Experience : The Healing Power of Nearby Nature », Mark Francis et Randolph T. Hester Jr. (éds.), *The Meaning of Gardens*, Cambridge, The MIT Press, p. 238-243.
- KEMPER, Robert, V. (1993), « Urban Anthropology : An Analysis of Trends in U.S. and Canadian Dissertations », *Urban Anthropology*, vol. 22, n° 1-2, p. 1-8.
- KOROSEC-SERFATY, Perla (1990), « La ville et ses reste », Annick Germain (dir.), *L'aménagement urbain, promesses et défis*, Québec, INRS, p. 232-267.
- LAMBERT, Cédric (1999), « Nature et artifice : essai sur quelques formes de leurs rapports dans la culture urbaine », *Espaces et sociétés*, n° 99, p. 105-120.

- LANDMAN, Ruth H. (1993), *Creating Community in the City. Cooperatives and Community Garden in Washington D.C.*, Westport, Bergin and Garvey.
- LAROZE, Catherine (1999), « Le jardin inspiré », Hervé Brunon (dir.), *Le jardin, notre double. Sagesse et déraison*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mutations, n° 184., p. 207-218.
- LAWRENCE, Denise L., Setha M. LOW (1990), « The Built Environment and Spatial Form », *Annual Review of Anthropology*, vol. 19, p. 453-505.
- LEBFEVRE, Henri (1974), *La production de l'espace*, Paris, Éditions Anthropos.
- LEVASSEUR, Roger (1990), « Présentation », Roger Levasseur (dir.), *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Trois-Rivières, Boréal, p. 9-15.
- LEWIS, Charles (1990), « Gardening as Healing Process », Mark Francis et Randolph T. Hester Jr. (éds.), *The Meaning of Gardens*, Cambridge, The MIT Press, p. 244-251.
- LEWIS, Charles (1992), « Effects of Plants and Gardening in Creating Interpersonal and Community Well-Being », Diane Relf (éd.), *The Role of Horticulture in Human Well-Being and Social Development: A National Symposium*, Portland, Timber Press, p. 55-65.
- LINDAYATI, Rita (1996), *Urban Agriculture: A Survey of Academic Expertise and Programs in Canada*, CRDI, Série Cities Feeding People, Rapport 19, (http://www.irdc.ca/cfp/rep19_e.html, consulté le 16/01/2000)
- LOW, Setha M. (1996a), « The Anthropology of Cities : Imagining and Theorizing the Cities », *Annual Review of Anthropology*, vol. 25, p. 383-409.
- LOW, Setha M. (1996b), « Spatializing Culture : The Social Production and Construction of Public Space in Costa Rica », *American Ethnologist*, vol. 23, n° 4, p. 861-879.
- LOW, Setha M., Irwin ALTMAN (1992), « Place Attachment. A Conceptual Inquiry », Irwin Altman et Setha M. Low (éds.), *Place Attachment*, New York et London, Plenum Press, p. 1-12.
- LUXEREAU, Anne (1986), « À quelle mode vais-je planter mes choux? », *Terrain*, vol. 6, p. 47-56.
- MAROY, Christian (1995), « L'analyse qualitative d'entretiens », Luc Albarello *et al.*, *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*, Paris, Armand Colin, p. 83-110.
- McCRAKEN, Grant (1988), *The long Interview*, Newbury Park, California, Sage Publications.

- McDONOGH, Gary (1993), « The Geography of Emptiness », Robert Rotenberg et Gary McDonogh (éds.), *The Cultural Meaning of Urban Space*, Westport, Bergin and Garvey, p. 3-15.
- MERCIER, Guy, Jacques BETHÉMONT (1998), *La ville en quête de nature*, Québec, Septentrion.
- MILON, Alain (1999), « Tag et graff mural », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 85, p. 140-147.
- MOREL, Alain (1984), « Ethnologie dans la ville : Une bibliographie indicative », *Terrain*, n° 3, p. 43-54.
- MORISSONNEAU, Christian, Denis SIROIS (1985), « La quête du sens et du vécu : La phénoménologie en géographie », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 29, n° 77, p. 317-324.
- NAIL, Sylvie (1999), « Jardiniers anglais, entre conformisme et création », Hervé Brunon (dir.), *Le jardin, notre double. Sagesse et déraison*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mutations, n° 184., p. 47-77.
- NEVEU, Érik (1996), « Qu'est-ce qu'un mouvement sociale ? », *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, Éditions La Découverte, p. 6-28.
- PATEL, Ishwarbhai C. (1992), « Socioeconomic Impact of Community Gardening in an Urban Setting », Diane Relf (éd.), *The Role of Horticulture in Human Well-Being and Social Development: A National Symposium*, Portland, Timber Press, p. 84-87.
- PASQUIER, Élisabeth (1997), « Jardiner en ville », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 74, p. 103-112.
- PASQUIER, Élisabeth, PETITEAU, Jean-Yves (1996), « Les jardiniers de la fourmilières », Béatrice Cabedoce et Philippe Pierson (dir.), *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers. 1896-1996*, Grâne, Créaphis, p. 159-164.
- PAUL-LÉVY, Françoise, Marion SEGAUD (1984), *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre de Création Industrielle, Centre Georges-Pompidou.
- PEDNEAULT, André, Roll GRENIER (1996), *Créer un jardin communautaire. L'aménager, le gérer, l'animer*, Montréal, Mouvement pour l'agriculture biologique-Région métropolitaine.
- PLUVINAGE, Manuel (1992), *Les pratiques culturelles dans les jardins ouvriers de la région parisienne au XX^e siècle. Invention du jardinage populaire*, Mémoire de maîtrise, Université Paris IV.
- PRESS, Irvin, M. Estellie SMITH (1980), *Urban Place and Process: Reading in the Anthropology of Cities*, New York, MacMillan Publishing.

- PRONOVOST, Gilles (1998), *Loisir et société. Traité de sociologie empirique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- QUAYLE, Moura (1989a), « Canadian Community Gardens. A Sustainable Landscape Legacy », *Landscape Architectural Review*, vol. 10, n° 1, p. 17-20.
- QUAYLE, Moura (1989b), « The Changing Community Garden. Legitimizing Non-Traditional Open Space », *Landscape Architectural Review*, vol. 10, n° 2, p. 23-27.
- QUAYLE, Moura, Paul SANGHA (1986), *Report on Community Gardening in Canada*, Vancouver, University of British Columbia, Landscape Architecture Program, Inédit.
- QUÉRÉ, Louis, Dietrich BREZGER (1992), « L'étrangeté mutuelle des passants. Le mode de coexistence du public urbain », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, p. 89-100.
- RADICE, Martha (2000), *Feeling Comfortable? : Les Anglo-Montréalais et leur ville*, Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval.
- RAFFESTIN, Claude (1996), « De la nature aux images de la nature », *Espaces et sociétés*, n° 82-83, p. 37-52.
- RAYMOND, Henri (1976), « Quelques aspects théoriques et pratiques de l'appropriation de l'espace », Perla Korosec-Serfaty (éd.), *Actes de la 3^e conférence internationale de psychologie de l'espace construit*, Strasbourg, Université Louis Pasteur, p. 76-83.
- RELF, Edward (1976), *Place and Placelessness*, London, Pion Limited.
- RELF, Edward (1993), « Modernity and the Reclamation of Space », David Seamon (éd.) *Dwelling, Seeing and Designing. Toward a Phenomenological Ecology*, New York, State University of New York Press, p. 25-40.
- RODMAN, Margaret (1992), « Empowering Place : Multilocality and Multivocality », *American Anthropologist*, vol. 94, n° 3, p. 640-656.
- ROTENBERG, Robert (1993), « On the Salubrity of Sites », Robert Rotengerg et Gary McDonogh (éds.), *The Cultural Meaning of Urban Space*, Westport, Bergin & Garvey, p. 17-29.
- ROTENBERG, Robert (1996), « Extraordinary Vienna : Identity and the Metropolitan Project », *City and Society. Annual Review*, AAA Publications, p. 82-100.
- ROTENBERG, Robert (1999), « Landscape and Power in Vienna. Gardens of Discovery », Setha M. Low (éd.), *Theorizing the City. The New Urban Anthropology Reader*, New Brunswick, New Jersey et London, Rutgers University Press, p. 138-165.
- ROTENBERG, Robert, Gary McDONOGH (1993), *The Cultural Meaning of Urban Space*, Westport, Bergin and Garvey.

- ROUTABOULE, Danièle, Vincent ASSELIN, Catherine EVEILLARD (1995), *Le paysage de l'intérieur ou expressions paysagères résidentielles dans l'île de Montréal*, Montréal, Université de Montréal.
- RYBCZYNSKI, Witold (1989), *Le confort : cinq siècles d'habitation*, Montréal, Éditions du Roseau.
- SANJEK, Roger (1990), « Urban Anthropology in the 1980s: A World View », *Annual Review of Anthropology*, vol. 19, p. 151-186.
- SANSOT, Pierre (1993), *Jardins publics*, Paris, Payot.
- SANSOT, Pierre, Annie PILON (1999), « La part maudite », Hervé Brunon (dirs.), *Le jardin, notre double. Sagesse et déraison*, Paris, Éditions Autrement, Collection Mutations, n° 184, p. 31-46.
- SCHMELZKOPF, Karen (1995), « Urban Community Garden as Contested Space », *Geographical Review*, vol. 85, n° 3, p. 364-381.
- SEAMON, David (1984), « Heidegger's Notion of Dwelling and One Concrete Interpretation as Indicated by Hassan Fathy's Architecture for the Poor », Miles Richardson (éd.), *Place: Experience and Symbol*, Baton Rouge, Geoscience Publications, p. 43-53.
- SEAMON, David, Robert MUGERAUER (1985), « Dwelling, Place and Environment. An Introduction. », David Seamon et Robert Mugerauer (éds.), *Dwelling, Place and Environment*, Dordrecht, Martinus Nijhoff Publishers, p. 1-12.
- SELIGMANN, Linda J. (2000), « Market Places, Social Spaces in Cuzco, Peru », *Urban Anthropology*, vol. 29, n° 1, p. 1-68.
- SÉNÉCAL, Gilles, Nathalie BOUVIER (2001), « L'environnement sous le signe du sujet : aspects des territoires en devenir », Suzanne Laurin, Jean-Louis Klein et Carole Tardif (éds.), *Géographie et société*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 109-122.
- SERFATY-GARZON, Perla (1999), *Psychologie de la maison. Une archéologie de l'intimité*, Sherbrooke, Éditions du Méridien.
- SEVERSON, Rebecca (1990), « United We Sprout: A Chicago Community Garden Story », Mark Francis et Randolph T. Hester Jr. (éds.), *The Meaning of Gardens*, Cambridge, The MIT Press, p. 81-85.
- SHIELDS, Rob (1991), *Places on the Margin. Alternative Geographies of Modernity*, New York, Routledge.
- SHIELDS, Rob (1996), « Feeling Good Here? Relationships between Bodies and Urban Environments », Jon Caulfield et Linda Peake (éds.), *City Lives and City forms. Critical Research and Canadian Urbanism*, Toronto, University of Toronto Press, p. 82-97.

- TARRIUS, Alain (1989), *Anthropologie du mouvement*, Caen, Édition Paradigme.
- TILLEY, Christopher (1994), *A Phenomenology of Landscape. Place, Paths and Monuments*, Oxford, Berg.
- TINKER, Irene (1995), « L'agriculture urbaine nourrit déjà des villes », Axumite G. Egziabher *et al.*, (éds.), *Faire campagne en ville*, Ottawa, CRDI, p. vii-xvi.
- TREMBLAY, Lucille (2000), Communication personnelle avec la fondatrice du Jardin communautaire Préfontaine, Entrevue réalisée le 18 juillet 2000.
- TUAN, Yi-Fu (1971), « Geography, Phenomenology and the Study of Human Nature », *Canadian Geographer*, vol. 25, p. 181-192.
- VANT, André (1998), « Les jardins ouvriers stéphanois : entre contrôle social et espace de liberté », Guy Mercier et Jacques Bethemont (dirs.), *La ville en quête de nature*, Québec, Septentrion, p. 179-199.
- VILLE DE MONTRÉAL (1992), *Cadre de référence pour le développement et la mise en valeur des espaces libres à Montréal*, Montréal, Service de l'habitation et du développement urbain.
- VILLE DE MONTRÉAL (2000a), *Le Cahier de gestion du Programme des jardins communautaires*, Montréal, Service des sports, des loisirs et du développement social.
- VILLE DE MONTRÉAL (2000b), *Le Carnet des jardiniers montréalais*, Montréal, Service des sports, des Loisirs et du développement social.
- VILLELA-PETIT, Maria da Penha (1981), « L'espace chez Heidegger : Quelques repères », *Les études philosophiques*, n° 2, p. 189-210.
- VON BAYER, Edwinna (1984), *Rhetoric and Roses. A History of Canadian Gardening*, Markham, Fitzhenry and Whiteside.
- WALICZEK, Tina M., Richard H. MATTSON, Jayne M. ZAJICEK (1996), « Benefits of Community Gardening on Quality-of-Life Issues », *Journal of Environmental Horticulture*, vol. 14, n° 4, p. 204-209.
- WARMAN, Dena Sacha (1999), *Community Gardens: A Tool for Community Building*, Senior Honours Essay, University of Waterloo, Environmental Studies in Urban and Regional Planning, Publication électronique, (<http://www.cityfarmer.org/waterlooCG.html>, consulté le 24/11/2000).
- WARNER JR. Sam Bass (1987), *To Dwell is to Garden, A History of Boston's Community Gardens*, Boston, Northeastern University Press.
- WEBER, Florence (1998), *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XX^e siècle*, Baume-les-Dames, Belin.

WELLMAN, Barry, Barry LEIGHTON (1981), « Réseau, quartier et communauté », *Espaces et sociétés*, juillet-décembre, p. 111-133.

Articles de journaux

COLPRON, Suzanne (1988), « Des Montréalais qui binent, qui sarclent et qui sèment », *La Presse*, 16 mai, p. A3.

ELKOURI, Rima (1998), « Le tour du monde en 56 jardins », *La Presse*, 5 juillet, p. C9.

ÉMOND, Ariane (1993), « La vie vaut la peine d'être jardinée », *Le Devoir*, 12 mai, p. A8.

GINGRAS, Pierre (1999), « Un jardin multiethnique pour l'assiette et la pharmacie », *La Presse*, 30 septembre, p. A9.

PFEIFF, Margo (2001), « Les jardins extraordinaires... », *L'actualité*, vol. 26, n° 7, p. 12-17.

ANNEXE II

Guide d'entretien

I. Histoire de l'adhésion

- Racontez-moi comment vous êtes devenu(e) jardinier(ère) au Jardin Préfontaine?
 - Année, circonstances et étape de vie
 - Démarches et contacts
 - Raisons ou objectifs
 - Expériences ou connaissances horticoles antérieures
 - Expérience de jardinage collectif antérieure
 - Disponibilité d'un espace de jardinage à la maison

II. Pratiques jardinières

Le jardinet :

- Parlez-moi de votre jardinet :
 - Végétaux cultivés (Changement au cours des années?, Qui décide?)
 - De quoi êtes vous le plus fier dans votre jardinet?

Les stratégies potagères :

- Suivez-vous une manière ou un style particulier dans votre façon de choisir, planter ou cultiver vos légumes?
- Êtes-vous un(e) adepte de la culture biologique ou écologique?
- Utilisez-vous des moyens ou trucs pour maximiser votre récolte?
- Quelle somme d'argent investissez-vous dans votre jardinet à chaque année? Est-ce un bon investissement?
- Partagez-vous la culture de votre parcelle avec quelqu'un d'autre? (conjoint, amis, enfants, voisin, etc.)

La fréquentation :

- Parlez-moi de vos visites au Jardin communautaire Préfontaine :
 - Fréquence, moment et durée des visites.
 - Accompagnateur(s), implication du conjoint.
 - Motifs des visites et activités exécutées au jardin.

La récolte :

- Que faites-vous avec votre production de légumes?
 - Consommation immédiate et conservation (Quoi et fait par qui?)
- Satisfait-elle vos besoins ou ceux de votre famille ou ménage?
 - Qui bénéficient des légumes que vous récoltez?
 - Faites-vous des dons ou échanges (de légumes, de conseils, de recettes, de produits transformés, de plants ou de semences, de temps, etc.)?

III. Vision du jardinage communautaire

- Qu'est-ce qu'un jardin communautaire?
 - Définition personnelle
 - À quelle type d'activité correspond le jardinage communautaire?

- Qu'est qui fait en sorte que le jardinage communautaire soit une activité si populaire à Montréal selon vous?

- Que pensez-vous du *Programme des jardins communautaires de la Ville de Montréal*?

- Selon vous, qu'est-ce qui fait d'une personne un bon jardinier?
 - Quelles sont vos critères?
 - Il y a-t-il des caractéristiques spéciales à avoir pour être un bon jardinier dans un jardin communautaire?

- Parlez-moi de votre expérience de jardinier(ère) dans un jardin communautaire?
- Qu'appréciez-vous le plus et qu'est-ce qui vous ennuie le plus?
- Le fait d'être membre d'un jardin communautaire a-t-il changé quelque chose dans vos habitudes de vie, votre quotidien (mode de vie, vision et perception, réseau sociale...)?
- Les ambitions que vous aviez avant votre adhésion ont-elles changé depuis?
- Depuis que vous êtes membre de votre jardin collectif, avez-vous appris quelque chose (en horticulture, des recettes, un savoir-faire, une habileté, etc.)?

IV. Vision du Jardin Préfontaine

- Décrivez-moi le Jardin Préfontaine :
 - Aménagement, caractéristiques, ambiance
 - Traits semblables et différents de d'autres jardins communautaires connus.
 - Les jardiniers
 - Changements notés depuis l'adhésion (jardins, activités, ambiance)
 - Point(s) fort(s) de ce jardin
 - Éléments à améliorer, modifier ou ajouter
 - Rôle du Jardin Préfontaine dans le quartier ou voisinage

- Si le Jardin communautaire Préfontaine devait fermer comment réagiriez-vous? Comment pensez-vous que les autres jardiniers réagiraient? Et les résidents du voisinage?

V. Vie sociale

- Parlez-moi de vos occupations, de votre vie sociale :
- Principaux loisirs et fréquentations
- Adhésion à d'autres associations, clubs ou organismes?
 - Lieux ou services publics ou communautaires fréquentés dans le quartier ou la ville
 - Autres moments où lieux de contacts avec la nature (Quand?, Avec qui?)

VI. Sociabilité au jardin

- Décrivez-moi les rapports que vous avez avec les autres jardiniers?
 - Connaissance des autres jardiniers (nombre et types de relation).
 - Développement d'amitiés plus poussées avec certains jardiniers (Combien?, Comment cela s'est-il produit?, Depuis quand?)
 - Contacts avec des membres du jardin hors de la saison de jardinage ou hors du lieu de jardinage.
 - Parents ou amis qui jardinaient dans ce jardins avant l'adhésion.
 - Introduction de parents ou amis depuis l'adhésion.
 - Échange ou don de conseils, services, légumes ou autres produits (Avec qui?, À quelle fréquence?).

- Que pensez-vous des fêtes ou activités sociales organisées au jardin? Est-ce que vous y assistez ou participez?

- Selon vous, ce jardin communautaire est-il un lieu qui stimule les interactions sociales? Pourquoi? Et si oui, quels types de lien entre les jardiniers favorise-t-il?

VII. Implication bénévole au jardin

**Pour les non-membres du comité de jardin :*

- Avez-vous déjà pensez faire partie du comité de jardin et pourquoi? (bénévolat ailleurs?)

- Participez-vous à certaines tâches d'entretien ou activité d'organisation au jardin?

- Que pensez-vous du rôle que joue les bénévoles du comité au jardin Préfontaine? Pourquoi pensez-vous que ces gens s'impliquent dans le comité?

**Pour les membres ou les ex-membres du comité de jardin :*

- Depuis quand et dans quelles circonstances êtes-vous (étiez-vous) impliqué(e) comme bénévole dans le comité du jardin Préfontaine?
 - Motivations ou objectifs
 - Titre, tâches et temps consacré par semaine
 - Implication bénévole antérieure
 - Bénéfices et inconvénients

- Quelle est, selon vous l'importance du comité de jardin dans le Jardin Préfontaine?

- Si ancien(ne) bénévole : Pourquoi avez-vous décidé de cesser d'en faire partie?

VIII. Futur de l'adhésion

- Prévoyez-vous demeurer membre du Jardin Préfontaine dans les années à venir? Pourquoi?

-Si vous auriez la possibilité de jardiner à votre domicile, continueriez-vous à le faire dans un jardin communautaire? Pourquoi?

-Pensez-vous que le jardinage communautaire va demeurer une activité aussi populaire dans les années à venir à Montréal? Pourquoi?

IX. Informations socio-démographiques

Âge :

Origine ethnique :

Région d'origine :

Statut civil :

Scolarité :

Profession:

Nombres et âges des enfants :

Composition du ménage :

Lieu de résidence actuel et nombre d'année d'établissement :

ANNEXE III

Présentation des informateurs⁷⁸

Denise est célibataire et demeure avec son frère juste en face du jardin. Dans la fin cinquantaine, celle-ci travaille à partir de son domicile. Lors de son emménagement, il y a plus de vingt ans, elle a loué une parcelle pendant trois années, mais victime de vols elle s'était découragée. Depuis trois ans, elle a repris le flambeau avec une voisine avec laquelle elle échange des coups de main lorsqu'une d'entre elles doit s'absenter. Denise apprécie beaucoup le fait qu'il y est un potager collectif devant chez elle. D'abord c'est accessible pour elle, mais cela crée aussi un paysage agréable dans le voisinage.

Âgé dans le début de la trentaine, **François** travaille comme préposé à la clientèle tout en poursuivant des études universitaires. Durant l'été 2000, il en était à sa deuxième saison de jardinage avec sa copine au Jardin Préfontaine. Ayant emménagé depuis peu avec elle dans le secteur, c'est cette dernière qui l'a initié à cette activité (qu'elle pratiquait déjà depuis plusieurs années). De plus en plus soucieux de sa santé, la culture d'un potager est pour François une bonne façon d'avoir un meilleur contrôle de son alimentation. Découvrant petit à petit les rudiments du jardinage, lui et sa conjointe aiment aussi aménager leur parcelle d'une manière originale.

Si **Laurent** a grandi à la campagne, il a cependant passé la majorité de sa vie à Montréal. Ainsi, lorsqu'une amie l'a invité à jardiner au Jardin Préfontaine il y a environ quinze ans, il a tout de suite accepté même si ce dernier est situé relativement loin de son domicile. Célibataire et retraité depuis quelques années, l'été il partage son temps entre le bénévolat pour divers organismes et la culture de sa parcelle. Fréquentant le jardin deux ou trois fois par semaine, il adore travailler seul dans son jardinet pour s'évader des angoisses de la vie et du stress de la ville. Laurent avance ne connaître que les jardiniers les plus anciens.

Roland était nouvellement retraité lorsque je l'ai rencontré. Originaire d'Hochelaga-Maisonneuve, il a toujours travaillé et vécu dans ce quartier avec son épouse. Membre du Jardin Préfontaine depuis plus de vingt et un ans et impliqué dans le comité de jardin depuis quelques années, il est d'ailleurs une des figures les plus connues dans cet espace. Bénévole dans l'âme, il se dévoue hiver comme été pour des activités sportives et sociales de son quartier. Depuis sa retraite, il passe presque toutes ses journées au jardin où il s'occupe de l'organisation et de l'entretien. Pour lui, il s'agit avant tout d'un lieu social qui lui donne la possibilité de rencontrer toutes sortes de personnes.

Véronique est une mère à la maison de quarante ans et elle partage la culture de sa parcelle avec son époux qui est aussi bénévole au jardin. C'est une amie à elle qui les a introduits il y a trois ans. Ainsi, si elle fréquente le jardin accompagnée parfois de son conjoint, cette dernier aime aussi venir avec sa copine en vélo. Ce sont des occasions qui leur permettent de bavarder de leur vie avant et après le travail dans leur jardinet respectif. Enfin, il faut dire que Véronique adore être en plein air et pratiquer des activités où le calme est de mise. Selon elle, c'est ce qui lui donne de l'énergie.

⁷⁸ Les informations présentées correspondent aux données recueillies à l'été 2000.

Pendant son enfance, **Maurice** a toujours été en contact avec le jardinage. Résidant dans le quartier Rosemont avec son épouse depuis plus de quarante ans, c'est d'ailleurs la nostalgie de cette époque qui l'a amené à jardiner au Jardin Préfontaine il y a une quinzaine d'années. Aujourd'hui retraité et âgé de soixante-huit ans, ce dernier visite maintenant le jardin presque quotidiennement. En fait, le potager collectif est l'un des rares espaces qu'il fréquente dans le quartier. Il y vient pour jardiner, bavarder ou profiter du grand air. Habituellement, il participe également aux fêtes organisées au jardin.

Originaire d'un petit village du Sud des États-Unis, le jardinage et le respect de la nature ont faits très tôt partie de l'éducation d'**Anna**. Ainsi, la culture d'un potager se doit maintenant d'être incorporée à son mode de vie à Montréal surtout pour combattre la monotonie des hivers qu'elle trouve trop longs et le cadre bâti qu'elle trouve trop stressant. Maman à temps plein et résidant dans le quartier Rosemont avec son époux et sa petite famille, elle entame la quarantaine et est membre du Jardin Préfontaine depuis six ans. Pour elle, le jardinage est une activité gratifiante et apaisante. Elle se préoccupe d'ailleurs d'inculquer à ses trois enfants l'amour de cette dernière. Anna aimerait un jour posséder véritablement un jardin à elle.

Cela fait deux ans qu'**Étienne** cultive sa parcelle au Jardin Préfontaine. C'est Anna (voir ci-haut), une copine à lui et avec qui il fréquente parfois le jardin, qui l'a introduit. Marié et père de deux fillettes, ce dernier est informaticien à la maison et considère ce potager collectif comme un bon endroit pour relaxer et faire le vide après le travail. Pratiquant un boulot à la fois sédentaire et solitaire, c'est un lieu où il peut rencontrer des gens et échanger. De plus, le jardinage est aussi un moyen pour lui de renouer contact avec la nature. Français d'origine martiniquaise établi à Montréal depuis plusieurs années, il a d'ailleurs développé très jeune un intérêt pour la culture et l'amour de la terre.

C'est depuis près de vingt ans que **Simone** jardine au Jardin Préfontaine. Possédant une bonne expérience de jardinage avant de devenir membre, elle a su au fil des années entretenir, malgré sa nature discrète, une réputation de bonne jardinière. Âgée de soixante et treize ans et habitant seule en face du jardin depuis une quarantaine d'années, son adhésion et sa fréquentation actuelle se justifient toujours par le désir de profiter du plein air, de sortir de chez elle et de rencontrer des gens. S'occupant de la conciergerie de son immeuble, elle trouve cependant qu'elle manque bien souvent de temps pour socialiser. Simone trouve l'espace du jardin collectif sécurisant et attrayant.

Après avoir fait trente-six métiers et voyagé à travers le pays durant plusieurs années, **Rémy** s'est installé dans le quartier Rosemont il y a environ trois ans et est simultanément devenu membre du Jardin Préfontaine. Provenant d'une famille d'agriculteurs, la culture de la terre l'a d'ailleurs toujours suivi. Maintenant jeune retraité de cinquante-trois ans, il voulait alors répéter l'expérience à Montréal. Selon lui, le jardinage est essentiel à sa vie en ville. Puisqu'il réside seul, il considère aussi le jardin comme un lieu de rencontre et d'échange. L'été 2000 était pour lui sa première saison en tant que bénévole.

Âgée de quarante-trois ans, **Claire** habite seule le quartier Hochelaga-Maisonneuve depuis une quinzaine d'années où elle s'implique aussi socialement. Mère de deux enfants qui sont maintenant de jeunes adultes, elle avait toujours rêvé d'expérimenter la culture d'un potager avec eux. Son souhait s'est réalisé il y a trois ans lorsqu'elle a obtenu sa parcelle au Jardin Préfontaine par l'entremise de contacts familiaux. Depuis ce temps, le jardinage

est pour elle une aventure stimulante. Néophyte en la matière, elle apprécie beaucoup découvrir de nouveaux procédés horticoles à chaque année. Après une dure journée de travail, l'espace du jardin est souvent pour elle un lieu d'évasion.

Il y a quelques années, **Guy** est tombé gravement malade et a dû prendre sa retraite. Désirant lui remonter le moral, un ami membre du Jardin Préfontaine l'a invité à se joindre à lui. Depuis trois ans, Guy se présente à chaque jour au jardin situé près de chez lui où il rencontre des copains. Cet espace est pour lui à la fois un lieu de détente, d'amusement et de socialisation. De même, puisque le jardinage est l'une des seules activités qu'il peut pratiquer, le jardin communautaire prend une place extrêmement importante dans sa vie. L'hiver, il passe de nombreux moments à discuter de jardinage avec ses amis.

Marie entame tout juste la trentaine. Elle est enseignante et habite seule tout près du Jardin Préfontaine. Elle a toujours vécu dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve et ses parents possédaient d'ailleurs un jardinet au Jardin Préfontaine lorsqu'elle était petite. C'est d'ailleurs le souvenir de cette expérience qui l'a poussé, avec sa sœur, à recommencer à cultiver un potager à cet endroit il y a plusieurs années maintenant. Si elle aime beaucoup cet espace pour ses airs campagnards, elle apprécie beaucoup les échanges de conseils avec ses voisins de parcelle puisqu'ils permettent d'expérimenter de nouvelles choses. Même si elle avait l'opportunité de jardiner dans sa cour, Marie préférerait continuer à le faire dans un jardin communautaire.

Ayant pris sa retraite depuis quelques années et nouvellement installé dans le secteur, **Gaston** a découvert le Jardin Préfontaine il y a plus de huit ans un peu par hasard. Il en est tombé amoureux. Âgé de soixante-treize ans et habitant seul tout près du jardin, cet espace a vite pris une grande place dans sa vie durant les saisons estivales. Généralement, il y passe à chaque jour de nombreuses heures alternant jardinage, discussion, lecture et écoute de la radio. En fait, le Jardin Préfontaine lui offre deux types de bonheurs : d'abord celui de profiter de l'été et de la verdure; ensuite l'opportunité de bavarder avec des gens.

Sophie a vingt-huit ans et travaille pour un service de communication. Elle réside sur le Plateau Mont-Royal avec une colocataire et possède seule une parcelle au Jardin Préfontaine depuis cinq ans. Native de la banlieue, elle n'avait jamais véritablement cultivé des légumes avant. Entre son boulot, son copain et ses amis, Sophie trouve qu'elle manque parfois de temps pour jardiner et bien entretenir son potager. Néanmoins, elle considère que le jardinage est une activité qui lui procure bien des plaisirs. Si elle reconnaît que cet endroit constitue un lieu de socialisation pour plusieurs, il n'en va toutefois pas de même pour elle. Lorsqu'elle y va, elle aime y trouver calme et solitude.

C'est pour être occupée que **Pauline** est devenue simultanément membre et bénévole au Jardin Préfontaine au moment de prendre sa retraite il y a environ sept ans. Puisqu'elle ne réside pas dans le quartier, c'est sa sœur qui était déjà membre qui lui avait parlé de cet endroit. Ayant grandi en milieu agricole, le travail de la terre l'avait toujours attirée. Après avoir consacré beaucoup de temps et d'énergie dans l'organisation et l'aménagement du jardin, la saison 2000 était la première pour elle en tant que simple jardinière. Contrairement aux années précédentes où ses visites étaient quotidiennes, elle est alors venue au jardin que deux ou trois fois par semaine. Gardant ses habitudes de femme active à soixante-dix ans, elle remplit ses journées par une panoplie d'activités sociales.

ANNEXE IV

**Figure 2 : Portrait socio-démographique des informateurs
(Tableaux synthèses)**

1) **Genre :**

Féminin	8
Masculin	8
Total	16

2) **Groupe d'âge :**

Moins de 29 ans	1
Entre 30 et 39 ans	2
Entre 40 et 49 ans	4
Entre 50 et 59 ans	3
Entre 60 et 69 ans	3
Plus de 70 ans	3
Total	16

3) **Origine ethnique :**

Franco-québécoise	14
Martiniquaise	1
Américaine	1
Total	16

4) **Scolarité :**

Primaire	1
Secondaire et formation professionnelle	10
Collégiale	1
Universitaire	4
Total	16

5) **Occupation :**

Travailleur/travailleuse	6
Retraité(e)	8
Mère à la maison	2
Total	16

6) Statut civil :

Célibataire	8
Marié(e)	6
Séparé	1
Conjoint de fait	1
Total	16

7) Composition du ménage :

Seul(e)	7
Avec conjoint(e)	3
Avec conjoint(e) et enfants	4
En collocation	2
Total	16

8) Lieu de résidence :

Hochelaga-Maisonneuve	7
Rosemont	6
Plateau Mont-Royal	1
Villeray	1
Saint-Henri	1
Total	16

9) Région d'origine :

Ville de Montréal	6
Banlieue de Montréal	2
Autres régions du Québec	6
Autres pays	2
Total	16

10) Nombre d'années d'adhésion au Jardin Préfontaine:

Entre 2 et 5 ans	7
Entre 6 et 10 ans	5
Entre 11 et 15 ans	2
Plus de 15 ans	2
Total	16

ANNEXE V

Figure 3 : Types de jardins collectifs retrouvés en Amérique du Nord⁷⁹

Canada	États-Unis
Railway Gardens (1890-1930)	Potato Patches (1894-1917)
School Gardens (1900-1913)	School Gardens (1900-1920)
Vacant Lot Gardens (1910-1920)	Gardens City Plots (1905-1910)
War Gardens (1914-1947)	Liberty Gardens (1917-1920)
-----	Relief Gardens (1930-1939)
Counter Culture Gardens (1965-1975)	Victory Gardens (1941-1945)
Community Gardens (1975-)	Community Gardens (1970-)

⁷⁹ Typologies tirées de Quayle et Sangha (1986) pour le Canada et de Bassett (1981) pour les États-Unis.

ANNEXE VI

Principales règles⁸⁰

Le jardinet :

- Un jardinier est tenu d'entretenir régulièrement son jardinet.
- Un jardinier qui s'absente pour une longue période de temps doit s'assurer qu'un autre jardinier entretiendra son jardinet.
- Chaque jardinier doit exercer un contrôle adéquat des mauvaises herbes.
- Seuls les fongicides, herbicides, insecticides naturels et biologiques peuvent être utilisés.
- Un jardinier doit avoirensemencé son jardinet avant le 1^{er} juin.
- Les fleurs et les fines herbes doivent occuper, au maximum, 25% de la superficie du jardinet.
- Une espèce potagère ne peut occuper à elle seule plus de 25% de la superficie du jardin.
- Au moins cinq espèces potagères différentes doivent être cultivées dans chaque jardinet.
- Certaines plantes (la citrouille géante, le maïs, la pomme de terre, le tournesol géant, l'aneth, etc.) sont interdites soit parce qu'elles prennent trop d'espace ou soit car elles génèrent des problèmes d'insectes ou de maladies.
- Il est interdit de récolter quelque végétal que ce soit dans le jardinet d'une autre personne. Une personne qui n'observerait pas ce règlement pourrait se voir expulser du jardin.
- Un jardinier doit nettoyer son jardinet avant le 1^{er} novembre.

Les aires communes :

- Les allées adjacentes aux jardinets doivent être exemptes de plantes et mauvaises herbes. Leur entretien est de la responsabilité conjointe des jardiniers concernés.
- L'entretien des allées communes est de la responsabilité de tous les jardiniers.
- L'entretien du jardin est habituellement soutenu par les membres du comité bénévoles, cependant certains jardiniers peuvent participer à certaines corvées.
- La consommation d'alcool et les animaux domestiques sont interdits dans le jardin.
- La présence dans le jardin est permise du lever au coucher du soleil.

⁸⁰ Le résumé de ces règlements est tiré du *Cahier de Gestion de programme des jardins communautaires* (Ville de Montréal, 2000a :35-38).

